GRANDS CLASSIQUES DE LA

SCIENCE FICTION

2ème série

J.G. Ballard
Alfred Bester
Fredric Brown
Arthur C. Clarke
Lester Del Rey
Walter M. Miller
Margaret St-Clair

7 grands récits passionnants

Fiction Spécial 17 (205 bis) 7 F

40

Grands classiques de la

science-fiction

2ème série

FICTION SPECIAL N° 17
N° 205 bis de la revue FICTION
Editions Opta, 96 rue de la Victoire, Paris-9e

Sommaire

WALTER M. MILLER
Les ogres de l'espace 5

J. G. BALLARD
Perte de temps 72

ARTHUR C. CLARKE
Les neuf milliards de noms de Dieu 90

MARGARET ST. CLAIR
L'enfant du vide 100

LESTER DEL REY
Les eaux tranquilles 120

FREDRIC BROWN
Lettre à un phénix 147

ALFRED BESTER
A chacun son enfer 158

WALTER

M. MILLER

Les ogres de l'espace

La secrétaire du colonel, qui tapait à la machine, leva la tête en entendant marcher lourdement dans le couloir. Les pas s'arrêtèrent devant l'embrasure de la porte. Deux yeux de jais la scrutèrent brièvement puis se détournèrent. Un homme grand et mince, en uniforme de commandant de la flotte spatiale, pénétra dans l'antichambre et s'assit dans un coin, les mains jointes sur les genoux. La secrétaire haussa ses sourcils bien épilés. Il y avait six mois que personne ne s'était conduit de cette manière... Arriver sans même un mot de salutation à la fille installée derrière la balustrade !

— « Avez-vous un rendez-vous, monsieur ? » s'enquit-elle avec son sourire le plus professionnel.

L'homme fit un signe affirma-

© *1952, Street & Smith Publications, Inc.*
Reproduit avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency.

tif, sans une parole. Ses prunelles passèrent un instant sur la secrétaire puis se braquèrent de nouveau sur le mur. Elle se demandait s'il était en colère ou s'il souffrait. Les yeux noirs brûlaient d'un feu froid. Elle consulta la liste des rendez-vous. Son sourire s'effaça, remplacé par un pincement méprisant des lèvres.

« Etes-vous le commandant spatial Eli Roki ? » demanda-t-elle d'un ton glacial.

De nouveau un signe sec du menton. Elle l'examina fixement durant quelques secondes. « Le colonel Beth vous recevra dans quelques minutes. Elle se remit à taper avec rage sur sa machine qui cliquetait comme une mitrailleuse.

L'homme restait tranquille, figé. Le colonel traversa la pièce et lui adressa un petit salut de la tête. Deux majors vinrent par le couloir et pénétrèrent dans le bureau du colonel sans même lui accorder un regard. Quelques instants plus tard, l'interphone nasilla : « Faites entrer Roki, Dela. Prenez votre bloc et accompagnez-le. »

La jeune femme leva les yeux sur Roki, mais il était déjà debout et se dirigeait vers la porte à grandes enjambées. De toute évidence il venait d'une planète où l'on ne cultivait pas la galanterie ; il ouvrit le battant sans la regarder et le lui laissa retomber au nez ; elle retint la porte de la main.

Le colonel Beth, grassouillet, d'âge moyen, attendait derrière sa table, flanqué des deux majors. Le port de Roki, quand il s'approcha pour saluer, était celui du soldat de métier, instruit dès la naissance à la discipline militaire.

— « Asseyez-vous, Roki. »

Le grand commandant s'assit bien droit et attendit, le visage dénué d'expression, les yeux froidement braqués sur le front du colonel. Beth tripota des paperasses sur son bureau, puis prit lentement la parole.

— « Avant de commencer, j'aimerais que vous compreniez un point particulier, commandant. »

— « Oui, mon colonel. »

— « Vous n'êtes pas soumis à un jugement. Ceci ne constitue

pas une cour martiale. Il n'existe pas d'accusations portées contre vous. Est-ce clair ? »

— « Oui, mon colonel. »

Le colonel réussit à regarder de ses yeux pâles le visage de Roki sans trahir le moindre mépris. « Cette enquête n'est destinée qu'aux archives, et au public. L'incident a déjà fait, comme vous le savez, l'objet d'enquêtes. Mais la population est ameutée et nous devons bien sauver les apparences. »

— « Je comprends, mon colonel. »

— « Alors nous pouvons commencer. Dela, voulez-vous prendre des notes, je vous prie ? » Le colonel baissa les yeux sur ses papiers. « Commandant spatial Roki, voudriez-vous, s'il vous plaît, nous dire en vos propres termes ce qui s'est passé durant le vol de patrouille 61, le quatrième jour du sixième mois de l'année 87 ? »

Il y eut un court silence. La fille contemplait la nuque de Roki comme si elle eût éprouvé l'envie de le décapiter d'un coup de hache. Le visage maigre de Rocki n'était qu'un masque de cire quand il formula sa pensée. Sa voix était calme et pure comme un son de cloche.

— « Ce vol était une patrouille sans itinéraire obligatoire. Nous avons décollé de Jod VII à 13 heures, heure universelle de la Patrouille, nous sommes passés en propulsion hyperspatiale et nous sommes rentrés dans le continuum sur l'orbite extrême de patrouille par 36 degrés thêta et 200 degrés psi. Mon navigateur a sélectionné une route au hasard en jetant les dés. Nous devions gagner un point de la même calotte de coordonnées, en thêta 30 et psi 150. Nous avons commencé... »

Le colonel le coupa. « Saviez-vous à ce moment que votre route croiserait celle de la nef de secours ? »

La jeune femme releva les yeux. Roki ne fit même pas une grimace devant cette question. « Je le savais, mon colonel. »

— « Continuez. »

— « Nous avons suivi la route choisie jusqu'au moment où les

détecteurs de torsion nous ont avertis de la présence d'un vaisseau. Quand nous avons été à portée de tir, j'ai dit au mécanicien de nous aligner en parallèle et de bloquer les commandes automatiques pour nous *maintenir* en parallèle. Cela fait, j'ai appelé le transport inconnu selon le code habituel. »

— « Vous aviez vu ses marques ? »

— « Oui, mon colonel. L'étoile jaune du secours. »

— « Poursuivez. A-t-on répondu à votre semonce ? »

— « Oui, mon colonel. La réponse, une fois décodée, était la suivante : transport de secours Sol-G-6, parti de Sol III à destination de Jod VI ; cargaison : approvisionnements d'urgence pour les réserves chirurgicales, demande de l'Amas A-4-J. »

Beth fit un signe d'acquiescement et observa Roki avec la curiosité d'un clinicien. « Vous étiez au courant du désastre survenu sur Jod VI ? Vous saviez que vingt mille victimes attendaient ces approvisionnements dans les casiers de congélation et de suspension d'animation ? »

— « Oui, mon colonel. Je suis désolé qu'elles aient péri. »

— « Continuez votre récit. »

— « J'ai commandé au navigateur de jeter une nouvelle fois les dés, pour voir s'il fallait ou non aborder le vaisseau afin de procéder à un examen de hasard de la cargaison. Les dés ont donné un douze, le nombre-oui. J'ai rappelé le transport et lui ai ordonné d'ouvrir ses sas extérieurs. Il n'a pas répondu ni réagi en aucune manière. »

— « Un instant. Vous lui avez expliqué vos raisons de l'aborder ? Sol est à la périphérie de la galaxie. Il n'appartient à aucun système d'amas. Un endroit primitif... ou en régression. Ils ne peuvent comprendre notre façon de penser. »

— « J'ai tenu compte de cette possibilité, mon colonel, » reprit Roki, le visage toujours impassible. « J'ai expliqué la situation, je leur ai même lu des extraits de nos règlements de patrouille. Ils n'en ont pas accusé réception. J'ai pensé qu'ils n'étaient peut-être pas en contact radio avec nous, alors j'ai fait répéter le message en signalisation optique. Je sais qu'ils l'ont reçu car l'opérateur

du projecteur en a cette fois accusé réception. Evidemment, il l'a communiqué à ses supérieurs. Et apparemment ils lui ont dit de ne pas s'occuper de nous, puisque nous avons réitéré l'appel optique et que l'opérateur n'a pas accusé réception. J'ai alors tenté de me rapprocher pour m'accrocher à leur coque à l'aide des grappins électro-magnétiques. »

— « Ils ont résisté ? »

— « Oui, mon colonel. Ils se sont efforcés de s'enfuir en passant au niveau hyperspatial supérieur. Notre distorsion était déjà de six mille C. Les composants de masse de notre amas d'étoiles n'étaient plus à ce niveau qu'un nuage gazeux qui s'écroulait. Naturellement, grâce à nos pisteurs automatiques, ils nous ont tout simplement entraînés avec eux, ils ont été mis en panne et ont piqué de l'autre côté. Ils nous ont emportés en bas, au niveau d'un quart de C ; la plus grande partie de la galaxie était réduite à l'état de naines rouges. J'imagine qu'ils se sont rendu compte qu'ils ne pourraient nous échapper de cette manière. Ils ont regagné un niveau raisonnable de torsion et repris leur route antérieure. »

— « Et qu'avez-vous fait ? »

— « Nous les avons avertis par tous les moyens de communication dont nous disposions, nous leur avons lu la semonce normalisée. »

— « Ils ont accusé réception ? »

— « Une fois. Ils ont répliqué : nous avons une cargaison d'urgence. Nous avons ordre de ne pas nous arrêter. Nous poursuivons notre route et rendrons compte aux autorités dès notre arrivée. » Roki s'interrompit pour regarder le colonel d'un air incertain. « Puis-je présenter une observation personnelle, mon colonel ? »

Beth inclina la tête : « Allez-y. »

— « Ils ont perdu plus de temps à tenter de nous semer dans l'élément hyperspatial que s'ils nous avaient permis de monter à leur bord. J'ai considéré leur comportement comme des plus suspects. »

— « Ne vous est-il pas venu à l'idée que c'était peut-être dû à quelque anomalie de la civilisation de Sol III? Une certaine obstination, un ressentiment devant l'autorité ? »

— « Si, mon colonel. »

— « Avez-vous demandé son avis à votre équipage ? »

Le haut front de Roki se plissa légèrement. « Non, mon colonel. »

— « Pourquoi pas ? »

— « Le règlement ne l'exige pas. Et j'ai ma raison personnelle... les anomalies de la civilisation de ma planète natale. »

La flèche atteignit son but. Le colonel Beth connaissait bien les traditions militaires du monde de Roki, Coph IV. Les grades militaires se transmettaient par héritage. Sur sa propre planète, Roki appartenait à la noblesse et était officier sorti du collège de guerre. On lui avait enseigné à s'en remettre à ses propres décisions et à attendre une prompte obéissance. Le colonel baissa le nez, les sourcils froncés.

— « Formulons la question différemment : *connaissiez*-vous l'opinion de l'équipage ? »

— « Oui, mon colonel. Tous pensaient que nous devions abandonner la poursuite et permettre au transport de s'éloigner. J'ai été dans l'obligation d'en mettre deux aux fers pour insubordination et tentative de mutinerie. » Il se tut pour regarder l'un des majors. « Avec toutes les excuses que je vous dois, major. »

Le major s'empourpra. Il avait un grade supérieur à celui de Roki, mais il n'avait accompagné la patrouille qu'à titre d'observateur et, malgré son rang, il était soumis à l'autorité du chef de bord tant qu'ils étaient dans l'espace. Il porta des yeux furieux sur le Cophien, mais sans ouvrir la bouche.

— « Très bien, commandant. Quand ils ont refusé de mettre en panne, qu'avez-vous fait ? »

— « Je me suis retiré à distance de sécurité et j'ai tiré un coup de semonce. L'explosion s'est produite droit devant eux, en pleine vue de leurs hublots. Ils n'en ont pas tenu compte et se sont efforcés de s'enfuir une nouvelle fois. »

— « Continuez. »

Les épaules de Roki bougèrent, comme s'il les eût un peu haussées. « Conformément à l'article 30 du Code, je les ai détruits dans l'espace. »

La jeune fille poussa un cri étouffé. « Et plus de dix mille personnes ont péri sur Jod VI parce que vous... »

— « *Cela suffit, Dela !* » trancha le colonel Beth.

Un long silence s'établit. Roki attendait dans le calme la reprise de l'interrogatoire. Il paraissait n'avoir pas remarqué l'exclamation de la fille. La voix du colonel se fit entendre, avec une douceur un peu forcée.

— « Vous avez examiné les débris du vaisseau détruit ? »

— « Oui, mon colonel. »

— « Et qu'avez-vous trouvé ? »

— « Des fragments d'os congelés à vif, du plasma sanguin, divers organes corporels et des tissus organiques en culture ou congelés, préparés pour les interventions chirurgicales de transplantation ; en d'autres termes, un stock complet d'approvisionnements des réserves chirurgicales, comme il était prévu. Nous en avons prélevé des échantillons, mais nous n'avions pas les installations nécessaires pour conserver tout ce qu'il en restait. »

Le colonel tambourina des doigts. « Vous avez dit *comme prévu.* Donc, vous étiez pleinement instruit de la nature de la cargaison et vous ne soupçonniez nullement la présence à bord de produits quelconques de contrebande ? »

Roki marqua un temps. « J'ai soupçonné de la contrebande, mon colonel, » répondit-il avec sang-froid.

Beth haussa les sourcils, de surprise. « Vous ne l'aviez jamais mentionné auparavant. »

— « On ne me l'avait jamais demandé. »

— « Pourquoi ne l'avez-vous pas dit malgré tout ? »

— « Je n'avais pas de preuves. »

— « Ah ! oui, » murmura le colonel. « Toujours la civilisation

de Coph IV. Très bien. Toutefois, en examinant les débris, vous n'avez pas relevé d'indices de contrebande ? » L'expression dégoûtée du colonel indiqua aux autres qu'il connaissait la réponse, mais qu'il voulait la consigner dans le rapport.

Cette fois, Roki resta longtemps silencieux. Il se décida enfin : « Aucun indice. »

— « Pourquoi avez-vous hésité ? »

— « Parce que je persiste à soupçonner un trafic illicite... sans la moindre preuve, je le crains. »

Alors le colonel trahit ses sentiments personnels en un reniflement écœuré. Il tripota un bon moment ses papiers, puis il leva les yeux sur le major qui avait accompagné la patrouille. « Etes-vous prêt à confirmer le témoignage de Roki, major ? Est-il vraiment conforme à la vérité, à votre connaissance ? »

Confus, l'officier continuait de fusiller Roki, de ses yeux chargés de haine. « Que l'on consigne ceci dans le rapport, mon colonel... Je pense que le commandant s'est conduit de façon honteuse et déraisonnable. Les résultats de cette suppression d'approvisionnements d'importance vitale prouvent que... »

— « Je ne vous demande pas un jugement d'ordre moral ! » aboya Beth. « Je vous ai prié de confirmer ce qu'il a déclaré devant nous. Les incidents se sont-ils déroulés comme il l'a affirmé ? »

Le major eut du mal à avaler sa salive. « Oui, mon colonel. »

Le colonel hocha la tête. « Très bien. Je vous serais obligé de me faire part de vos opinions, messieurs. A-t-il été commis une infraction au règlement ? Le commandant Roki s'est-il conduit comme l'exige le Code Spatial, ou non ? Répondez par oui ou non, s'il vous plaît. Major Tuli ? »

— « Pas d'infraction flagrante, mon colonel, mais... »

— « Pas de *mais* ! Major Go'an ? »

— « Euh... pas d'infraction, mon colonel. »

— « Je me trouve d'accord, » dit le colonel, qui paraissait s'adresser directement au bloc de Dela. « Les conséquences ultimes de l'incident sont en vérité désastreuses. Et la décision de Roki a

été malheureuse, mal fondée. Elle n'est pas de celles que saurait approuver la Patrouille des Soixante Etoiles. Les lois, codes et règlements sont faits pour les hommes et non l'inverse. Roki a observé le règlement à la lettre, mais il en a peut-être oublié l'esprit. Toutefois il n'est pas possible de formuler une seule accusation contre lui. Notre commission d'enquête recommande donc qu'il soit provisoirement mis à pied, sans que cela doive lui porter atteinte, et qu'il soit soumis à des examens approfondis d'ordre physique et mental avant de reprendre le service. La séance est donc levée, messieurs. Dela, vous pouvez vous retirer. »

Après un dernier regard méprisant au hautain Cophien, la jeune femme sortit dignement de la pièce. Beth se renversa dans son fauteuil tandis que les majors saluaient, puis se retiraient. Les yeux du colonel forcèrent Roki à rester sur son siège. Quand ils furent seuls, Beth demanda :

— « Avez-vous quelque chose à me dire, sans que ce soit officiel ? »

Roki inclina la tête. « Il m'est possible de donner ma démission de la patrouille par votre intermédiaire, n'est-ce pas, mon colonel ? »

Beth esquissa un froid sourire. « Je pensais bien que vous le feriez, Roki. » Il ouvrit un tiroir de son bureau et en tira une simple feuille de papier. « J'ai pris la liberté de la préparer. Vous n'avez plus qu'à signer. Ne vous méprenez pas. Je ne vous pousse pas à démissionner, mais nous sommes prêts à accepter si telle est votre décision. Si cette formule standard ne vous convient pas, vous pouvez rédiger la lettre dans vos propres termes. »

Le commandant aux yeux noirs prit vivement le papier et griffonna son nom en bas. « Prend-elle effet immédiatement, mon colonel ? »

— « Dans le cas présent, c'est faisable. »

— « Je vous en remercie, mon colonel. »

— « Ne considérez pas cela comme une faveur. » Le colonel attesta la signature.

Mais le Cophien ne se laissait pas impressionner. « Puis-je me retirer maintenant ? »

Beth leva les yeux et fut amusé de constater que Roki — devenu un simple civil — omettait soudain le « mon colonel ». De plus ses yeux n'étaient plus froids. Il s'y trahissait de la colère, de la peine, du désespoir.

— « Je me demande bien comment vous êtes fabriqués, vous autres Cophiens, » murmura-t-il pensivement.

Roki se leva. « Je ne tiens nullement à en débattre avec vous, colonel. Je m'en vais. »

— « Attendez, Roki. » Beth fronça les sourcils d'un air menaçant pour dissimuler ses sentiments.

— « J'attends. »

— « Jusqu'à cet incident, je vous aimais bien, Roki. J'ai d'ailleurs déclaré au général que vous étiez le jeune officier qui avait le plus d'avenir dans mon unité. »

— « Bien aimable de votre part, » répliqua l'autre d'une voix sans timbre.

— « Et dans quelques années, vous auriez pu prendre ma place à ce bureau. Je crois que vous l'espériez. »

Un bref signe de tête, un regard aux pattes d'épaule de Beth.

« Vous aviez choisi votre carrière et maintenant vous n'en avez plus. Je sais ce que cela représente pour vous. »

Une contraction de la mâchoire du Cophien indiqua au colonel que son subordonné ne cherchait pas de sympathie, mais Beth poursuivit :

« Du fait que nous sommes sur la planète la plus ancienne, la plus occupée et la plus statique de l'Amas, vous voilà sans travail en un lieu où il est impossible d'en trouver. »

— « Cela ne vous regarde en rien, colonel, » répondit Roki d'un ton calme.

— « Selon la morale de ma civilisation, cela me regarde au contraire ! » hurla Beth. « Bien sûr, vous autres Cophiens, vous avez

des idées différentes. Mais nous ne sommes pas tout à fait aussi détachés. Alors vous allez m'écouter. Je suis prêt à vous aider un peu, bien que vous soyez sans doute un peu trop tête de cochon pour accepter. Dieu sait que vous ne le méritez pas, en plus ! »

— « Parlez. »

— « Je suis prêt à vous faire conduire par un patrouilleur sur n'importe quelle planète de la galaxie. Nommez-la, et on vous y mène. » Il se tut un instant. « C'est bon. Allez-y, refusez. Et après, sortez ! »

Le visage maigre de Roki fut agité de tics. Puis il acquiesça de la tête. « J'accepte. Faites-moi conduire sur Sol III. »

Le colonel reprit lentement son souffle. Il rougit en se mâchonnant la lèvre. « J'ai parlé de la galaxie, n'est-ce pas ? Je voulais dire... eh bien... vous savez que nous ne pouvons pas envoyer un bâtiment militaire au-delà de l'Amas des Soixante Etoiles. »

Roki attendait, impassible, mesurant des yeux le colonel.

« Pourquoi voulez-vous aller *là* ? »

— « Pour des raisons personnelles. »

— « Liées à l'affaire du vaisseau de secours ? »

— « L'enquête est terminée. »

Beth frappa du poing sur la table. « C'est de la folie, mon garçon ! Personne n'est allé sur Sol depuis un millier d'années. Aucune raison d'y aller. Un endroit mal tenu, décadent. Je n'aurais jamais cru qu'*ils* auraient répondu à la demande d'approvisionnements chirurgicaux de Jod VI ! »

— « Pourquoi pas ? Puisqu'ils les *vendaient* ! »

— « Bien sûr. Mais je doutais que Sol ait encore des astronefs, surtout des vaisseaux hyperspatiaux. La seule contribution qu'ait jamais apportée Sol à la galaxie, ç'a été de répandre la race humaine... si toutefois vous croyez à cette histoire. C'est un monde hors de tout contact avec une quelconque station interstellaire. Je ne comprends pas ! »

— « Vous imposez donc des restrictions à votre offre, colonel ? » fit Roki avec un coup d'œil moqueur.

Beth soupira. « Non, non... je me suis engagé. Je tiendrai parole. Mais je ne peux pas expédier si loin un patrouilleur. Je vais devoir vous payer le passage à bord d'un bâtiment privé. Je trouverai bien quelque explication... aux fins d'exploration, peut-être. »

Un éclair sardonique passa dans le regard de Roki. « Pourquoi ne pas envoyer une délégation diplomatique... qui présenterait à Sol des excuses pour la destruction de son vaisseau de secours ? »

— « Hein ? Avec *vous* à bord ? »

— « Certainement. Ils ne me connaissent pas. »

Beth examinait Roki comme s'il eût appartenu à une espèce inconnue.

« Vous allez le faire ? » insista Roki.

— « Je vais y réfléchir. En tout cas, je vous ferai conduire là-bas, puisque vous insistez. A présent, sortez. Je vous ai assez vu, Roki. »

Le Cophien ne se formalisa pas. Il fit demi-tour et sortit du bureau. La secrétaire leva les yeux de ses dossiers quand il arriva. Elle fonça devant lui et lui barra la porte, de tout son petit corps raidi. Elle avait le visage livide, un masque d'écœurement. Elle parla entre ses dents.

— « Quel effet cela fait-il d'assassiner dix mille personnes et de s'en tirer impunément ? » cracha-t-elle.

Roki lui étudia le visage de plus près et reconnut les traits raciaux de Jod VI... les iris un peu trop dilatés dans les yeux ocre, le nez mince aux narines palpitantes, la mâchoire aiguë. Evidemment, des parents à elle avaient dû périr dans le désastre et elle l'en tenait pour responsable. Il avait anéanti les secours qui s'acheminaient vers les victimes.

« Quel effet cela fait-il ? » répéta-t-elle, d'un ton plus perçant, les mains crispées, prêtes à frapper.

— « Auriez-vous l'obligeance de vous écarter de mon passage, mademoiselle ? »

Une main s'éleva vivement pour lui griffer la figure, de ses

ongles pointus. La douleur le surprit. Il ne bougea pas. Deux filets de sang brillant apparurent, de son œil au coin de sa bouche. Une goutte descendit à son menton, puis s'écrasa sur la chaussure de la jeune femme.

— « Sur ma planète, » dit-il d'un ton qui ne manquait pas de douceur, « quand une femme tient absolument à se conduire comme une bête, nous l'y aidons... en la faisant fouetter toute nue sur la place publique. Je vois qu'on n'attache pas autant de prix à la dignité personnelle, ici. Vous n'estimez donc pas que ce soit une faute que de se comporter comme une chatte de gouttière ? »

Elle laissa échapper son souffle en un bruit rageur et le griffa de plus belle. Puis, comme il se contentait de la regarder froidement, elle s'enfuit.

Eli Roki, issu de la noblesse de Coph, voué au service de l'Amas des Soixante Etoiles, se retrouvait soudain dans une certaine mesure hors-la-loi. Tandis qu'il s'éloignait dans le couloir, il avait l'impression de s'enfoncer de plus en plus dans un brouillard désolé. Il n'avait plus de foyer ; en effet, il avait abandonné ses droits héréditaires sur Coph pour pouvoir accepter un poste d'officier dans la patrouille de l'ASE. Et voilà qu'il perdait à son tour ce travail... ce qui mettait fin à sa carrière.

Dès l'instant où il avait pressé la détente pour détruire le bâtiment de secours, il avait su que son avenir était perdu, à moins qu'il ne se révélât que le transport faisait de la contrebande. Il restait moralement certain de ne pas s'être trompé. Si le vaisseau avait transporté n'importe quelle autre cargaison, on l'aurait puni de *ne pas* l'avoir détruit. Et si ces gens n'avaient rien eu à cacher, ils auraient mis en panne pour se laisser visiter. C'était quelque part, parmi les planètes de Sol, que se trouvait la réponse à cette question : qu'y avait-il d'autre à bord que les réserves de secours ?

Roki frissonna et raidit les épaules dans l'hélitaxi qui le ramenait chez lui. Si la réponse à la question était « rien », alors,

selon le code de sa planète, il n'avait plus qu'une seule issue. Celle qu'on appelait « l'Epée des Excuses ».

Il attendit dans ses quartiers que le colonel donne suite à ses promesses. Le lendemain, Beth téléphona.

— « J'ai trouvé un bâtiment daléthien, Roki. Propriétaire privé. Le pilote consent à vous conduire hors de l'Amas. Cela passera pour une mission d'observation... pour recueillir des données sur le système solaire. Les commissaires ont opposé leur veto à l'idée d'envoyer une délégation diplomatique avant d'essayer d'entrer en rapport avec les Solariens par radio hyperspatiale. »

— « Quand dois-je partir ? »

— « Soyez ce soir à l'astroport. Et bonne chance, fils. Je regrette ce qui s'est passé et j'espère... »

— « Oui, je vous remercie. »

— « Eh bien... »

— « Eh bien ? »

Le colonel grogna et raccrocha. L'ex-commandant Roki rassembla ses tenues et partit à la recherche d'un prêteur sur gages. « En gage ou pour les vendre ? » demanda l'homme chauve derrière le comptoir. Puis il examina de plus près le visage de Roki et prit le temps de jeter un coup d'œil à la photo en première page de son journal. « Oh ! » grommela-t-il, « c'est vous ? Alors c'est pour vendre. » Avec un petit ricanement, il tira deux billets de sa poche et les plaqua sur le comptoir, avec un air méprisant qui disait « c'est à prendre ou à laisser ». Les vêtements valaient au moins le double. Roki prit l'argent après un instant d'hésitation. La somme était à peu près égale au prix inscrit sur l'étiquette d'un pistolet automatique Multin à canon court posé dans la vitrine.

— « Et trois cents cartouches, » dit-il avec calme en empochant l'arme.

Le commerçant renifla. « Il suffit d'une balle, mon gars... pour ce que *vous* avez à faire. »

Rock le remercia de son avis et prit ses trois cents cartouches.

Il arriva à l'astroport avant son pilote et prit le temps d'ins-

pecter le petit transport daléthien qui l'emporterait aux limites de la galaxie. Son visage s'assombrit devant la coque marquée d'usure et les tuyères aux échappements rongés par les produits de fusion. Un membre du personnel au sol avait accroché un compteur Geiger à la poupe pour avertir les curieux de se tenir à l'écart. L'aiguille du cadran oscillait en plein dans le secteur rouge. Loki l'emporta à bord du bâtiment. L'aiguille redescendit dans la zone de sécurité à l'intérieur du poste de pilotage, mais il y avait aussi des points de danger dans la salle des réacteurs. En colère, il alla inspecter les commandes.

Son irritation grandit. Le vaisseau — appelé avec à-propos l'*Idiot* — était de fabrication ancienne et démuni des instruments courants d'avertissement et de sécurité. Il ne possédait d'autre armement que ses canons ioniques. Le cinquième cadran d'indication de situation n'était calibré que jusqu'à cent mille C et un trait rouge soulignait la marque des quatre-vingt-dix mille. Cependant un bâtiment militaire moderne aurait pu pénétrer dans un segment de l'espace-cinq où la vélocité de la lumière était constante à cent cinquante mille C, pour atteindre Sol en deux mois. Il en faudrait cinq ou six à l'*Idiot* si toutefois il était en mesure d'accomplir le voyage. Roki en doutait. Dans les circonstances habituelles, il aurait hésité à utiliser cet astronef même au sein de l'Amas des Soixantes Etoiles.

Il songea à protester près de Beth, mais il se rendit compte que le colonel avait tenu sa promesse et ne ferait rien de plus. Tout en grommelant, il installa ses affaires dans la cale et s'assit dans la salle de commandes pour dormir en attendant le pilote.

Un coup violent en travers de la semelle de ses bottes le réveilla durement. « Otez les pieds des commandes ! » lança une voix furieuse.

Roki fit la grimace et cligna les paupières en voyant un visage étroit, crispé, avec un cigare coincé entre les dents.

« Et tirez-vous de ce fauteuil ! grogna le visage, autour du cigare.

Il avait très mal aux pieds. Il gronda et se dressa d'un bond. Il empoigna le devant de chemise de l'intrus et se prépara à lui coller un direct sur le cigare... mais son poing s'immobilisa à mi-course. Quelque chose de bizarre, dans cette chemise. Effaré, il se rendait compte qu'il y avait une femme dedans. Il lâcha prise en rougissant. « Je... je pensais que vous étiez le pilote. »

Elle le toisa avec mépris tout en rajustant sa chemise. « Tout juste, toubib ! » Elle lança sa casquette sur la table d'extrapolation, découvrant une chevelure sombre, coupée court. Elle retira le cigare de sa bouche, l'éteignit proprement entre deux doigts et glissa le mégot dans la poche de sa combinaison pour un usage futur. Le cigare disparu, sa bouche était attirante, malgré un pincement de colère.

« Restez à l'écart de mon siège, » lui dit-elle sèchement, « et hors de mes pattes. Que ce soit bien entendu avant le départ. »

— « C'est... c'est *votre* tacot ? » souffla-t-il.

Elle s'approcha d'un tableau et commença à perforer des réglages dans l'indicateur de route. « Tout juste. La compagnie de navigation de Daleth, c'est moi. Pas d'autres observations ? »

— « Vous pensez que cette épave arrivera jusqu'à Sol ? » grommela-t-il.

Elle lui lança un regard perçant de ses yeux verts.

— « Mince ! Ça voyage à l'œil et ça n'est pas content. Adressez vos réclamations au colonel, mon garçon. Je ne compte sur rien d'autre que l'argent qu'on me paie. Je suis prête à tenter l'aventure. Pourquoi pas vous ? »

— « L'existence d'une imbécile n'est pas la preuve qu'il en existe deux, » fit-il d'un ton acide.

— « Si vous n'êtes pas satisfait, allez ailleurs. » Elle se redressa et le balaya d'un regard de clinicien. « Mais si je comprends bien, *vous* n'êtes pas en mesure de vous montrer trop difficile. »

Il fronça les sourcils. « Envisageriez-vous d'en faire aussi votre affaire personnelle ? »

— « Non, non. Vous ne m'êtes rien, mon gars. Peu m'importe *qui* je transporte, du moment que c'est régulier. Alors, vous êtes du voyage ou pas ? »

Il fit un sec signe affirmatif et repartit vers l'arrière pour trouver sa chambre. « Et n'entrez pas dans ma cabine ! » hurla-t-elle derrière lui.

Roki laissa échapper un grognement de dégoût. Cette « pilote » était bien un exemplaire de la civilisation de Daleth. C'était encore une planète mal dégrossie, impossible, avec une population très éparpillée, un pays sauvage, des douleurs de croissance. Cette fille était le produit d'une civilisation aux poings fermés qui se développait farouchement sans grand respect pour l'autorité. Il lui vint aussitôt à l'esprit qu'elle pensait peut-être le vendre aux fonctionnaires solariens... cet homme qui avait détruit le vaisseau de secours.

— « Préparez-vous au décollage ! » fit la voix dans l'interphone. « Plus que deux minutes ! »

Roki réprima à grand-peine une envie de sauter à bas du vaisseau et d'abandonner la partie. Les fusées éructèrent, toussèrent, puis sifflèrent légèrement, au ralenti dans l'attente d'un ordre. Roki s'allongea sur sa couchette car certains de ces anciens astronefs avaient le départ plutôt brutal. Le sifflement devint tonnerre et l'*Idiot* monta en direction du ciel, lentement d'abord, puis avec une accélération soudaine. Quand il eut dépassé l'atmosphère, il y eut une brusque secousse lorsque les moteurs auxiliaires vidés se détachèrent. Ensuite le silence s'établit car le vaisseau dérivait sans poussée. Puis il perçut le cri ténu des faisceaux d'ions... La propulsion ionique se déclenchait dans le vide de l'espace. Il jeta un regard par le hublot pour observer le mince faisceau luminescent qui se concentrait en une aiguille de particules à haute vélocité, poussant l'*Idiot* toujours plus haut en une accélération sensible.

Il pressa le bouton de l'interphone. « Pas mal pour une Dalé-thienne ! » cria-t-il d'un ton admiratif.

— « Gardez vos opinions pour vous ! » gronda-t-elle.

La pénétration dans les niveaux hyperspatiaux plus élevés s'effectua sans aucune sensation subjective. Roki sut qu'elle avait lieu quand le ronronnement de la salle des réacteurs devint plus profond et que les ampoules de la cabine faiblirent. Il contemplait calmement le hublot car le phénomène de la pénétration restait toujours aussi fascinant pour lui.

La transition aux niveaux élevés commençait par une modification vers le bleu de la lumière des étoiles. Des étoiles lointaines, rouge sombre, devenaient lentement plus brillantes, plus blanches... jusqu'à brûler comme des milliers d'arcs à souder sous la voûte noire. Elles n'étaient pas identiques aux étoiles du continuum accoutumé, mais c'était plutôt des projections des mêmes masses-étoiles à des degrés plus élevés de l'espace, où la vitesse de la lumière augmentait graduellement au fur et à mesure que l'*Idiot* montait plus haut dans l'élément hyperspatial.

Il dut finalement obturer le hublot, car la lumière stellaire devenait insupportable tandis que sa longueur d'onde passait dans l'ultraviolet et dans les bandes des rayons X. Il les observa alors sur un écran fluorescent. Les masses-étoiles transférées flamboyaient en supernovæ et les continuums changeants paraissaient s'écrouler vers la nef dans le mirage bleuté du cosmos. Au fur et à mesure que croissait l'énergie de radiation, la cabine paraissait plus chaude. Le pilote dressa un écran partiel contre les radiations.

Finalement la pénétration cessa. Roki actionna de nouveau l'interphone. « A quel niveau sommes-nous ? »

— « Quatre-vingt-dix mille, » répondit-elle sèchement.

Roki tordit la lèvre. Elle avait grimpé jusqu'à la ligne rouge sans la moindre hésitation. C'était parfait... à condition que les écrans de radiation tiennent bon. Sinon, le vaisseau serait vaporisé en un nuage de poussière à la dérive.

— « Voulez-vous que je vous serve de navigateur ? » offrit-il.

— « Je suis très capable de me débrouiller à mon propre bord, » rétorqua-t-elle.

— « Je m'en rends compte, en effet. Mais je n'ai rien d'autre à faire. Autant me confier du boulot. »

Un silence, puis elle reprit d'un ton radouci : « D'accord. Venez me rejoindre à l'avant. »

Elle fit pivoter son fauteuil quand il pénétra dans la cabine et il remarqua pour la première fois qu'en dépit de ses cheveux courts, de ses bleus de mécanicien et de son habitude de fumer le cigare, c'était une fille très attirante... belle, fière et tout à fait qualifiée. La planète-frontière de Daleth donnait le jour à une espèce saine sinon très scrupuleuse.

— « Les cartes hyperspatiales sont dans ce casier, » dit-elle en pointant le pouce vers un classeur. « Calculez-nous une route pour un maximum de poussée radiante. »

Roki fronça les sourcils. « Pourquoi pas une route pour le temps minimum ? »

Elle secoua la tête. « Mes réacteurs ne sont pas trop efficaces. Nous avons besoin de toute l'aide possible que peut nous apporter l'énergie extérieure. Autrement nous serons obligés de redescendre prendre du carburant. »

De pire en pire ! se dit Roki en prenant les cartes. Conduire ce vaisseau jusqu'à Sol aurait été un audacieux exploit deux siècles auparavant. A présent, à une époque de nefs bien plus perfectionnées, c'était un exploit idiot.

Au bout d'une demi-heure, il remit à la jeune femme un plan de route qui permettrait à l'*Idiot* d'extraire à peu près la moitié de sa propulsion des variations de la pression de radiation émanant de l'enfer hurlant du cosmos aux niveaux élevés. Elle étudia le tracé sans changer d'expression, puis lui lança un coup d'œil curieux, après avoir noté l'heure.

— « Vous êtes assez rapide, » dit-elle.

— « Je vous remercie. »

— « Vous n'êtes certainement pas stupide. Alors pourquoi avez-vous commis une erreur aussi grossière ? »

Roki se raidit. « Je croyais qu'il était entendu que cela ne vous concernait en rien. »

Elle haussa les épaules et entreprit de perforer les données de direction dans l'indicateur de route. « Désolée, j'avais oublié. »

Toujours irrité, il déclara : « Je ne considère pas que j'aie commis une erreur. J'agirais de même si c'était à recommencer. »

Elle haussa de nouveau les épaules et parut se désintéresser de la question.

« La contrebande dans l'espace pourrait signifier la mort de la galaxie, » poursuivit-il. « C'est un fait démontré. Un milliard de personnes ont péri sur Tau II parce qu'on y avait importé en fraude une cargaison d'animaux étrangers à la planète... comme compagnons domestiques. J'ai suivi la règle la meilleure conformément aux données historiques. »

— « Je m'efforce de ne m'occuper que de mes propres affaires, » grommela-t-elle en lui adressant un regard acide.

Roki se replongea dans le silence tout en l'observant tandis qu'elle modifiait l'écran de radiation pour capter le maximum d'énergie dégagée par le flamboiement qui les entourait. Roki n'était pas tellement sûr de désirer qu'elle ne s'occupe que de ses affaires à elle. Ils devraient supporter leur présence réciproque durant plusieurs mois et ce serait agréable de connaître leurs positions personnelles.

— « Ainsi vous estimez que c'était une erreur stupide, » finit-il par reprendre. « Comme tout le monde, d'ailleurs. Cela ne m'a pas facilité la vie. »

Elle renifla d'un air méprisant tout en continuant de travailler. « Dans le pays d'où je viens, nous ne condamnons pas les imbéciles. Ce n'est pas la peine. Tout simplement, ils ne vivent pas très longtemps. Pas sur Daleth ! »

— « Et selon votre jugement, je suis un imbécile ? »

— « Qu'est-ce que j'en sais ? Si vous vivez jusqu'à un âge avancé et que vous ayez obtenu ce que vous désiriez, alors vous n'êtes sans doute pas un imbécile. »

Et *cela*, songea Roki, c'est la règle d'or de Daleth. Si l'univers vous permet de rester en vie, alors vous agissez bien. Et il y avait peut-être une certaine vérité là-dedans. L'Homme naissait

avec un seul droit... le droit à une chance de prouver qu'il était adapté. Et ce droit constituait le fondement de toute culture, bien que la plupart des mondes civilisés se fussent efforcés de définir l'« adaptation » en termes de valeur morale. Là où la vie était difficile, on l'évaluait en termes de possibilités de survie.

— « Au fond, cela ne me dérange pas d'en parler, » dit-il avec une certaine confusion. « Je n'ai rien à cacher. »

— « Tant mieux. »

— « Avez-vous un nom... en dehors de votre raison sociale ? »

— « En ce qui vous concerne, je ne suis que la compagnie de navigation Daleth. » Elle lui lança un regard soupçonneux qui s'attarda un instant, puis elle parut méditer. « Il n'y a qu'une chose qui m'intrigue dans tout cela... pourquoi allez-vous sur Sol ? »

Il sourit un peu sombrement. « Si je le disais à une Daléthienne, c'est alors qu'elle me prendrait pour un véritable imbécile. »

La fille hocha lentement la tête. « Je vois. Je connais le code moral de Coph. Si une erreur commise par un officier entraîne la mort de quelqu'un, il lui faut prouver que ce n'était pas une erreur ou se trancher la gorge... selon un rite, je crois ? Le ferez-vous ? »

Roki haussa les épaules. Il y avait longtemps qu'il ne vivait plus sur Coph. Il n'en savait rien.

« Une tradition stupide, » remarqua-t-elle.

— « Elle réussit à éliminer les imbéciles, pas vrai ? Cela vaut mieux que de les faire juger par la société et de les exécuter pour les punir de leurs crimes. Sur Coph, un homme n'a pas à craindre la société. Il n'a à craindre que ses propres faiblesses. La société a pour fonction de protéger les particuliers contre les accidents malheureux, mais pas contre leurs propres fautes. Et quand un homme commet une faute, Coph le bannit simplement de sa protection. Devenu hors-la-loi, il se sacrifie de lui-même. Le système n'est pas tellement mauvais. »

— « Je vous le laisse. »

— « Dites-moi ? »

— « Ouais ? »

— « Vous n'éprouvez pas de colère, personnellement, pour ce que j'ai fait ? »

Un froncement dédaigneux des sourcils. « Non. Je ne me permets de juger personne. Je ne me fais juge que si je suis directement en cause. Pourquoi vous soucier de ce que peuvent penser les autres ? »

— « Dans notre société plus évoluée, » dit-il d'un ton sec, « tout homme finit inévitablement par acquérir un ensemble d'habitudes de pensée qu'on appelle *conscience.* »

— « Ah !... oui. » Sa voix sans timbre trahissait un manque total d'intérêt.

De nouveau Roki se demanda si elle ne songerait pas à se faire un peu d'argent facile en communiquant son identité aux autorités solariennes. Il commença à échafauder mentalement un plan qui lui permettrait d'échapper à cette traîtrise possible.

Ils mangeaient et dormaient en se fondant sur la pendule du bord. Le dixième jour, Roki observa une déviation des indications sur les instruments de l'écran de radiation. La coquille de l'écran changeait progressivement de forme pour tendre vers le minimum de distorsion et adopter une apparence sphérique. Il le signala à la jeune femme qui procéda aussitôt aux ajustements indispensables. Mais la tension des réacteurs monta d'un cran en raison de la demande accrue. Roki avait le front plissé tandis que le voyage se poursuivait.

Deux jours après, l'écran se réduisit de nouveau. Une fois encore ils donnèrent plus de puissance. Et l'aiguille de sortie du réacteur resta dans la bande jaune de danger. Les générateurs de champ grondaient et frémissaient sous leur surcharge menaçante. Roki se démenait pour déceler l'origine de ces difficultés. Il y parvint finalement. Il regagna la chambre de pilotage, pris d'une rage froide.

— « Avez-vous fait procéder aux essais de vol avant de décoller ? » s'enquit-il.

Elle remua les lèvres, amusée, en le voyant en colère. « Certainement, commandant. »

Il rougit devant ce grade dérisoire qu'elle lui donnait. « Puis-je voir le papier ? »

Elle hésita un instant, puis fouilla dans sa poche et montra un papier rose plié.

— « Rose ! » rugit-il. « Vous n'aviez pas le droit de prendre le vol ! »

Elle lui lut d'un air hautain la première ligne du compte rendu d'essais : « Le personnel de la base décline toute responsabilité pour tous accidents pouvant résulter du vol de ce vaisseau de Daleth...

» Il n'est pas dit qu'il me soit interdit de décoller. »

— « Je vous ferai interdire dans l'espace ! » gronda-t-il.

Elle lui lança un coup d'œil qui lui rappela sa situation présente. C'était un regard fixe, mais amusé et tolérant. « Qu'est-ce qui vous chiffonne, commandant ? »

— « Les synchroniseurs sont fichus, voilà tout, » pesta-t-il. « L'écran s'éloigne de plus en plus du point de résonance. »

— « Et alors ? »

— « Alors la surcharge va encore empirer et l'écran va s'effondrer. Il va vous falloir ressortir de l'hyperespace pour le faire réparer. »

Elle secoua la tête. « Nous allons courir le risque dans l'état actuel. J'ai toujours désiré savoir quelle surcharge le réacteur pouvait supporter. »

Roki s'en étouffa. Il n'y avait pas une chance de réussite. « Etes-vous ingénieur spatial diplômé ? » fit-il.

— « Non. »

— « Alors vous feriez mieux d'écouter les conseils de quelqu'un qui l'est. »

— « C'est-à-dire les vôtres ? »

— « Oui. »

— « Non. Nous continuons ! »

— « Et si je refusais de vous laisser faire ? »

Elle pivota vivement, les yeux furibonds. « C'est moi qui commande à mon bord. De plus, je suis armée. Je vous suggère de regagner votre cabine, passager. »

Roki pesa mentalement la situation, lut la résolution dans les yeux de la jeune femme et décida qu'il ne lui restait qu'une chose à faire. Il haussa les épaules et détourna le regard, comme s'il se fût soumis à son autorité. Elle le foudroya des prunelles un bon moment, mais elle n'insista pas pour qu'il quitte le poste de commande. Dès qu'elle se fut retournée vers les instruments, Roki enveloppa son poing dur d'un mouchoir, choisit un point d'impact sur la nuque, sous les cheveux courts, et élimina toutes objections qu'elle eût pu soulever en lui assenant un petit coup du tranchant de la main. « Navré, ma petite amie, » murmura-t-il en soulevant du fauteuil le corps inerte.

Il l'emporta dans sa cabine et l'étendit sur sa couchette. Après avoir soustrait de la poche de la jeune femme un petit pistolet à aiguilles, il plaça à sa portée un tube d'aspirine, l'enferma et retourna dans le poste. Il avait la main engourdie et se faisait l'effet d'un salaud, mais il était inutile de discuter avec une Daléthienne. L'endormir d'un coup d'assommoir, c'était la seule façon d'éviter un conflit sanglant d'où elle aurait pu sortir victorieuse... en attendant que l'écran soit anéanti.

L'indicateur de puissance avait atteint un niveau menaçant quand Roki mit en fonctionnement la poussée hyperspatiale et entreprit de piloter la nef en redescendant à travers le cinquième élément. Cependant, par des réglages précis, il arriva à imiter le processus de chute libre et l'aiguille redescendit lentement sur le cadran. Un coup d'œil aux cartes lui dit que l'*Idiot* émergerait loin au-delà des limites de l'Amas des Soixante Etoiles. Quand il rentrerait dans le continuum, ce serait dans le volume d'espace généralement contrôlé par une autre organisation appelée la Fédération de Viggern. Il en connaissait mal la civilisation, mais elle devait certainement disposer des installations nécessaires à la re-

mise en état d'un jeu de synchroniseurs d'écran. Il étudia les coordonnées de la planète capitale et actionna les tuyères pour s'y rendre tandis que le vaisseau continuait à dériver dans les niveaux hyperspatiaux. Une fois arrivé à un degré d'énergie inférieur, il annula l'écran et alla jeter un coup d'œil à la Daléthienne, qui n'avait pas émis un seul son depuis deux heures.

Il fut surpris de la trouver bien éveillée, assise sur sa couchette. Elle le fusilla d'un regard froid et mortel mais ne manifesta pas de fureur. « J'aurais bien dû me douter qu'il ne fallait pas vous tourner le dos. »

— « Excusez-moi. Mais vous alliez... »

— « Peu importe. Où sommes-nous ? »

— « Nous arrivons sur Tragor III. »

— « Alors c'est sur Tragor III que je vais vous faire emprisonner. »

Il inclina le menton. « Ce serait *possible*, mais vous auriez peut-être du mal à encaisser de Beth le prix de mon passage. »

— « Tant pis. »

— « Comme il vous plaira. Je préfère être enfermé sur vos fausses accusations que me transformer en une volute gazeuse à quatre-vingt-dix mille C. »

— « Fausses ? »

— « Mais oui. La feuille rose des essais. N'importe quel tribunal jugera que ce qui vous arrive est uniquement votre faute. Vous perdez toute autorité en volant avec une feuille rose, à moins que votre équipage vous ait donné décharge. »

— « Vous êtes homme de loi ? »

— « J'ai suivi des cours de droit spatial. Mais si vous ne me croyez pas, renseignez-vous au Service Interfédéral sur Tragor III. »

— « Je le ferai. Et maintenant, si vous m'ouvriez la porte ? J'ai envie de sortir. »

— « Vous serez sage ? »

Elle resta silencieuse, puis déclara : « Ma promesse n'aurait aucune valeur, Roki. Je n'ai pas le même code moral que vous. »

Il examina ses yeux verts, calmes, durant un instant, puis il eut un petit rire. « Vous le partagez dans une certaine mesure, sinon vous n'auriez pas dit *cela.* » Il ouvrit la cabine et la relâcha, sans lui accorder sa confiance, mais en songeant que les synchroniseurs étaient à présent en si mauvais état qu'elle ne pourrait plus tenter de poursuivre le voyage sans procéder à des réparations. Elle n'aurait aucun motif de se retourner contre lui... sinon la rancune.

— « Mon pistolet ? » fit-elle.

Roki hésita encore. Puis, avec un vague sourire, il lui tendit l'arme. Elle la prit, renifla et arma la détente.

— « Tournez-vous, imbécile ! » aboya-t-elle.

Il se croisa les bras sur la poitrine et resta face à elle. « Allez au diable, » fit-il, d'un ton détaché.

Les doigts de la fille blanchirent sur la détente. Cependant le Cophien ne broncha pas, ne perdit pas le sourire, ne bougea pas. Elle haussa les sourcils, désarma le pistolet et le remit à sa ceinture. Puis elle lui tapota la joue et gloussa méchamment. « Tenez-vous bien, commandant. Vous ne me plaisez pas du tout. »

Il observa, quand elle lui tourna le dos, qu'elle avait à la tête une bosse pour motiver ses sentiments. Il se demanda combien cette bosse lui coûterait avant la fin du parcours. Une trahison sur Sol, peut-être ?

La fille appela Tragor III et reçut des instructions de vol orbital en attendant la visite. Tous les bâtiments étrangers étaient abordés avant qu'il leur soit permis de se poser. Quelques heures après, un petit patrouilleur se rangea bord à bord et s'accrocha à la coque. Roki alla manipuler les divers sas.

Un capitaine entra, suivi de ses deux aides. L'inspecteur était un jeune homme à lunettes, avec de grandes oreilles. Ses sourcils étaient ridiculement broussailleux et redescendaient le long de ses joues. Ses oreilles étaient également remplies de poils jaunes. Roki y reconnut des particularités qui trahissaient une tendance

évolutionnaire locale, car les aides présentaient les mêmes traits. Il était évident que Tragor III avait une atmosphère très chargée de poussière.

Le capitaine salua de la tête et demanda les papiers de vol de l'astronef. Il examina le papier rose, fit claquer sa langue et lut tout au long le formulaire. « Vol d'observation ? A destination de Sol ? » Il s'adressait à Roki en espéranto interstellaire.

Ce fut la fille qui répondit : « Tout juste. Finissons-en. »

Le capitaine la toisa de la tête aux pieds. « Seriez-vous la propriétaire de ce bâtiment, femme ? »

Elle contint sa colère à grand-peine. « Oui. »

Le capitaine lui montra ce qu'un Tragorien pouvait en penser en se détournant d'elle et en continuant à s'adresser à Roki comme s'il eût été le commandant de bord. « Je vous prie de quitter la nef, pendant que nous l'enfumons et la visitons. Wohr vous installera confortablement dans notre patrouilleur. Vous devrez subir un examen médical... à titre de précaution contre les épidémies. »

Roki fit un signe d'acquiescement et suivit l'aide. Quand ils entrèrent dans le couloir, il sourit à la Daléthienne et reçut en remerciement un solide coup de pied sur le tibia.

— « Oh ! pardon, » murmura-t-elle.

— « Oh !... un instant, monsieur, » cria le capitaine. « Puis-je vous parler un moment ?... »

Ils s'immobilisèrent et firent demi-tour.

« En privé, » ajouta le capitaine.

La fille repartit l'air courroucé. Roki rentra dans le poste et hocha la tête.

— « Vous avez beaucoup voyagé, E Roki ? » s'enquit poliment le jeune homme aux sourcils touffus.

— « L'espace était mon travail. »

— « Alors inutile de vous informer des coutumes locales. » Le capitaine s'inclina.

— « J'en sais assez pour les respecter et m'y conformer, » affirma Roki. « C'est une règle générale. Mais je ne connais pas

bien Tragor III. Y a-t-il quelque chose de spécial que je doive savoir avant de partir ? »

— « Votre femme, E Roki. Vous feriez bien de l'informer qu'elle devra porter un voile, ne parler à aucun homme et être accompagnée dans la rue à toute heure. Autrement, elle serait mieux avisée de rester à bord dans sa cabine. »

Roki réprima un sourire. « Je tâcherai qu'elle se conduise convenablement. »

Le capitaine se mit sur la défensive. « Vous trouvez nos coutumes primitives ? »

— « A chaque société ses propres goûts, capitaine. Ce qui est sagesse pour l'une serait folie pour une autre. Qui a qualité pour en juger ? Seul l'univers le peut, qui soumet toutes les populations à l'épreuve de la survie. »

— « Je vous remercie. Vous êtes un voyageur expérimenté. Je pourrais vous expliquer que le port du purdah chez nous est le résultat d'une particularité de notre évolution. Mais vous le constaterez par vous-même. »

— « Je ne me porte pas *garant* de la bonne conduite de ma compagne, » dit Roki avant d'aller rejoindre la fille. « Mais je ferai de mon mieux pour l'influencer. »

Roki arborait un large sourire quand il passa sur le patrouilleur pour attendre. Une chose était certaine : la fille aurait du fil à retordre si elle tentait de le faire emprisonner pour mutinerie, sur Tragor III.

Elle devint d'un rouge ardent quand il lui retransmit les recommandations du capitaine.

— « Je ne ferai rien de semblable ! » fit-elle, très sèche.

Roki haussa les épaules. « Vous en savez assez pour respecter les coutumes locales. »

— « Pas lorsqu'elles sont humiliantes pour la personnalité ! » Elle se lova sur un siège rembourré dans le salon et fit la moue. Il décida de laisser tomber la question.

Selon l'inspecteur tragorien qui accompagna la descente de l'*Idiot*, la réparation des synchroniseurs devait prendre une bonne semaine. « Nos pièces de rechange sont naturellement normalisées... dans le cadre de notre système. Mais nous n'avons pas en stock de pièces pour les vaisseaux de l'ASE. Il faudra donc fabriquer vos synchroniseurs sur mesures. »

— « Aucune possibilité d'accélérer le boulot ? »

— « Une semaine, c'est déjà très court. »

— « Bon. Nous attendrons donc. » Roki modifia un peu les commandes, pour guider l'astronef vers l'aire d'atterrissage désignée par le capitaine. La fille était restée seule dans sa cabine pour éviter d'embarrasser le Tragorien.

— « Puis-je vous poser une question au sujet de votre mission, E Roki ? Ou est-elle de nature confidentielle ? »

Roki prit le temps de réfléchir avant de répondre. Il lui faudrait mentir, bien sûr, mais il devait prendre ses précautions. Il éclata soudain de rire. « J'avais oublié un instant que vous n'appartenez pas à l'Amas des Soixante Etoiles. Je vais donc vous dire la vérité. Officiellement, notre mission est censée d'observation... mais en réalité nos supérieurs nous ont chargés d'acheter une pleine cargaison d'un certain produit assez rare. »

Le capitaine sourit. La corruption et les pots-de-vin n'étaient pas entièrement inconnus sur Tragor III. Puis son sourire fit place à une expression pensive. « Sur les planètes de Sol ? »

Roki acquiesça de la tête.

« Ce produit rare — si je ne suis pas trop curieux — ne serait-ce pas plutôt des approvisionnements de réserves chirurgicales ? »

Roki sentit son visage frémir de surprise. Mais il se remit aussitôt de sa stupéfaction. « Peut-être, » dit-il d'un ton calme. Il avait envie d'empoigner l'homme par les épaules et de lui poser un millier de questions, mais il ne dit pas un mot de plus.

Le fonctionnaire s'agita sur son siège durant quelques secondes. « Est-ce que votre fédération achète beaucoup de chargements de secours à Sol ? »

Roki lui lança un regard scrutateur. Le capitaine débordait de curiosité mal dissimulée. Pourquoi ?

— « De temps à autre, oui. »

Le capitaine se mâchonna la lèvre pendant un instant. « Dites-moi, » lâcha-t-il, « est-ce que les vaisseaux solariens s'arrêtent pour votre visite de patrouille ? »

Roki hésita longtemps. Puis il répondit : « J'imagine que nous pourrions, vous et moi, nous rencontrer et partager nos renseignements sur Sol sans pour autant dévoiler les secrets de nos propres gouvernements. Franchement, je suis moi aussi assez intrigué par Sol. »

Le fonctionnaire, qui s'appelait WeJan, ne demandait qu'à accepter. Il griffonna quelques lignes sur un morceau de papier et le donna à Roki. « Montrez-ceci à un chauffeur d'hélitaxi. Il vous conduira à mon appartement. Un petit dîner, cela vous conviendrait ? »

Roki se déclara d'accord.

Quand ils atterrirent, la jeune femme resta dans sa cabine. Roki frappa à la porte, mais ou elle dormait ou elle boudait. Il quitta la nef et resta un moment sur la rampe, à contempler le ciel violet embrumé. Une fine poussière lui cinglait le visage et lui picotait les yeux.

— « On vous fournira des lunettes, des vêtements appropriés et un interprète pour vous accompagner pendant votre séjour, » dit WeJan tandis qu'ils se dirigeaient vers une construction basse.

Mais Roki l'écoutait à peine ; il regardait plus loin que la rampe. Il y avait à un kilomètre de distance un bâtiment de secours marqué d'une étoile jaune et portant les marques de Sol. Le plus remarquable était que ce vaisseau était entouré d'un cordon de gardes. Ils devaient d'ailleurs appartenir à l'équipage car leurs uniformes étaient différents de ceux du personnel de la base.

WeJan s'aperçut de son intérêt. « Des êtres bizarres, n'est-ce pas ? » souffla-t-il en confidence.

Roki jugeait qu'en définitive il en apprendrait davantage en feignant d'en savoir plus qu'il n'en savait. Il hocha donc la tête d'un air entendu, mais sans rien dire. La nef de secours était trop loin pour lui permettre de voir si les gardes étaient des humains. Tout ce qu'il constatait, c'était qu'ils étaient bipèdes. « Il arrive parfois qu'on rencontre des êtres bien étranges. Connaissez-vous les Quinjori... de l'autre côté de la galaxie ? »

— « Non... je ne pense pas, E Roki. Les Quinjori ? »

— « Oui. Des gens très curieux. Très curieux en vérité. » Il sourit et redevint silencieux. Peut-être qu'avant la fin de son séjour il aurait pu échanger des fictions sur ses Quinjori imaginaires contre des faits tangibles sur les Solariens.

Roki fit la connaissance de son interprète au bureau de l'astroport, revêtit l'ample robe de Tragor et alla discuter avec le service des réparations. Il ne parvint cependant pas à faire réduire le temps de fabrication des synchroniseurs. Il leur faudrait bien rester une semaine sur Tragor. Il eut l'idée de s'approcher du vaisseau solarien, puis décida qu'il valait mieux éviter d'éveiller les soupçons.

Accompagné de l'interprète aux jambes torses qui avait l'air d'un chien trop souvent battu, Roki partit pour Polarin, la capitale de Tragor, à quelques kilomètres de distance. Son compagnon était un petit homme d'âge moyen, à la voix flûtée, aux oreilles en feuille de chou. Roki devina qu'il avait pour véritable rôle de surveiller ceux qu'on lui confiait pour déceler toute activité suspecte, car il n'avait rien d'un linguiste. Il parlait deux ou trois des langues en usage dans l'Amas des Soixante Etoiles, mais pas couramment. Le Cophien s'en remit donc à l'espéranto interstellaire, laissant à l'interprète le soin de traduire en tragorien en cas de besoin.

— « Quel serait le bon plaisir d'E Roki ? » demanda le petit homme. « Un verre ? Une jolie fille ? Un musée ? »

Roki gloussa. « Que font la plupart de vos visiteurs ? » Il

se demandait surtout ce que faisaient les visiteurs *solariens*. Mais ce ne serait peut-être pas très avisé de poser la question.

— « Euh... cela dépend de leur nationalité, monsieur, » répondit Pok. « Les étrangers véritablement humains aiment se rendre au *Vagabond*, un établissement adapté à leurs affaires. Les humains évolués et les non-humains préfèrent fréquenter la *Cour des Rois*... un endroit... euh... plutôt particulier. » Il leva sur Roki un regard incertain, comme s'il se fût interrogé quant à ses caractéristiques biologiques.

— « Quel est le plus coûteux des deux ? » demanda Roki, bien que peu lui importât. Avec les faux « papiers de mission d'observation », c'est au colonel Beth qu'on enverrait la note.

— « La *Cour des Rois* est assez chère, » fit Pok, « mais le *Vagabond* n'est pas bon marché. »

— « Une telle impartialité mérite sa récompense. Nous visiterons donc les deux établissements, E Pok, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. »

— « Je suis votre serviteur, E Roki. »

Comment reconnaître un Solarien sans poser de questions ? réfléchissait Roki tout en buvant à petites gorgées un breuvage sirupeux et fermenté dans la salle du *Vagabond*. La pièce faiblement éclairée était remplie d'hommes de toutes races... pygmées, géants, noirs, rouges et bruns. Tous paraissaient humains, ou presque. Il y avait quelques femmes parmi les personnels d'équipage et la plupart d'entre elles ôtaient leurs voiles d'emprunt dans ce sanctuaire de tolérance qu'était le *Vagabond*. Les serviteurs tragoriens lançaient des regards furtifs à ces femelles venues d'autres mondes et le Cophien s'étonna de leur convoitise.

— « Pourquoi ne quittez-vous pas des yeux ces femmes étrangères, E Pok ? » demanda-t-il à l'interprète au bout de quelques minutes.

Le petit homme soupira. « Il est évident que vous n'avez pas encore vu de Tragoriennes. »

Roki avait aperçu quelques silhouettes lourdement drapées dans les rues, bien accrochées aux bras de leurs hommes, et il n'y avait pas eu grand-chose à voir. Mais la remarque de Pok suffit à lui donner une idée.

— « Voulez-vous dire que Tragor III est un de ces endroits où l'évolution a encore éloigné les sexes ? »

— « Exactement, » fit tristement Pok. « Le quotient d'intelligence féminin dépasse rarement soixante, leur taille atteint rarement la hauteur de votre poche de veste et leur poids est en général supérieur au vôtre. Selon les termes d'un voyageur, elles sont « petites, grosses et bêtes ». Ce qui explique le purdah. »

— « Parce que vous n'aimez pas les regarder ? »

— « Pas du tout. Elles correspondent à nos normes de beauté. Le voile n'est nécessaire que d'un point de vue : elles sont souvent trop stupides pour se rappeler qui est leur mari, entre tous les hommes. »

— « Veuillez excuser ma question. »

— « De rien, » fit Pok, dont la langue se déliait sous l'effet du breuvage. « C'est notre tragédie personnelle. Nous en supportons le poids. »

— « Eh bien, vous avez quand même plus de chance que certaines autres planètes. Sur Jevah, par exemple, les hommes sont devenus de petites choses molles aux allures d'araignées alors que les femmes sont de grandes et fortes bagarreuses. »

— « Oui, sans doute. Mais c'est encore Sol qui est le monde le plus étrange, n'est-ce pas ? » s'enquit Pok.

— « A quel point de vue ? » fit Roki en surveillant sa voix et en affectant l'indifférence.

— « Eh bien, à cause des Vamirs, bien sûr. »

Comme les yeux de Pok ne se portaient sur aucun point particulier de la salle, Roki en conclut qu'il n'y avait pas de Solariens présents. « Si nous allions maintenant voir la *Cour des Rois*, E Pok ? » proposa-t-il.

Le petit homme n'était visiblement pas impatient de s'en aller. Il marmonna quelques mots au sujet de vilaines brutes, traîna sur

sa consommation et contempla pensivement une grande femme de Sanbé au teint sombre. « Pensez-vous qu'elle m'écouterait si je lui adressais la parole ? » demanda-t-il.

— « Sans doute. Et vous auriez en outre droit aux attentions de ses cinq maris. Allons ! »

Pok poussa un lamentable soupir et le suivit.

La *Cour des Rois* recevait vraiment une drôle de clientèle, mais, comme le constata Roki, il n'y avait pas là un seul être totalement inhumain. Il semblait qu'il y eût un commun dénominateur à toute forme de vie intelligente : les créatures de cette espèce avaient toutes deux pieds et deux mains. Quatre pattes était le nombre le plus pratique pour la plupart des animaux sur la plupart des planètes et il semblait bien que la nature ne disposât que de ces combinaisons pour son œuvre. Quand elle décidait de conférer à une espèce particulière l'intelligence, elle lui enseignait à se dresser sur ses pattes de derrière, libérant ainsi celles de devant qui devenaient les instruments de l'intellect. Et généralement elle le lui enseignait en lui faisant utiliser ses mains pour grimper. Comme l'avait dit un biologiste de Coph : « La vie commence par tenter d'escalader un arbre en vue de parvenir aux étoiles. Quand cela échoue, elle redescend pour inventer la propulsion hyperspatiale. »

De nouveau Roki jeta un regard circulaire pour tâcher de repérer un Solarien. Il reconnut plusieurs espèces, les unes cornues, d'autres nanties de queues, d'écailles ou d'épais pelages. Certains êtres trébuchaient et marchaient courbés, comme alourdis par la gravité de Tragor III. D'autres bondissaient et flottaient comme en chute libre dans l'espace. Une petite créature, native d'une planète dont la période de rotation était de huit heures, était lovée sur une table et dormait profondément. Roki estima que quatre-vingt-dix pour cent des clients étaient d'ascendance humaine, car à une époque de l'histoire de la galaxie l'Homme s'était élancé comme un bourgeon soudain éclos pour hériter la majeure partie

de l'espace. Etait-il ou non issu de Sol III, comme le prétendait la légende? Il n'en existait pas de preuves positives.

Comme en écho à ses pensées, Pok grommela soudain : « Jamais je ne croirai que nous descendons de ces êtres bougons. »

Roki leva vivement la tête, se demandant si le petit interprète n'était pas télépathe. Mais Pok ricanait en direction de l'entrée. Le Cophien suivit son regard ivre et vit un homme entrer. Ce dernier ne se distinguait que par sa taille et par le fait qu'il semblait plus humain, au sens classique, que la plupart des autres présents. Il portait un uniforme — veste rouge et pantalon gris — semblable à ceux que Roki avait observés de loin, à l'astroport.

Ainsi c'était un Solarien. Roki l'examina, s'efforçant de tout saisir d'un coup. L'homme portait une courte barbe, mais il paraissait y avoir quelque chose de particulier du côté de sa mâchoire. Elle était... vorace, peut-être ? Le crâne était massif, mais arrondi comme celui d'un bébé, et couvert d'un pelage jaune et rare. Les yeux vifs et alertes semblaient bondir par toute la salle. Il avait au moins deux mètres de haut et il se dégageait de toute sa personne un air de sauvagerie qui amena le Cophien à se tendre comme devant un ennemi.

— « Qu'est-ce que vous n'aimez pas en eux ? » demanda-t-il sans quitter le Solarien des yeux.

— « Leurs oreilles trop fines d'une part, » murmura Pok tandis que le Solarien pivotait pour fixer leur table. « Et d'autre part leur mauvais caractère. »

— « Ah ? Les réactions coléreuses indiquent des faiblesses biologiques, » dit le Cophien d'une voix douce, mais du même ton qu'il avait parlé précédemment.

Le Solarien, qui attendait une place au bar, se retourna et s'avança droit vers eux. Pok gémit. Roki considéra l'homme avec froideur. Le Solarien vint se planter devant eux et leur décocha à tour de rôle des regards furibonds. Il parut conclure que Pok était vraiment apeuré et porta ses yeux farouches sur l'ex-commandant de patrouille.

— « Aimeriez-vous discuter de biologie, créature humaine ? »

gronda-t-il comme un roulement de tonnerre lointain. Il découvrait en parlant des dents qui ressemblaient à de lourds ciseaux d'ivoire. Elles n'étaient pas en régression vers l'état de crocs, mais elles suggéraient, avec la mâchoire puissante, que la nature travaillait peut-être à en faire un broyeur d'os efficace.

Roki fit pensivement tournoyer son verre. « Je ne vous connais pas, face velue, » murmura-t-il, « mais si vous avez des ennuis d'ordre biologique, je serai ravi d'en bavarder avec vous. »

Il surveillait soigneusement les réactions de l'autre. Le Solarien devint gris-pourpre. Une flamme dansa dans ses yeux et sa bouche en fente frémit en découvrant ses fortes dents. Il semblait sur le point d'exploser quand sa colère s'apaisa... ou plutôt se transforma en humeur sombre. « C'est au-dessous de ma qualité, » parurent dire ses yeux. Puis il eut un rire cordial.

— « Mes excuses. J'avais envie de m'inviter à votre table. »

— « Je vous en prie. »

Le Solarien marqua un temps. « D'où êtes-vous, créature humaine ? »

Roki resta à son tour silencieux. Peut-être les Solariens avaient-ils entendu raconter qu'un commandant cophien avait fait sauter un de leurs vaisseaux. Cependant il ne tenait pas à être pris en flagrant délit de mensonge. « De l'Amas des Soixante Etoiles, » grommela-t-il.

— « Quel soleil ? » La voix de l'autre indiquait qu'il avait l'habitude qu'on lui réponde promptement.

Roki fronça les sourcils. « Renseignement pour renseignement, l'ami. Et je ne parle pas aux personnes qui se plantent devant moi. » Il se tourna ostensiblement vers Pok. « Comme nous le disions... »

— « Je suis originaire de Sol, » grogna le grand.

— « Bon. Moi, je suis de Coph. »

Les sourcils du géant se haussèrent un peu. « Ah ! oui. » Il examina Roki avec curiosité et s'assit. Le siège protesta sous son poids. « C'est sans doute une explication. »

— « Une explication de quoi ? » fit Roki, menaçant. Il n'aimait

pas les hommes dominateurs et son poil se hérissait. Cet individu avait quelque chose...

— « Je crois savoir que les Cophiens se laissent aller à une certaine dureté. »

Roki feignit de réfléchir à cette déclaration tout en scrutant le géant d'un œil froid. « C'est peut-être vrai. Je pense qu'il serait dangereux pour vous d'aller sur Coph. Vous vous y feriez probablement tuer assez vite. »

La coloration de la colère reparut, mais l'homme sourit avec politesse. « Une nation de duellistes, si je ne me trompe, militaire d'organisation et hautement disciplinée. Oui ? Ils servent parfois dans les forces des Soixante Etoiles, hein ? »

Ces paroles ne laissaient subsister aucun doute dans l'esprit de Roki. L'autre savait qui avait détruit le bâtiment solarien et pourquoi. Mais il doutait encore que l'homme eût deviné son identité.

— « J'en sais moins long sur votre monde, Solarien. »

— « Une telle ignorance est courante. On nous considère en quelque sorte comme les paysans de la galaxie. Nous sommes trop éloignés de votre dense amas d'étoiles. » Il s'interrompit. « Mais vous nous connaissiez autrefois. C'est nous qui vous avons implantés ici. Et j'ai la certitude que vous nous connaîtrez de nouveau. » Il sourit pour lui seul, vida son verre et se leva. « Je souhaite que nous nous revoyions, Cophien. »

Roki hocha la tête et suivit des yeux le géant qui s'éloignait à grands pas. Pok respirait comme un asthmatique et se curait les ongles à gestes nerveux. Il laissa fuser un soupir de soulagement quand le Solarien s'en alla.

Roki offrit à l'interprète effrayé une boisson forte, puis une seconde. Deux autres verres encore et Pok se mit à dodeliner de la tête, avant de tomber endormi sur la table. Roki le laissa sur place. Si Pok était un indic, il valait mieux le tenir à l'écart pour qu'il ne rencontre pas l'officier de patrouille, le capitaine WeJan.

Il appela un taxi et remit au chauffeur le morceau de papier. Quelques minutes plus tard il arriva devant une petite bâtisse dans les faubourgs. Le nom de WeJan était inscrit sur la porte — dans la langue interspatiale — mais l'officier n'était pas chez lui. Les sourcils froncés, Roki tenta d'ouvrir la porte, mais elle était fermée à clé. Alors, en jetant un coup d'œil vers la rue, il distingua un homme qui se tenait dans l'ombre. C'était un Solarien.

Roki traversa lentement la chaussée. « Avez-vous du feu, face velue ? » demanda-t-il.

A la lumière des trois lunes il vit la haute silhouette s'enfler de fureur. L'homme inspecta rapidement les deux côtés de la rue. Personne ne les observait. Il lâcha un sourd grondement d'animal, découvrant ses crocs. Ses bras se détendirent pour empoigner les épaules du Cophien, l'attirant à lui. Roki saisit l'automatique Multin dans sa poche et se débattit pour se dégager. Le Solarien le tira brusquement vers ses dents découvertes.

A l'instant où il allait avoir la gorge écrasée, Roki pressa la détente. Il y eut une sourde détonation. Le Solarien parut surpris. Il libéra Roki pour se tâter la poitrine. Il n'y avait pas de blessure apparente. Puis, dans sa poitrine, l'aiguille incendiaire déclencha une chaleur incandescente. Le Solarien s'assit sur la chaussée. Il poussa un halètement mêlé de bruits de friture. Il s'écroula. Roki partit en hâte avant que l'aiguille se soit frayé un chemin ardent à travers le corps.

Il n'avait pas eu l'intention de tuer l'homme et n'avait agi qu'en légitime défense, mais ce serait assez difficile à démontrer. Il se hâta en direction de l'astroport en empruntant des rues secondaires. Si seulement il leur avait été possible de quitter immédiatement Tragor !

Qu'était-il arrivé à WeJan ? Acheté, battu ou effrayé, il s'était esquivé. Donc les Solariens savaient bien qui était Roki et où il se rendait. Il y avait bien une demi-douzaine d'hommes à être informés autour de l'astroport... et il était facile d'acheter les renseignements. Pok savait que Roki devait rencontrer WeJan et on avait évidemment envoyé le Solarien pour surveiller l'appartement

du capitaine. Cela n'allait pas être une mince affaire à présent que de gagner Sol III et de s'y poser.

Mais quel genre de créatures étaient ces Solariens? se demandait-il. Des hommes qui fournissaient aux nations de la galaxie des cargaisons de secours — comme si la charité eût été la base et le but de leur civilisation — et qui pourtant paraissaient aussi arrogants que les guerriers de quelque monde primitif où la principale valeur eût été la force brute ? Que voulaient-ils réellement obtenir ? Le Solarien avait appelé le Cophien « créature humaine » comme s'il eût vu en lui un être d'une espèce inférieure.

Les Solariens étaient nettement différents. Roki le voyait aisément. Ils avaient la tête arrondie et molle comme des enfants, ce qui indiquait une nouvelle tendance de l'évolution... un cerveau qui pouvait continuer à se développer, par exemple. Mais les mâchoires, les dents, le tempérament coléreux, les oreilles hypersensibles... quel genre d'animal possédait ces caractéristiques ? Il n'y avait qu'une réponse : les fauves nocturnes, avec les instincts du lion. « Vous apprendrez à nous connaître de nouveau, » avait dit l'homme.

Cela évoquait des ambitions politiques dans la galaxie. Et cela laissait entendre autre chose... une chose qui faisait frissonner le Cophien, qui le poussait à éviter les coins trop sombres tandis qu'il se pressait vers son bâtiment.

La Daléthienne était endormie ou sortie. Il passa à bord de la nef, puis se rendit au bureau de l'administration pour s'enquérir d'elle. L'employé parut embarrassé.

— « Euh... E Roki, elle a quitté la base vers cinq heures. »

— « Et vous n'avez pas de nouvelles depuis ? »

— « Eh bien... nous avons eu un appel de l'organisme de police, je crois. » Il eut l'air de s'excuser. « Je vous assure que je n'y suis pour rien. »

— « La police ! Que... qu'est-ce qui ne va pas, mon vieux ? »

— « Il paraît qu'elle est sortie sans voile et sans escorte. La police la détient. »

— « Combien de temps la garderont-ils ? »

— « Jusqu'à ce qu'un monsieur signe et se porte garant d'elle. »

— « Vous voulez dire que je dois donner ma signature ? »

— « Oui, monsieur. »

Roki eut un sourire pensif. « Dites-moi, jeune homme... est-ce que les prisons de Tragor sont particulièrement inconfortables ? »

— « Personnellement, je l'ignore, naturellement, » fit l'employé d'un ton rogue. « Je crois cependant comprendre qu'elles sont conformes au Code d'Humanité intergalactique. »

— « Cela me suffit, » répondit Roki. « Je vais l'y laisser moisir jusqu'à ce que nous soyons prêts à partir. »

— « L'idée n'est pas mauvaise, » opina l'homme, qui de toute évidence avait eu affaire à la dame de Daleth fumeuse de cigares.

Roki n'était pas amusé par ce renversement de situation, mais l'endroit était aussi bon qu'un autre pour la sauvegarde de la jeune personne. Si les Solariens s'intéressaient à lui, ils risquaient aussi de s'en prendre à son pilote.

Il passa la journée du lendemain à surveiller le vaisseau de Sol et à attendre avec fatalisme que la police vienne le questionner sur la mort du Solarien. Mais la police ne vint pas. Une vérification dans les bureaux d'information lui révéla qu'on n'avait même pas découvert le cadavre. Roki était intrigué. Il avait laissé le géant étendu en pleine vue, à l'endroit où il était tombé. A midi, l'équipage solarien arriva, portant plusieurs caisses de plomb accrochées à des perches pour le transport. Ils étaient munis de gantelets métallisés et manipulaient les caisses avec précaution. Roki devina sans peine qu'elles renfermaient des matières radioactives. Ainsi c'était cela qu'ils achetaient en échange de leurs produits chirurgicaux... des carburants nucléaires !

Vers la tombée de la nuit, ils embarquèrent encore à leur bord deux grandes caisses. Il en observa la forme et conclut que l'une d'elles contenait le corps de l'homme qu'il avait tué. Pourquoi ne

tenaient-ils pas à ce que la police soit renseignée ? Se pouvait-il qu'ils préfèrent laisser à Roki toute liberté de les suivre ?

La nef de Sol prit le départ pendant la nuit. Au matin, il fut tout surpris de ne plus la voir et de se retrouver indemne. En errant sur l'astroport, il aperçut WeJan, mais ce dernier paraissait soudain atteint d'amnésie. Il ne reconnut pas le visiteur cophien. Les Solariens partis, Roki poussa plus hardiment son enquête.

— « Les Solariens vous rendent-ils souvent visite ? » demanda-t-il à un bureaucrate de l'administration.

— « Chaque fois qu'un hôpital leur a passé une commande, monsieur. C'est-à-dire peu fréquemment. Environ tous les six mois. »

— « C'est le seul commerce qu'ils fassent avec Tragor ? »

— « Oui, monsieur. Ceci est notre unique astroport. »

— « Est-ce que les approvisionnements passent par vos filières gouvernementales ? »

L'employé jeta autour de lui un regard inquiet. « Euh... non, monsieur. Ils refusent de travailler par l'intermédiaire de notre gouvernement. Ils entrent en relations directement avec leurs clients. Le gouvernement le leur permet parce que ces produits sont tout à fait indispensables. »

Roki y alla brutalement : « Que pensez-vous des Solariens ? »

L'employé parut un instant ne pas avoir compris, puis il gloussa. « Je ne sais pas, moi. Mais si vous cherchez une opinion défavorable, adressez-vous au café du port spatial. »

— « Pourquoi ? Ils y créent des difficultés ? »

— « Non, monsieur. Ils vivent sur eux-mêmes, si j'ose dire. Ils mangent et dorment à bord de leurs vaisseaux et se refusent à dépenser le moindre galak en ville. »

Roki le quitta pour regagner l'*Idiot*. Il avait dans un coin de l'esprit une idée qu'il se refusait à croire. Un vaisseau de secours visitait Tragor tous les six mois. Roki avait vu la cargaison dispersée et inutilisable d'un de ces appareils. Il l'avait estimée à environ quatre mille litres de sang, trois mille kilos d'os congelés

et quatre mille kilos de divers organes et tissus de remplacement. Ce tonnage n'avait rien de si étonnant en soi, mais si Sol III en fournissait une quantité semblable deux fois par an même au tiers des vingt-huit mille mondes civilisés de la galaxie, une question ahurissante se posait : où prenaient-ils leurs matières premières ? Les approvisionnements chirurgicaux étaient normalement fournis par des victimes d'accidents qui vivaient encore assez longtemps pour faire volontairement don à une bonne cause de leurs organes non atteints.

Les organisations charitables s'efforçaient d'obtenir les promesses des hommes employés à des travaux dangereux, en vue de disposer de leurs corps pour la banque chirurgicale de la planète, en cas de décès. Mais personne n'aimait beaucoup engager ses reins ou son foie pour la banque, et les recruteurs étaient encore moins appréciés que les exécuteurs des hautes œuvres ou les agents d'assurances. Il était donc compréhensible que les approvisionnements de secours soient denrée rare.

La sinistre question restait dans la tête de Roki : où les négociants de Sol III trouvaient-ils tous les ans de trois à cinq millions de victimes d'accidents, et en bon état de santé ? Peut-être créaient-ils eux-mêmes les accidents, des accidents fort semblables à ceux qui attendent le bétail au bout de la glissière, aux abattoirs. Il secoua la tête, se refusant à y croire. Aucune population planétaire, même terrorisée par ses chefs, n'aurait supporté pareil destin sans qu'il en résulte une explosion sociologique à faire frémir le monde sur son orbite. Il y a des limites à ce qu'on endure de la tyrannie.

Il passa le reste de la semaine à poser des questions anodines, çà et là dans la ville. Il n'apprit presque rien. Les Solariens venaient avec leur cargaison spéciale, la vendaient rapidement et à bon prix, achetaient des matières fissiles et redécollaient sans adresser un mot poli à qui que ce soit. La plupart des hommes paraissaient mal à l'aise en leur présence, peut-être à cause de leur stature et de leur arrogance naturelle.

Quand le personnel de la base eut terminé l'installation des

synchroniseurs, Roki décida que le temps était venu de faire sortir la Daléthienne de la prison locale. A certains moments, il s'était fait des remontrances pour l'y avoir laissée après le départ des Solariens, mais cela lui semblait néanmoins la meilleure façon d'empêcher la jeune femme de faire des bêtises. Tardivement, en roulant vers le poste de police, il se demanda quel massacre elle tenterait d'effectuer sur sa personne pour l'avoir laissée mariner en cellule. Il avait un sourire assez mal venu quand il entra pour payer l'amende. L'homme derrière le bureau fronça les sourcils.

— « Qui demandez-vous ? » grommela-t-il.

— « La femme étrangère, du vaisseau de Daleth. »

L'officier examina son registre. « Ah ! oui... Talewa Walkeka... c'est bien son nom ? »

Roki se rendit compte qu'il ignorait jusqu'alors comment elle s'appelait. « Celle du vaisseau daléthien, » insista-t-il.

— « Oui. Talewa Walkeka. Elle a été remise à la garde d'Eli Roki le second jour de la dernière semaine spatiale. »

— « C'est impos... » commença Roki en s'étouffant et en devenant livide. « Je suis Eli Roki. L'homme était-il un Solarien ? »

— « Je ne me rappelle pas. »

— « *Pourquoi* ? Ne lui avez-vous pas demandé de pièces d'identité ? »

— « Cessez de crier, je vous prie, » dit froidement le fonctionnaire. « Et ôtez les poings de mon bureau. »

Le Cophien ferma les yeux en s'efforçant de rester calme. « Qui est responsable de cet incident ? »

L'officier ne répondit pas.

« C'est *vous* le responsable ! »

— « Je ne peux pas m'attacher à tous les problèmes de tous les étrangers qui... »

— « Taisez-vous ! Vous êtes cause de sa mort ! »

— « Ce n'est qu'une femelle ! »

Roki se redressa. « Rencontrez-moi en un endroit tranquille de votre choix et je vous tuerai avec l'arme de votre choix également. »

Le fonctionnaire le considéra d'un œil glacé, puis se tourna pour lancer par-dessus son épaule : « Sergent, escortez ce barbare jusqu'à son vaisseau et faites en sorte qu'il reste à bord jusqu'à la fin de son séjour. »

Le Cophien partit sans protester, comprenant bien que la violence ne lui apporterait qu'une hospitalité relative derrière des barreaux de fer. De plus il était seul à blâmer pour avoir laissé la jeune femme en ce lieu. Il lui était devenu clair à présent que la deuxième grande caisse montée à bord par les Solariens contenait Talewa Walkeka. Sans aucun doute, ils l'avaient prise vivante. Sans aucun doute, elle était un appât de plus pour l'attirer sur Sol. Pourquoi voulaient-ils qu'il s'y rende ? *Je vais leur faire plaisir et découvrir ce que je veux,* songea-t-il.

Le vaisseau était prêt. On enverrait la facture à Beth. Il signa les papiers et décolla aussitôt qu'il put. Le vieux transport solitaire monta lentement dans le cinquième élément, comme un vieux vautour qui se débat, trop usé pour quitter son aire ensoleillée. Mais les synchros fonctionnaient parfaitement et l'écran conserva sa forme lorsque l'ascension cessa, juste avant la ligne rouge de danger. Il choisit une route d'évasion qui le rapprocherait de Sol et commença à prendre de la vitesse.

Il introduisit alors un message dans le codeur, à diffuser en direction de l'Amas des Soixante Etoiles : *Pilote enlevé par les Solariens ; indices obtenus indiquent que marchandises de secours des Solariens proviennent de génocides.* Il enregistra sur bande le message codé pour qu'il se répète sans cesse dans les émetteurs, sachant bien que l'onde porteuse faisait de lui une cible excellente pour les appareils de télérepérage, si quelqu'un avait l'intention de le réduire au silence.

Et il savait que son bluff était plutôt faiblard. Le message serait capté ou non. Il faudrait qu'un vaisseau soit à l'écoute dans le même niveau hyperspatial pour recueillir les signaux. Or bien peu de nefs, à part les vieux cargos, s'attardaient longuement à

quatre-vingt-dix mille C. Mais si les Solariens le laissaient en vie assez longtemps, le message finirait bien par être recueilli... ce qui ne signifiait pas qu'on y croirait. Tout ce qu'il pouvait espérer, c'était d'éveiller la curiosité à l'égard de Sol. Personne ne s'inquiéterait guère de l'enlèvement de la jeune femme, pas même de la mort de Roki, le cas échéant. Les fédérations interstellaires ne s'efforçaient en rien de protéger leurs ressortissants au-delà des limites de leur propre volume d'espace. La tâche eût été impossible.

Cependant, à moins que les Solariens soient à sa recherche, ce serait probablement eux qui intercepteraient le message. Leurs nefs devaient se trouver dans les niveaux hyperspatiaux supérieurs. Et comme ils étaient au courant de sa poursuite, ils n'avaient aucune raison de le chercher. A sa vitesse et à son niveau d'énergie actuels, il était encore à quatre mois de Sol. A un niveau plus élevé, le vaisseau de secours atteindrait sans doute Sol dans les trois semaines. C'était comme un moineau qui eût pourchassé un épervier sûr de lui.

Mais maintenant l'enjeu était plus que la fierté et la réputation. Il était parti en vue de réfuter une méchante accusation, mais à présent son nom avait peu d'importance. Si ses soupçons étaient fondés, Sol III constituait une menace en puissance pour tous les mondes de la galaxie. Il se rappela de nouveau le terme employé par le Solarien — « créature humaine » — comme si une nouvelle race eût surgi pour hériter des pays de ses ancêtres. Dans ce cas, la race nouvelle avait le droit de tenter de survivre. Et l'ancienne race appelée Homme avait le droit de l'écraser si elle en était encore capable. Telle était la logique de la vie.

Quatre mois de solitude dans une coque d'astronef, c'était assez pour mettre à mal les nerfs de n'importe qui, si bien accoutumé qu'y fût l'intéressé. Il arpentait le vaisseau sans cesse, de sa cabine au poste de commandes et à la salle des machines, lisant tout ce qu'il y avait de lisible à bord et dévorant certains textes plusieurs fois. Parfois il s'immobilisait devant la porte de la Dalé-

thienne et jetait un coup d'œil dans la chambre. Ses affaires y étaient toujours et se couvraient peu à peu de poussière. Une paire de bottes dans un coin, une boîte de cigares *Dalethia* sur l'étagère.

— « Peut-être a-t-elle un ou deux bouquins, » dit-il à haute voix, une fois. Il entra. Il ouvrit le placard et contempla en riant les vêtements masculins sans raffinement qui y étaient accrochés. Toutefois, parmi les tissus grossiers, il y avait un brouillard de soie vert pâle. Il écarta les bleus pour écarquiller les yeux sur la fragile robe féminine, poussée tout au fond et à demi cachée comme un désir refoulé. Un instant il imagina la fille ainsi vêtue, se promenant le long des fraîches avenues d'une ville cophienne. Mais il laissa vite retomber les vêtements de travail, claqua la porte et s'écarta à grands pas, un peu honteux. Jamais plus il ne pénétra dans cette cabine.

La solitude était écrasante. Au bout de trois mois, il désactiva les émetteurs et se mit à l'écoute sur les fréquences spatiales, avide d'entendre des voix humaines. Il ne capta rien que de temps à autre le gazouillis d'un message en code. Certains venaient de la direction de Sol.

Pourquoi le laissait-on approcher sans l'intercepter ? Pourquoi lui avait-on permis de diffuser son message sans encombre ? Peut-être désirait-on le capturer en tant qu'homme très au courant des ressources militaires et économiques de l'Amas des Soixante Etoiles, renseignements qui leur seraient nécessaires s'ils avaient de grandes ambitions spatiales. Et peut-être même son appel n'avait-il plus d'importance, si les Solariens avaient déjà acquis des matériaux nucléaires en quantité suffisante pour exécuter leurs plans.

Après une analyse serrée de la situation, il aboutit à une conclusion mieux fondée. Leurs bâtiments ne possédaient pas les instruments de blocage en distorsion qui permettaient à un vaisseau de se glisser dans un élément hyperspatial en parallèle avec l'en-

nemi et de ne plus le quitter tant qu'il manœuvrait dans le cinquième élément. Les Solariens avaient révélé cette faiblesse quand le « vaisseau de secours » avait tenté de lui échapper en adoptant une route d'évasion. Si leurs propres vaisseaux avaient été munis de grappins de distorsion, ils auraient su qu'il valait mieux ne pas essayer. Il leur fallait ce matériel. Peut-être pensaient-ils que l'*Idiot* en était pourvu, ou que Roki pourrait leur fournir des renseignements suffisants pour qu'ils en entreprennent la fabrication.

Il consacra plusieurs jours à mettre en ordre les faits dont il disposait déjà, puis il activa ses émetteurs, réduisit le faisceau à un étroit pinceau et le dirigea vers Sol. « Appel au hasard du vaisseau de l'Amas, l'*Idiot*, » lança-t-il. « A tout vaisseau solarien, de l'*Idiot*. J'ai des renseignements à échanger contre la personne de Talewa Walkeka. Accusez réception, s'il vous plaît. »

Il répéta le message plusieurs fois. Il comptait bien ne pas recevoir de réponse avant plusieurs jours. Mais elle vint dans les trois heures, ce qui signifiait qu'une nef volait juste devant lui, hors de portée de ses propres détecteurs, trop démodés.

— « Au vaisseau de l'Amas, de Sol Sept, » crachota le haut-parleur. « Désirez-vous vous poser sur notre planète ? Dans ce cas, préparez-vous à être abordé. Un de nos pilotes se chargera de la manœuvre de votre bâtiment. Si vous refusez d'être visité, il vous faudra faire demi-tour. Les vaisseaux qui font preuve de mauvaise volonté sont détruits quand ils tentent d'atterrir. Terminé. »

La voix trahissait un rien d'amusement. Ils savaient bien que Roki ne ferait pas demi-tour. Ils avaient un otage. Ils l'invitaient donc à se rendre, mais sous une forme polie.

Roki hésita. Pourquoi l'homme avait-il dit « détruits quand ils tentent d'atterrir » ? Après un temps de réflexion, il en comprit la raison. Les autres n'étaient pas en mesure de détruire un bâtiment tant que les manœuvres s'opéraient dans le cinquième élément. Ils ne pouvaient même pas se maintenir dans le même continuum, tant qu'ils ne disposaient pas des grappins de distorsion. Un plan s'ébauchait vaguement dans son esprit.

— « J'accepte, sous réserves. Avez-vous Talewa Walkeka à votre bord ? Si oui, prouvez-le en la priant de répondre elle-même à la question que voici : « Enumérez les vêtements que renferme la penderie de sa cabine sur ce vaisseau-ci. » Si cela se passe de façon satisfaisante, alors j'admettrai provisoirement que vos intentions ne sont pas hostiles. Permettez-moi toutefois de vous rappeler que, tant que nous serons amarrés l'un à l'autre, je suis en mesure de déchiqueter la moitié de votre coque rien qu'en actionnant ma poussée hyperspatiale... à moins que vous ne soyez munis de grappins de distorsion. »

Cela devrait marcher, songea-t-il. Devant un tel avertissement, ils attendraient sûrement de le tenir captif à leur propre bord avant de passer à toute autre action. Et il ferait de son mieux pour leur faciliter la tâche. Deux ou trois heures allaient encore s'écouler avant qu'une réponse lui parvienne ; aussi se mit-il immédiatement au travail, prêt à utiliser tous les moyens dont il disposait pour piéger l'*Idiot* et pour que le piège ne se déclenche pas tant qu'il serait lui-même en sûreté.

Le stock de pièces de rechange de l'*idiot* était terriblement réduit, comme il l'avait constaté précédemment. Il y avait quelques auto-synchro, des organes de remplacement pour l'ordinateur et l'indicateur de route, des pièces radio et radar, des mécanismes de contrôle des réacteurs, et un assortiment disparate d'instruments et de détecteurs. Il augmenta son trésor en puisant sans merci dans l'ordinateur pour y prendre ce qu'il lui fallait.

Il était en plein boulot quand la réponse du vaisseau solarien arriva. C'était la voix de Daleth, sèche et coléreuse, qui débitait : « Six bleus de chauffe, une veste, une robe de chambre et une robe en soie. Et vous pouvez crever la gueule ouverte, Roki ! »

L'opérateur solarien prit la suite : « Nous attendons à vous rencontrer dans six heures. Vu votre menace, devons vous prier de vous tenir dans le sas extérieur, trappe ouverte, de façon que puissions vous observer durant manœuvre d'accrochage. Veuillez faire connaître si vous souhaitez coopérer. »

Roki sourit. Ils voulaient s'assurer qu'il ne serait pas à portée des commandes. Il accepta la requête en grommelant, puis se remit au travail, puisant dans les circuits électroniques de commande, dans le matériel radio, dans les limiteurs de taux de réaction, ainsi que dans les organes de propulsion hyperspatiale. Il monta un réseau interdépendant par tout le vaisseau, établissant des circuits de liaison entre les mécanismes de fermeture des sas et les réacteurs, entre le matériel de transmissions et la poussée hyperspatiale. Peu à peu le vaisseau devenait inutilisable en tant que moyen de transport. Les tuyères étaient silencieuses. Il régla des mouvements d'horlogerie pour activer diverses parties de son système et brancha d'autres appareils au moyen de relais qui devaient fonctionner en conséquence de divers événements possibles.

Sa tâche n'était ni difficile ni longue. Il n'inventait rien de réellement nouveau. Il était aisé, par exemple, de détacher les fils de la lampe-signal du sas de pression pour les relier à un jeu de relais pris dans l'ordinateur, un système qui enverrait une impulsion de commande aux réacteurs si les sas de pression étaient ouverts deux fois. L'impulsion de commande, si elle se produisait, pousserait les groupes moteurs au-delà de la ligne rouge de danger. Les éléments-relais étaient en quelque sorte des robots à fonction unique, conditionnés à répondre au commandement suivant : « Si *ceci* arrive, alors poussez *ce* contact. »

Quand il fut au bout de ses peines, les six heures étaient presque écoulées. Tout en marchant comme un fauve en cage, il attendit la venue des « ennemis ». Puis, observant un soudain flottement des instruments, il jeta un coup d'œil à l'extérieur et vit une coque sombre qui glissait derrière l'écran antiradiations. Le vaisseau mit en panne à faible distance.

Roki déclencha les mouvements d'horlogerie, puis enfila un scaphandre de surpression. Emportant le schéma des modifications auxquelles il avait procédé, il alla se planter dans le sas. Il tint ouverte la trappe externe. Le faisceau d'un projecteur l'épingla tandis que le vaisseau solarien se rapprochait doucement. Il dis-

tinguait une autre silhouette en scaphandre dans le sas, qui transmettait des indications au pilote. Roki leva les yeux sur ses propres grappins ; ils étaient déjà sous tension et n'attendaient plus qu'un objet auquel se cramponner.

Les coques se heurtèrent violemment quand les deux jeux de grappins agirent et s'accrochèrent. Roki se balança à travers un espace en apesanteur et se tint face à la silhouette trapue du Solarien. L'homme le poussa dans le sas suivant et lui emboîta le pas.

— « Fouillez-le pour voir s'il est armé, » grogna une voix dure tandis que Roki ôtait son casque. « Et faites franchir les sas au groupe de visite. »

— « Dans ce cas, vous faites sauter irrémédiablement les deux vaisseaux, » observa avec calme le Cophien. « Les trappes sont agencées de façon à faire monter les réacteurs au-delà de la ligne rouge. »

Le commandant, un homme assez âgé, aux yeux perçants, au crâne chauve et massif, lui adressa un regard glacial qui se teinta vite de dérision. « Très bien. Nous pouvons toujours nous découper une entrée dans votre coque. »

Roki hocha la tête. « Vous le pouvez, mais ne laissez pas échapper la pression. Les clapets sont également branchés sur l'indicateur de pression. »

Le commandant rougit un peu. « Rien d'autre ? »

— « Diverses choses, » fit Roki en lui tendant le schéma de son montage. « Faites examiner ceci par votre ingénieur. Tant qu'il n'en a pas idée, tout ce que vous ferez risque d'être dangereux. Comme par exemple de tenter de vous arracher de mes grappins. Je vous affirme que nous sommes définitivement couplés l'un à l'autre, ou définitivement morts. »

Le Solarien devait être lui-même son propre ingénieur. Il contempla le diagramme pendant qu'un des hommes soulageait Roki de son arme. Ils étaient quatre dans la cabine. Trois étaient armés et le surveillaient de près. A leurs expressions, il comprenait qu'il était pour eux d'une espèce inférieure. Et il les regardait com-

muniquer entre eux au moyen d'un langage silencieux fait de crispations du visage et d'étranges mouvements de tête. Le commandant leva la tête pour poser une question.

— « A quel moment ce mouvement d'horlogerie activera-t-il ce réseau ? »

Roki consulta sa montre. « Dans dix minutes environ. Si les signaux périodiques de l'émetteur ne reçoivent pas réponse dans le code approprié, ce sont ces mêmes signaux qui déclencheront la poussée hyperspatiale. »

— « Je le vois bien ! » aboya l'autre. Il lança un coup d'œil à un de ses subordonnés. « Emmenez-le. Ecorchez-le vif... en commençant par les pieds. Il vous livrera le code. »

— « Je suis prêt à vous le livrer dès maintenant, » offrit Roki sans s'émouvoir.

Le commandant manifesta un rien de surprise. « Eh bien, faites-le. »

— « Ce sont les tables de multiplication cophiennes qui constituent le code. Mon émetteur va envoyer une paire de nombres cophiens toutes les deux minutes. Si vous n'arrivez pas à donner leur produit en une seconde, un relais déclenchera la poussée hyperspatiale. Comme vous n'êtes pas en mesure de garantir que vous aurez une poussée exactement simultanée, cela devrait faire un beau dégât. »

— « Très bien. Indiquez-nous vos nombres symboles. »

— « Avec joie, mais cela ne vous avancera pas. »

— « Pourquoi ? »

— « Notre système est fondé sur dix-huit et non pas dix. Vos réactions ne pourraient être assez rapides que si vous l'aviez pratiqué depuis l'enfance. »

Les lèvres du Solarien découvrirent ses grandes dents et les muscles de sa mâchoire se mirent à frémir. Roki regarda sa montre.

— « Vous avez sept minutes pour activer votre émetteur, avec moi au tableau. Nous bavarderons pendant que je ferai en sorte que nous restions tous en bon état. »

Le commandant hésita, puis fit un signe de tête à un des gardes, qui sortit vivement de la pièce.

— « Parfait, créature humaine, nous allons le mettre en fonctionnement... pour un temps. » Il s'interrompit avec un sourire arrogant. « Il vous reste beaucoup à apprendre sur notre race. Mais vous avez bien peu de temps pour cela. »

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Tout simplement que cet émetteur — et tout votre appareillage — seront désactivés au bout d'une certaine période. »

Roki se raidit. « Et comment envisagez-vous de procéder pour cela ? »

— « Imbécile ! En attendant que les signaux cessent. Il est évident que vous avez fixé un délai. J'imagine qu'il s'agit de quelques heures au plus. »

C'était exact, mais il avait espéré pouvoir éviter d'en parler. Le courant amené aux circuits de commande serait coupé après quatre heures et son piège deviendrait inopérant. En effet, il avait prévu, s'il n'avait pas atteint son but dans ces limites, de négliger un signal durant la dernière demi-heure et de laisser la poussée hyperspatiale les arracher l'un à l'autre. Il hocha lentement la tête.

— « Vous avez parfaitement raison. Vous avez quatre heures pour abandonner votre vaisseau à mon commandement. Peut-être. J'enverrai les signaux jusqu'au moment où je serai convaincu que vous refusez de coopérer. Après... » Il haussa les épaules.

Le Solarien donna un ordre à ses assistants. Ils partirent en diverses directions. Roki devina qu'ils allaient chercher s'il n'existait pas un moyen de passer sur l'*Idiot* sans activer un des circuits piégés.

Son hôte lui désigna une porte et il se trouva dans le poste de commandes. Un seul coup d'œil lui indiqua que leur science était encore inférieure à celle des civilisations les plus modernes.

L'endroit portait les marques d'une race nouvelle et pourtant la civilisation de Sol était censée la plus ancienne de toute la galaxie.

— « Voici les émetteurs, » cria le commandant. « Dites ce que vous avez à dire et ensuite nous verrons lequel de nous supporte le mieux l'attente. »

Roki s'assit et toucha le manipulateur tout en observant son ennemi. Le commandant se laissa choir sur un siège près de lui et le regarda froidement entre ses paupières mi-closes. Il avait aux lèvres un sourire amusé. « Vous vous appelez Eli Roki, je crois. Moi, je suis le commandant spatial Hulgruv. »

Un fracas sortit soudain du récepteur. Hulgruv, les sourcils froncés, baissa le volume. Le son sortit alors sous la forme d'une tonalité musicale continue. Il questionna des yeux le Cophien.

— « Quand la tonalité cessera, les signaux commenceront. »

— « Je vois. »

— « Je vous avertis. Il se pourrait que je m'ennuie assez vite. Je laisserai les signaux se poursuivre jusqu'au moment où j'estimerai que vous aurez eu tout le temps de vous persuader qu'il ne s'agit pas d'un bluff de ma part. »

— « J'en suis déjà certain. C'est un simple inconvénient. »

— « Alors vous savez peu de chose de ma planète. »

— « J'en sais quand même un peu. »

— « Vous avez donc entendu parler de l'Epée d'Excuse. »

— « Qu'est-ce que... ? » Hulgruv s'interrompit et perdit un instant son sourire suffisant. « Je comprends. Si vous commettez une erreur, votre code exige que vous mouriez de toute façon. Alors vous pensez que vous n'hésiteriez pas à négliger un signal. »

— « Essayez. »

— « Ce n'est peut-être pas nécessaire. Dites-moi, pourquoi avez-vous prévu des intervalles de deux minutes entre les signaux ? Pourquoi pas un seul signal toutes les heures ? »

— « Vous connaissez déjà la réponse. »

— « Ah ! oui ! Vous vous figurez que des périodes aussi courtes vous sont une assurance contre toute méthode pénible de persuasion, hein ? »

— « Oui, oui. Et cela me permet de décider à de nombreuses reprises si vous en valez la peine ou non. »

— « Qu'est-ce que vous désirez, Cophien ? Supposons que nous vous remettions la fille et que nous vous libérions... »

— « Elle n'a qu'une importance secondaire, » grommela-t-il, tout en craignant de s'étouffer sur ses mots. « Le prix que je demande, c'est votre reddition. »

Hulgruv rit de bon cœur. Il était évident qu'il avait des plans différents. « Pourquoi nous considérez-vous comme vos ennemis ? »

— « Vous avez entendu l'accusation que j'ai diffusée à l'adresse de mon Amas. »

— « Bien sûr. Nous n'en avons pas tenu compte, en apparence. Mais, indirectement, nous vous avons joué en expédiant un autre... euh... vaisseau de secours à votre monde. La cargaison était portée sur le manifeste, avec son origine, et le vaisseau a fait exprès de rencontrer un de vos patrouilleurs. Il s'est soumis à la visite. Vous êtes encore moins en faveur chez vous que jamais. » Il sourit. « Je vous propose de rentrer sur Sol avec nous. Aidez-nous à mettre au point les instruments de blocage de distorsion. »

Roki hésitait. « Vous dites que la nef s'est arrêtée *pour subir une inspection* ? »

— « C'est exact. »

— « N'était-ce pas gênant ? Changer de régime, laisser derrière vous votre « bétail sur pied »... de façon à ce que nos gens ne sachent pas ce que vous êtes en réalité ? »

Hulgruv se contracta légèrement, puis hocha la tête.

— « Bien deviné. »

— « *Cannibale !* »

— « Pas du tout. Je ne suis pas un homme. »

Ils s'entre-regardaient fixement. Le Cophien sentait peu à peu un manteau de haine tenace l'envelopper. La tonalité du haut-parleur prit brusquement fin. Un instant d'un silence de mort. Roki s'adossa à son fauteuil.

— « Je ne vais pas répondre au premier signal. »

Le commandant se tourna vers la porte et fit un signe de tête. Une seconde après, Talewa Walkeka entra fièrement dans la pièce, escortée d'un garde solidement bâti. Elle adressa à Roki un regard glacial, sans rien dire.

— « Talewa... »

Elle cracha comme une chatte en fureur et s'assit là où le garde la poussait. Ils attendirent. Le premier signal sortit soudain du haut-parleur, dans un grincement. Deux successions de sons brefs, sur trois notes différentes.

Sa main se porta involontairement sur le manipulateur. Il lança le signal de réponse.

Le front de Talewa se plissait d'étonnement. « Ilgen fois ufneg égale hork-segan, » murmura-t-elle, en traduisant.

Un large sourire s'épanouit lentement sur le lourd visage de Hulgruv. Il se tourna pour examiner la jeune femme. « Vous êtes instruite du système numérique cophien ? »

— « Ne répondez pas ! » hurla Roki.

— « Elle a déjà répondu, créature humaine. Vous rendez-vous compte de ce que votre ami est en train de faire, femelle ? »

Elle fit non de la tête. Hulgruv la mit rapidement au courant. Elle fronça les sourcils vers Roki, secoua la tête, et se perdit dans une impassible contemplation du plancher. Ou elle était sous l'effet d'un stupéfiant ou elle n'avait rien découvert chez les Solariens qui l'ait convaincue qu'ils étaient les ennemis de la galaxie.

— « Dites-moi, Talewa, vous ont-ils bien nourrie ? »

Elle cracha de nouveau : « Etes-vous devenu cinglé ?... »

Hulgruv gloussa. « Il cherche à vous dire que nous sommes des cannibales. Le croyez-vous ? »

La peur se peignit un instant sur le visage de la fille, puis ce fut l'incrédulité. Elle étudia le commandant, ne vit pas trace de culpabilité sur ses traits. Elle se tourna d'un air méprisant vers Roki.

— « Ecoutez, Talewa ! C'est pour cela qu'ils ont refusé de mettre en panne. Du bétail humain vivant à bord. Un coup d'œil

dans leurs cales et nous aurions tout su, nous aurions percé leur camouflage en bienfaiteurs, nous les aurions reconnus comme de soi-disants surhommes, et deviné leurs plans de conquête galactique. Ils élèvent leur bétail humain sur leur planète natale et font des affaires en vendant les organes de ces « animaux ». Leur première arme, c'est la confiance qu'ils nous inspirent. Ils savaient bien dès le début que si nous avions connaissance de leur civilisation avide de sang, nous les écraserions.

— « Vous êtes fou, Roki ! » s'écria-t-elle.

— « Non ! Pour quelle autre raison auraient-ils refusé de s'arrêter ? Des secrets techniques ? Balivernes ! Leur technologie reste inférieure à la nôtre. Ils transportaient une cargaison de haine, la haine de nous, qui voyageait en leur compagnie sans qu'on la voie. Ils ne pouvaient pas se permettre de la révéler. »

Hulgruv rit aux éclats. La jeune femme secoua lentement la tête à l'adresse de Roki, comme si elle avait pitié de lui.

« C'est la vérité, je vous l'affirme ! Je n'ai que deviné, bien sûr. Mais il était assez évident qu'ils obtenaient leurs produits chirurgicaux par le massacre. Et ils prétendent qu'ils ne sont pas des hommes. Ils surveillent leurs vaisseaux si étroitement qu'ils vivent à bord, même quand ils sont en escale. Et il me l'a avoué ! »

Le second signal se fit entendre. Roki y répondit et décida de ne plus s'occuper de la fille. Elle ne le croyait pas. Hulgruv avait retrouvé son expression amusée. Il chantonnait les signaux à voix basse... *sans faute.*

— « Vous utilisez un code polytonal pour l'appel, monotonal pour la réponse. C'est ainsi plus difficile à apprendre. »

Le Cophien eut le souffle coupé. Il jeta un coup d'œil au gros crâne chauve du Solarien. « Vous espérez apprendre trois ou quatre cents sons et combinaisons de sons dans les délais que je vous accorde ? »

— « Nous verrons bien. »

Un certain dédain dans la voix de Hulgruv mit Roki sur ses gardes.

— « Je ramène mon ultimatum à une heure ! Décidez-vous d'ici là. Rendez-vous ou je cesse de répondre. Et apprenez le code si vous le pouvez. »

— « Il en est capable, Roki, » murmura la Daléthienne. « Ils se rappellent une page entière après un bref coup d'œil. »

Roki transmit encore une réponse. « S'il le tente, je couperai la transmission. »

Le commandant supportait la tension d'une façon superbe. « Cophien, » grogna-t-il, avec un sourire, « demandez-vous donc ce que vous gagneriez à faire sauter notre vaisseau. Nous n'avons pas d'importance. Si nous sommes détruits, notre planète perd un moucheron de plus dans l'espace, rien d'autre. Vous imaginez-vous que nous ne soyons pas capables d'abnégation ? »

Roki ne trouva pas de réponse. Il serra les lèvres et répondit aux signaux au fur et à mesure qu'ils arrivaient. Il espérait que son bluff prendrait... mais à présent il voyait bien que Hulgruv laisserait plutôt détruire son vaisseau. Et... si la situation était à l'inverse, Roki savait bien qu'il agirait de même. Il avait commis l'erreur de ne pas croire à l'honneur chez un ennemi. Le commandant parut sentir cet effarement silencieux. Il se pencha et dit d'une voix adoucie :

— « Nous sommes une race nouvelle, Roki... issue de l'homme. Nous avons des capacités dont vous ne savez rien. Il est inutile de nous combattre. En fin de compte, votre espèce disparaîtra. Ou elle restera stagnante. C'est déjà arrivé à l'homme sur la Terre. »

— « Alors... il y aurait *deux* races sur Terre ?

— « Oui, naturellement. Les singes ont-ils disparu à l'apparition de l'homme ? La nouvelle race ne remplace pas l'ancienne. Elle coopère et construit sur ses fondations. L'espèce plus ancienne devient la racine du nouvel arbre. »

— « Et le nourrit, » grommela amèrement le Cophien.

Il remarqua que Talewa n'était plus aussi à l'aise. Elle portait sans cesse les yeux de l'un à l'autre.

— « C'était inévitable, créature humaine. Il n'y a pas d'autres aliments animaux sur la Terre. L'homme a épuisé sa planète, il l'a surpeuplée, il a voué à l'extinction les espèces inférieures. Il a dépensé les ressources de son monde à mener vos ancêtres vers les amas d'étoiles plus denses. Il a prévu sa propre stagnation sur la Terre. Et comme Sol est proche du bord de la galaxie, sans étoiles vraiment voisines, il a compris qu'il ne réussirait jamais un exode massif dans l'espace. Il ne connaissait pas la propulsion hyperspatiale sous sa forme actuelle. Ce qu'il a pu réaliser de mieux, c'était la poussée par annulation de champ. »

— « Mais c'est l'essentiel de la propulsion hyperspatiale. »

— « Exact. Mais il était trop stupide pour comprendre sur quoi il était tombé. Il a pénétré dans le cinquième élément sans voir ce qu'il avait réussi. Ses vaisseaux montaient jusqu'aux environs de cinq cents C, y passaient quelques heures mesurées à la pendule de bord et redescendaient pour s'apercevoir qu'il s'était écoulé plusieurs années terrestres. Ils n'ont jamais pu compenser ce décalage dans le temps. »

— « Mais ce n'est guère qu'un simple problème de navigation en cinq dimensions ! »

— « Exact également. Mais ils continuaient de l'aborder sous l'angle de l'annulation de champ. Ils ne saisissaient pas qu'ils avaient en fait quitté le continuum à quatre dimensions. Ils n'ont pas su voir dans le décalage autre chose qu'un phénomène de champ magnétique. Même dans les C élevés, on mesure la vitesse de la lumière comme une constante invariable... parce que les instruments de mesure se sont transformés parallèlement. Il y a une différence par rapport au continuum, mais on ne peut le découvrir que par pur raisonnement. Ils n'ont jamais compris.

» En utilisant ce dont ils disposaient, ils se sont aperçus qu'ils pouvaient envoyer un faible nombre d'entre eux dans les amas d'étoiles plus denses, s'ils étaient prêts à attendre vingt mille ans pour y parvenir. Bien sûr, à bord des vaisseaux, il ne se serait

écoulé que quelques années. Ils savaient qu'ils avaient cette possibilité, mais ils ont pris du retard. A cette époque, la société était égalitaire. Qui voudrait partir ? Et pourquoi l'industrie de la planète se serait-elle épuisée à fabriquer une poignée de vaisseaux qu'on ne reverrait jamais plus ? Qui eût souhaité faire un placement à vingt mille ans qui aurait pour résultat immédiat d'appauvrir le monde ? Les ressources nucléaires de Sol n'ont jamais été abondantes. »

— « Alors, comment est-ce arrivé ? »

— « Grâce à un petit groupe d'hommes qui se moquaient des frais. Ils se sont emparés du pouvoir durant une « révolte populaire »... alors que les stériliseurs luttaient contre les euthanasistes et les néantistes. La petite clique a pris le pouvoir en osant promettre de drainer dans l'espace l'excédent de population. Les idiots ont été assez nombreux à le croire pour leur fournir de solides appuis. Ils ont imposé la censure aux organismes d'information et ont emprisonné tous ceux qui prétendaient que c'était impossible. Ils ont mis la planète au travail pour la construction des vaisseaux. Leur philosophie personnelle de fanatiques était la suivante : « Nous livrons la galaxie à l'Homme. Qu'importe qu'il périsse sur la Terre ? » Ils ont lancé à peu près douze cents vaisseaux dans l'espace avant que leur régime esclavagiste s'effondre. L'homme n'a plus jamais bâti de technologie sur Sol III. Il en avait assez. »

— « Et *votre* race, alors ? »

Hulgruv sourit. « Conséquence naturelle de la situation. Si une planète était envahie de lapins qui mangent toute l'herbe, une espèce de lapins apprenant à exploiter les premiers lapins aurait les meilleures chances de survie. Nous sommes des rapaces, Cophien. La nature nous a créés pour exploiter votre propre race. »

— « Imbécile prétentieux ! » lança Roki. « Les rapaces sont des spécialistes. Quelles capacités avez-vous donc... en dehors de la faculté de faire de l'homme votre proie ? »

— « Je vous le montrerai dans quelques minutes, » murmura le commandant, d'un ton sinistre.

La Daléthienne avait progressivement pâli en écoutant le Solarien faire des aveux indirects à l'accusation de Roki. Elle se mit soudain à gémir et s'écroula, anéantie. Hulgruv s'adressa au garde dans leur langage muet. Le garde emporta vivement la jeune femme.

— « Si vous étiez une espèce évoluée, Hulgruv... vous ne vous seriez pas si facilement laissé entortiller par moi. Et une race hautement intelligente parviendrait à découvrir d'elle-même les blocages de distorsion. »

Hulgruv s'empourpra. « Nous vous avions sous-estimé, créature humaine. C'était une faute naturelle. Votre race est tombée sur Terre au niveau du bétail. Quant aux blocages de distorsion, nous en connaissons les principes. Nous en avons essayé divers modèles. Mais nous pourrions éviter d'inutiles recherches en utilisant vos systèmes. Nous sommes une race nouvelle, nouvelle venue dans l'espace. Bien sûr, nous ne saurions accomplir en quelques années ce qu'il vous a fallu des siècles pour réussir. »

— « Il vous faudra chercher de l'aide ailleurs. Dans dix minutes, j'abandonne le manipulateur... à moins que vous ne changiez d'attitude. »

Hulgruv hausssa les épaules. Tout en répondant aux signaux, Roki tendait l'oreille à l'activité de tout le vaisseau. Il n'entendait rien que des bruits de bottes de temps à autre, le bref murmure d'une voix dans la coursive, le grattement intermittent d'outils divers. Il ne paraissait régner ni fièvre ni inquiétude. Les Solariens se comportaient avec assurance, dans le calme.

— « Votre équipage est-il informé de la situation ? »

— « Certainement. »

Au fur et à mesure que le moment-limite approchait, ses doigts se faisaient plus nerveux sur le manipulateur. Il rassembla son courage et attendit, se raccrochant à chacune des secondes qui s'écoulaient. A quoi servirait de sacrifier Talewa et lui-même ? Il ne réussirait qu'à détruire un unique vaisseau avec son équipage. Mais le taux d'échange était bon... deux pions contre plusieurs chevaux et une tour. Et quand les Solariens entreprendraient leur

marche à travers l'espace, il y aurait de nombreux sacrifices semblables.

Pour la dernière fois, il répondit à un signal, puis s'adossa pour regarder fixement Hulgruv. « Deux minutes, Solarien. Vous avez encore le temps de changer d'avis. »

Hulgruv se contenta de sourire. Roki haussa les épaules et se leva. Un pistolet jaillit dans la main du commandant, pour le faire reculer. Roki eut un rire de dédain.

« Vous avez peur que je vous vole vos deux dernières minutes ? »

Il s'éloigna de la table, se dirigeant vers la porte.

— « Halte ! » cria Hulgruv.

— « Pourquoi ? Je désire voir la fille. »

— « Très touchant. Mais elle est occupée pour l'instant. »

— « Comment ? » Il se retourna lentement, en regardant sa montre. « Vous ne semblez pas vous rendre compte que dans cinquante secondes... »

— « Nous verrons bien. Restez où vous êtes. »

Le Cophien se sentit soudain le visage glacé. Auraient-ils découvert un défaut dans son filet mortel ?... Une façon d'éviter le déclenchement soudain de la poussée hyperspatiale de l'*Idiot* avec les tiraillements destructeurs qui en résulteraient pour les deux vaisseaux ? Ou avaient-ils vraiment réussi à se rappeler les symboles cophiens au point de pouvoir réagir en une seconde ?

Il haussa de nouveau les épaules et obliqua dans la direction générale des unités d'accord de l'émetteur. Il y avait un moyen de s'assurer des possibilités. Il s'arrêta à quelques pas et se tourna vers le regard soupçonneux de Hulgruv. « Vous êtes plus brave que je ne pensais, » grommela-t-il.

Cette observation obtint l'effet souhaité. Hulgruv renversa la tête et éclata d'un rire arrogant. Il se décontracta une fraction de seconde. Le gros automatique remua un peu. Roki se laissa aller le dos contre les émetteurs et actionna l'interrupteur. Le bourdonnement cessa.

— « Dix secondes, Hulgruv ! Expédiez-moi votre arme ! Si vous tirez, vous démolissez la radio. Si vous attendez, les lampes refroidissent. *Envoyez !* »

Hulgruv rugit et braqua son pistolet pour tirer. Roki sourit. L'arme tremblait. Puis, avec un soupir étouffé, le Solarien l'envoya à Roki. « Rebranchez ! » hurla-t-il. « Rebranchez ! »

Roki manœuvra l'interrupteur et les signaux se firent immédiatement entendre. Il se porta de côté, hors de vue de la coursive. Des pas fonçaient déjà en direction du poste de commandes.

Les signaux cessèrent. Et ce fut le grincement d'une réponse ! On avait préparé un second manipulateur dans la pièce voisine. Etait-ce Talewa qui répondait aux appels ?

Le pistolet tressauta dans sa main quand le premier homme d'équipage fonça dans l'embrasure de la porte. Les autres se replièrent hors de vue dans la coursive en voyant leur camarade, rejeté en arrière sous l'impact du projectile, s'écrouler dans son sang. Hulgruv bondit vers la porte. Roki l'intercepta d'une balle au genou.

— « Le prochain coup est pour l'émetteur ! » cria Roki. « Restez à distance ! »

Hulgruv hurla à son tour : « Prenez-le ! Si vous n'y parvenez pas, laissez le piège se déclencher ! »

Roki se pencha sur lui et lui abattit sur le crâne la crosse de son arme ; il voulait seulement le réduire au silence, mais il commit une faute. Il avait oublié la structure crânienne des Solariens. Il posa le pied sur le cou d'Hulgruv et arracha le pistolet d'une brusque traction. La crosse se dégagea dans un bruit de succion. Il alla se plaquer contre la paroi, près de la porte, et tendit l'oreille. Il semblait que l'équipage tînt conseil à l'autre extrémité de la coursive. Il attendit le signal suivant.

Quand il l'entendit, il se jeta à plat ventre — pour ne présenter qu'une cible inattendue — et rampa jusqu'en vue des ennemis. Il tira deux fois sur les silhouettes, à une douzaine de mètres. La riposte lui endommagea le côté du visage, brouillant sa vision. Une

seconde balle lui fit pleuvoir sur le corps des écaillures arrachées au sol. Un homme était abattu. Les autres franchirent une porte au bout de la coursive. Ils la claquèrent et le joint de pression se serra dans un bruit de caoutchouc comprimé.

Roki se remit debout et se glissa vers la porte derrière laquelle il entendait cliqueter le second manipulateur. Il avait la certitude qu'il y avait quelqu'un avec Talewa. Mais quand il risqua un œil à l'intérieur, il ne vit que la jeune femme. Assise devant un petit pupitre, elle avait la main crispée sur l'instrument, les yeux perdus, fixes. Il allait lui adresser la parole quand il comprit ce qu'il y avait d'anormal. L'hypnose ! Ou un stupéfiant. Elle n'avait conscience de rien d'autre que du manipulateur sous ses doigts ; elle attendait le prochain signal.

Le battant n'était qu'entrouvert. Il ne voyait personne d'autre, mais il y avait eu un autre homme. C'était sûr. Il visa pensivement le battant de plastique et tira. Un pistolet tomba et glissa vers le pupitre de Talewa. Un corps lourd s'étala sur le plancher.

La fille sursauta. L'expression hébétée quitta son visage, remplacée par l'horreur dans ses yeux écarquillés. Elle porta les mains à ses joues en gémissant. Un signal sortit du haut-parleur.

— « Répondez ! » hurla-t-il.

Elle porta la main au manipulateur, juste à temps. Mais elle semblait sur le point de s'évanouir.

« Restez là ! » cria-t-il en se précipitant vers le poste de commandes. Le reste de l'équipage s'était barricadé derrière la cloison étanche, mettant en marche les ventilateurs. Roki en entendit le ronronnement, puis renifla une faible odeur de gaz. Il avait des picotements dans les yeux, il éternuait spasmodiquement.

— « Rendez-vous immédiatement, créature humaine ! » rugit l'interphone.

Roki lança un regard circulaire puis fila vers les commandes. Il envoya une tension amortie aux tubes de propulsion, dévia les faisceaux d'ions, puis régla les réacteurs à pleine émission. La pluie hasardeuse de particules à haute vélocité giclerait vers les ser-

pentins de concentration, se disperserait comme une charge de chasse et déchaînerait des rayons X durs quand les particules tambourineraient les parois des chambres de réaction. En quelques secondes, si les cloisons ne fondaient pas, les hommes d'équipage devraient se rendre compte qu'ils étaient en passe de frire rapidement dans un enfer de radiations.

Le gaz lacrymogène l'étouffait. Dans le compartiment voisin, Talewa toussait et se lamentait. Comment entendrait-elle les signaux, alors qu'elle pleurait si fort ? Roki s'efforçait de surveiller à la fois la coursive et la température de la chambre de réaction. L'aiguille montait vers le point de danger. Si les parois ne fondaient pas, il y aurait sans doute une explosion.

La voix dans l'interphone se fit soudain entendre : « Arrêtez cela ! Idiot ! Vous allez détruire le bâtiment. »

Il ne répondit pas et attendit sans bruit, l'œil sur l'extrémité de la coursive. Les ventilateurs s'arrêtèrent brusquement. La porte étanche s'ouvrit d'une fraction, puis resta immobile.

— « Jetez d'abord votre arme ! » cria-t-il.

Un pistolet tomba de la porte entrouverte sur le plancher. Un Solarien se glissa dans l'entrebâillement, éternua et se frotta les yeux.

« Demi-tour, et venez à reculons dans la coursive. »

L'homme s'exécuta lentement. Roki se maintenait à quelques pas derrière lui, s'en servant comme d'un bouclier tandis que les autres émergeaient à leur tour. Ils ne paraissaient plus avoir envie de combattre. C'était étrange, songeait-il. Ils étaient prêts à affronter les risques de la poussée hyperspatiale de l'*Idiot*, mais ils ne pouvaient supporter de rester enfermés alors qu'un réacteur était en folie. Ils avaient senti la mort s'avancer vers eux. Il réduisit l'émission des réacteurs et poussa ses captifs vers les salles de magasinage. Il n'y avait qu'une seule porte qui donnât l'idée d'une prison. Il fit arrêter les Solariens dans le couloir et porta la main sur le verrou.

— « Pas là-dedans, créature humaine ! » gronda l'un d'entre eux.

— « Pourquoi pas ? »

— « Il y a... »

Un cri étouffé, à l'intérieur du compartiment, interrompit l'explication. C'était un appel d'enfant. La main de Roki tremblait sur le verrou.

— « Ils sont furieux et nous sommes désarmés, » plaida le Solarien.

— « Combien sont-ils ? »

— « Quatre adultes et trois enfants. »

Roki réfléchit. « Il n'y a pas d'autre endroit où vous mettre. Que l'un de vous — *vous*, par exemple — entre, et on verra bien ce qui se passe. »

L'homme désigné secoua la tête en signe de refus absolu. Roki répéta son ordre. L'homme refusa de nouveau. Le rapace, désarmé, avait peur de sa proie. Le Cophien visa bas et lui expédia sans s'émouvoir une balle dans la jambe.

— « Jetez-le à l'intérieur, » commanda-t-il d'une voix sans timbre.

Sans parvenir à dissimuler la crainte qu'ils éprouvaient eux aussi, les deux compagnons du Solarien le soulevèrent. Roki ouvrit la porte et distingua brièvement plusieurs silhouettes humaines dans la pénombre. Puis le Solarien fut projeté par l'ouverture et le battant se referma. Le verrou s'enclencha.

Le silence régna d'abord, puis un rugissement de fauve jaillit d'une gorge furieuse. Des bruits de piétinement — ensuite un hurlement du Solarien — et un corps s'écrasa contre les parois intérieures tandis que plusieurs voix farouches rugissaient leur approbation. Les deux derniers hommes d'équipage restaient figés dans un silence stupéfait.

— « Cela ne se passe pas tellement bien, n'est-ce pas ? » murmura Roki avec un détachement impitoyable.

Après quelques recherches, il découvrit un placard où les enfermer, puis il alla relever Talewa au manipulateur. Quand le der-

nier signal se fit entendre, au bout des quatre heures, elle s'était endormie d'épuisement. Lovée sur le plancher, elle n'avait plus l'air d'une gamine endurcie par la vie difficile des frontières de l'espace, mais plutôt d'un chaton effrayé, au poil hérissé. Il lui sourit un moment, puis repartit inspecter les dommages causés aux réacteurs qui avaient subi une surcharge pendant quelques instants. Ce n'était pas aussi grave qu'il l'eût cru. Il travailla deux heures d'affilée, pour remplacer les sections de concentration qui avaient fondu. Après quoi il se dit que les tuyères les ramèneraient jusque chez eux.

Il laissa l'*Idiot* à la dérive dans l'espace en attendant la venue d'un vaisseau de dépannage. D'ailleurs Talewa n'était pas très chaude pour le piloter seule. Roki mit le bâtiment solarien sur une route à niveau hyperspatial variable, de façon qu'aucun vaisseau ennemi ne puisse le prendre en chasse, faute de systèmes de blocage de distorsion. En ce qui concernait Roki, le travail était terminé. Il avait un plein vaisseau de preuves et deux Solariens bien vivants qui seraient forcés de confirmer ses affirmations.

— « Que vont faire les autorités ? » s'enquit Talewa tandis que le vaisseau capturé les propulsait rapidement vers l'Amas des Soixante Etoiles.

— « Anéantir immédiatement la race solarienne. »

— « Je croyais que nous étions censés ne pas nous mêler des agissements des races non humaines. »

— « C'est exact, sauf lorsqu'elles tentent d'exploiter les êtres humains. Ceci constitue d'office un acte de guerre. Mais j'imagine qu'un ultimatum suffira à obtenir leur reddition. Ils ne peuvent pas nous combattre sans blocage de distorsion. »

— « Que se passera-t-il sur Terre quand les Solariens se seront rendus ? »

Roki se retourna en souriant. « Allez le demander aux humains de la Terre. Entrez dans leur cage ! »

Elle frissonna et murmura : « Un jour... il y aura de nouveau une race civilisée, n'est-ce pas ? »

Il redevint sérieux et contempla pensivement le cosmos piqueté d'étoiles. « C'est à eux qu'appartient le passé, Talewa. A eux que revient l'honneur d'avoir fondé la race humaine. Ils nous ont envoyés dans l'espace. Ils ont livré à l'homme toute la galaxie... dès le début. Nous ferions bien de les laisser en paix. »

Il l'observa un instant. Elle avait provisoirement perdu son assurance insolente.

— « Cessez de vous moquer de moi ! » cracha-t-elle.

Roki alla nourrir les Solariens captifs. Avec du chou en conserve.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : **Blood bank.**

J. G.

BALLARD

Perte de temps

Nous ne suivions ni l'un ni l'autre très attentivement la pièce télévisée quand je remarquai l'erreur. J'étais étendu devant le feu avec les mots croisés, en train de me griller doucement et de jouer avec le 17 vertical (« *indiqué par des horloges antiques* », en trois mots) tandis qu'Helen refaisait l'ourlet d'un vieux jupon, ne relevant la tête que lorsque le troisième rôle, un jeune homme au menton carré avec un cou de taureau et une voix profonde comme celle de la mer, s'approchait virilement de l'écran. La pièce s'intitulait *Mes fils, mes fils ;* c'était un de ces mélodrames du jeudi soir que la deuxième chaîne débite durant les mois d'hiver. Il y avait environ une heure que c'était commencé ; nous en étions au passage monotone de la scène 3 de l'acte 3, juste après que le vieux cultivateur

© *1967, J.G. Ballard.*
Reproduit avec l'autorisation de l'agence Maurice Renault.

apprend que ses fils ne le respectent plus. Toute la pièce avait dû être enregistrée sur film, et cela fit un effet plutôt amusant de revenir en arrière du soliloque intermittent du vieux à la scène de querelle déjà diffusée un quart d'heure auparavant, dans laquelle le fils aîné se met à se taper sur les pectoraux en faisant appel au symbolisme le plus éthéré. Il y avait quelque part dans le studio un technicien qui allait se trouver en chômage.

— « Ils se sont trompés de bobine, » dis-je à Helen. « C'est là que nous avons pris la pièce. »

— « Ah oui ? » fit-elle, levant les yeux. « Je ne regardais pas. Tape sur le récepteur. »

— « Attends et tu vas voir. Dans un instant le studio va se mettre à débiter des excuses. »

Helen scruta l'écran. « Je ne crois pas que nous ayons déjà vu ça, » fit-elle. « J'en suis même sûre. Tais-toi. »

Je revins à mon 17 vertical en haussant les épaules et en évoquant vaguement des cadrans solaires et des clepsydres. La scène se poursuivait laborieusement ; le vieillard soutenait son point de vue, pérorait sur ses navets et tonnait désespérément de la voix en appelant son épouse. Le studio avait dû décider de recommencer le tout et de faire comme si personne ne s'en était aperçu. Ils n'en seraient pas moins d'un quart d'heure en retard sur leur horaire.

Dix minutes plus tard, cela se reproduisait.

Je me redressai. « C'est bizarre, » dis-je d'une voix lente. « Ne s'en sont-ils pas encore aperçus ? Ils ne doivent pourtant pas tous dormir. »

— « Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda Helen en quittant des yeux sa corbeille à ouvrage. « Est-ce l'appareil qui est détraqué ? »

— « Je croyais que tu suivais l'émission. Je t'ai dit qu'on avait déjà vu ça. Et voilà qu'ils reprennent maintenant la scène pour la troisième fois ! »

— « Mais non, » s'obstina Helen. « Je suis certaine que non. Tu as dû lire le livre. »

— « Dieu m'en garde ! » J'étudiai l'écran avec attention. D'un instant à l'autre, un speaker en train de mâchonner un sandwich allait grossir sur l'écran en crachotant des excuses, avec un visage tout rouge. Je ne suis pas de ceux qui prennent le téléphone chaque fois qu'un gars prononce de travers le mot météorologie, mais cette fois ils devaient être des milliers à penser qu'il était de leur devoir de saturer le central du studio durant toute la nuit. Et, pour tout acteur ambitieux sur une station concurrente, cette histoire serait pain bénit.

— « Ça te dérangerait que je change de programme ? » demandai-je à Helen. « Voyons s'il y a autre chose. »

— « Mais non ! C'est la partie la plus intéressante de la pièce. Tu vas me la gâcher. »

— « Mais, chérie, tu ne la suis même pas. J'y reviendrai dans un instant, je te le promets. »

Sur la cinquième chaîne, trois professeurs et une danseuse de ballet contemplaient d'un air dur une poterie romaine. Le meneur de jeu, un diplômé d'Oxford à la voix suave, débitait des balivernes, affirmant qu'il avait gratté le fond du tonneau. Les professeurs paraissaient en pleine colle, mais la fille donnait l'impression de savoir parfaitement ce qu'il y avait eu dans ce pot, sans toutefois oser le dire.

Sur la neuvième, on entendait de grands rires et quelqu'un offrait une voiture de sport à une énorme femme en capeline démesurée. La femme détournait nerveusement la tête de l'objectif et contemplait sombrement la voiture. Le compère lui en ouvrit la portière et je me demandais si elle allait essayer de s'y introduire quand Helen intervint.

— « Harry, ne me taquine pas. Tu t'amuses. »

Je revins à la pièce sur la deuxième chaîne. C'était toujours la même scène, qui touchait à sa fin.

— « Maintenant, regarde bien, » dis-je à Helen. Elle réussissait généralement à piger à la troisième fois. « Range ta couture, elle me tape sur les nerfs. Bon Dieu, je sais tout ça par cœur ! »

— « Chut ! » fit-elle. « Tu ne pourrais pas cesser de bavarder ? »

J'allumai une cigarette et m'étendis de nouveau sur le divan, en attendant. Les excuses devraient être pour le moins grandiloquentes. Deux bobines erronées, à 100 dollars la minute, cela faisait un joli tas de doublons !

La scène s'acheva, le vieillard contempla ses bottes d'un regard pesant, le crépuscule descendit et...

Nous reprîmes à nouveau au point d'où nous étions partis.

— « Fantastique ! » m'écriai-je en me levant et en faisant apparaître sur l'écran une chute de neige. « C'est incroyable. »

— « J'ignorais que tu aimais les pièces de ce genre, » observa tranquillement Helen. « Ça ne te plaisait pas autrefois. » Elle jeta un coup d'œil à l'écran et se remit à son travail juponnier.

Je l'examinai, sur mes gardes. Un million d'années plus tôt, je serais sans doute sorti de ma caverne en hurlant pour me jeter avec reconnaissance sous le premier dinosaure venu. Mais rien n'était venu entre-temps amoindrir les dangers qui entourent l'époux impavide.

— « Chérie, » expliquai-je avec patience, en maintenant ma voix à la limite inférieure de l'exaspération, « au cas où tu ne l'aurais pas encore remarqué, c'est la même scène qu'ils nous rejouent pour la *quatrième* fois. »

— « La quatrième fois ? » fit Helen pleine de doute. « Alors, ils sont en répétition ? »

J'imaginais un studio bourré de speakers et de techniciens écroulés sans connaissance sur leurs micros et leurs lampes, pendant qu'une caméra automatique débitait inlassablement la même bobine. Bizarre et improbable. Il y avait des récepteurs de surveillance ainsi que des critiques, des agents et des clients, et — c'était impardonnable — l'auteur lui-même, pesant chaque minute et chaque mot en leur monnaie particulière. Ils en auraient tous long à dire sous les titres des journaux de demain.

— « Assieds-toi et cesse de t'agiter, » dit Helen. « Aurais-tu perdu ton os favori ? »

Je tâtonnai parmi les coussins et passai la main le long du tapis sous le divan.

— « Ma cigarette, » fis-je. « J'ai dû la jeter dans le feu. Je ne crois pas l'avoir laissée tomber. »

Je retournai devant l'appareil et passai sur le programme commercial avec tirage de lots, en notant qu'il était 9 heures 3 minutes, de façon à reprendre la deuxième chaîne à 9 heures 15. Je tenais à écouter les explications quand on les fournirait.

— « Je croyais que la pièce te plaisait ? » dit Helen. « Pourquoi l'as-tu coupée ? »

Je lui adressai ce qui passe parfois dans notre appartement pour un froncement de sourcils écrasant et me remis à l'aise.

La femme énorme était toujours plantée devant les caméras, répondant peu à peu à une pyramide de questions sur la cuisine. Le public était calme, mais la tension montait. Finalement, elle répondit à la question majeure et l'assistance se mit à rugir et à taper sur les sièges comme une bande d'aliénés. Le compère la conduisit à l'autre bout de la scène, devant une autre voiture de sport.

— « Elle ne va pas tarder à en posséder toute une écurie, » fis-je à Helen.

La femme serrait des mains et plongeait maladroitement du chapeau, avec un sourire confus et inquiet.

Son geste m'était curieusement familier.

Je bondis pour passer sur la cinquième chaîne. Le groupe était toujours en contemplation profonde devant sa poterie.

Alors je commençai à saisir ce qui se passait.

Les trois programmes se répétaient.

— « Helen, » appelai-je par-dessus mon épaule. « Va me servir un scotch, veux-tu ? »

— « Mais enfin, qu'as-tu ? Tu t'es démanché le dos ? »

— « Vite ! Vite ! » insistai-je en claquant des doigts.

— « Tout doux ! » Elle se leva pour passer dans l'office.

Je regardai l'heure : 9 heures 12. Puis je me remis à la pièce,

les yeux rivés à l'écran. Helen revint et posa quelque chose sur la petite table.

— « Voilà. Tu te sens mieux ? »

Quand le saut en arrière eut lieu, je croyais y être préparé, mais la surprise dut me faire perdre la boule. Je me retrouvai étendu sur le divan. La première chose que je fis fut de tendre le bras pour prendre mon verre.

— « Où l'as-tu mis ? » demandai-je à Helen.

— « Quoi ? »

— « Le whisky ? Il y a deux minutes que tu me l'as apporté. Il était sur la table. »

— « Tu as rêvé, » me dit-elle gentiment. Elle se pencha pour suivre la pièce.

Je me rendis dans l'office et trouvai la bouteille. Tout en remplissant un gobelet, je remarquai l'heure à la pendule au-dessus de l'évier : 9 heures 7. Une heure de retard, maintenant que j'y réfléchissais. Mais ma montre de poignet indiquait 9 heures 5, et elle avait toujours marché à la perfection. Et l'horloge sur la cheminée du salon annonçait aussi 9 heures 5.

Avant de me tourmenter réellement, il fallait que je sois sûr de mon fait.

Mullvaney, notre voisin du dessus, ouvrit sa porte dès que j'y frappai.

— « Salut, Bartley. Un verre ? »

— « Non, non, » répondis-je. « Mais quelle heure est-il au juste ? Nos pendules sont toutes déréglées. »

Il consulta sa montre : « Presque neuf heures dix. »

— « Neuf ou dix ? »

Il examina de nouveau sa montre. « Il devrait être neuf heures et quelques. Qu'y a-t-il ? »

— « Je ne sais pas si je perds la... » commençai-je, puis je me tus.

Mullvaney m'étudiait curieusement. Derrière lui, j'entendis une vague d'applaudissements, interrompus par la voix crémeuse et onctueuse du compère des lots à distribuer.

— « Depuis combien de temps ce programme est-il commencé ? » m'enquis-je.

— « Une vingtaine de minutes. Vous le regardez ? »

— « Non. » J'ajoutai d'un ton détaché : « Votre téléviseur fonctionne bien ? »

Il hocha la tête. « Oui. Pourquoi ? »

— « Le mien débloque à plein tube. Merci, en tout cas. »

— « De rien, » dit-il. Il me suivit des yeux dans l'escalier et haussa les épaules en refermant sa porte.

Je me rendis dans le foyer, pris le téléphone et composai le numéro.

— « Allô, Tom ? » Tom Farnold occupe le bureau voisin du mien au boulot. « Tom, ici Harry. Quelle heure est-il ? »

— « L'heure que les libéraux reviennent au pouvoir. »

— « Non ! Je te parle sérieusement ! »

— « Voyons... Neuf heures douze. Au fait, tu as trouvé les cornichons que j'ai laissés pour toi dans le coffre-fort ? »

— « Ouais. Je te remercie. Ecoute, Tom, » poursuivis-je, « il m'arrive les choses les plus ahurissantes. On regardait la pièce de Diller sur la deuxième chaîne quand... »

— « Je suis justement en train de la regarder. Fais vite. »

— « Vraiment ? Alors comment expliques-tu ces trucs à répétition ? Et le fait que les horloges restent figées entre neuf heures et neuf heures un quart ? »

Tom éclata de rire. « Je ne sais pas, » dit-il. « Je te suggère de sortir dans la rue et de secouer l'immeuble ! »

Je tendis la main vers le gobelet que j'avais pris avec moi dans le foyer, en me demandant comment lui faire comprendre...

L'instant d'après je me retrouvai sur le divan. Je tenais le journal et je cherchais le 17 vertical. Une partie de mon esprit pensait aux horloges antiques.

Je m'en arrachai pour jeter un coup d'œil à Helen. Elle était

tranquillement occupée à son ouvrage. La pièce maintenant trop connue se répétait une fois de plus et la pendule de la cheminée marquait un tout petit peu plus de neuf heures.

Je retournai dans l'entrée et refis le numéro de Tom, en m'efforçant de dominer ma panique. D'une certaine manière, je ne commençais même pas à comprendre comment, un tronçon de temps tournait en rond et j'en étais le centre.

— « Tom, » fis-je vivement dès qu'il décrocha, « est-ce que je t'ai appelé il y a cinq minutes ? »

— « Qui est à l'appareil ? »

— « Ici Harry, Harry Bartley. Désolé, Tom. » Je m'interrompis pour reformuler ma question en m'efforçant de la rendre intelligible. « Tom, ne m'as-tu pas appelé il y a cinq minutes ? Nous avons un petit dérangement sur la ligne. »

— « Non, » affirma-t-il. « Ce n'était pas moi. Au fait, as-tu trouvé les cornichons que j'avais laissés dans le coffre ? »

— « Oui, merci bien, » dis-je, sentant la panique m'envahir enfin. « Tu regardes la pièce, Tom ? »

— « Oui. J'y retourne, d'ailleurs. A bientôt. »

Je me rendis dans la cuisine et m'examinai longuement dans le miroir. La cassure qui le partageait m'abaissait une moitié du visage de cinq centimètres par rapport à l'autre, mais à part cela je ne distinguais pas trace de symptômes indicateurs d'une psychose quelconque. Mes yeux étaient fermes, mon pouls battait aux environs de soixante-dix, pas de tics ni de sueur traumatique poisseuse. Tout autour de moi paraissait trop solide et authentique pour que ce soit un rêve.

J'attendis une minute avant de regagner le salon, où je m'assis. Helen suivait la pièce.

Je me penchai pour fermer le téléviseur. L'image éclata et disparut.

— « Harry ! Je suis en train de regarder ! Ne coupe pas. »

Je m'approchai d'elle. « Ma poupée, » dis-je en contrôlant ma voix, « écoute-moi, je te prie. Très attentivement. C'est important. »

Elle fronça les sourcils, posa son ouvrage et joignit les mains.

— « Pour une raison que j'ignore, nous paraissons pris dans une sorte de piège temporel circulaire, qui n'arrête pas de tourner sur lui-même. Tu ne t'en rends pas compte et je ne trouve personne d'autre qui s'en soit aperçu. »

Helen m'examinait avec effarement. « Harry, qu'est-ce que tu... ? » commença-t-elle.

— « Helen ! » insistai-je en la prenant par les épaules. « Ecoute ! Depuis deux heures un tronçon de temps d'environ quinze minutes se répète. Les horloges sont figées entre neuf heures et neuf heures quinze. Cette pièce que tu regardes est... »

— « Harry, mon chéri, » dit-elle avec un sourire indulgent, « tu fais la bête. Allons, remets le poste en marche. »

J'abandonnai.

Le contact remis, je parcourus toutes les chaînes pour voir si quelque chose avait changé.

Les profs regardaient leur poterie, la grosse dame gagnait la voiture sport, le vieux fermier déblatérait. Sur la première chaîne, l'ancien service de la BBC qui présentait deux heures de programme tous les deux jours avait deux journalistes en train d'interviewer un puits de science qui donnait des cours d'instruction populaire.

« Les effets qu'auront ces éruptions de gaz denses, on ne saurait les prévoir pour le moment. Toutefois il n'y a certainement aucune raison de s'en alarmer. Ces nappes de gaz ont une certaine masse et je pense que nous devons nous attendre à de curieux effets d'optique, la lumière partant du soleil étant déviée par eux en raison d'un phénomène de gravitation. »

Le savant se mit à jouer avec une série de balles en celluloïd coloré glissant sur des anneaux concentriques en métal et tripota un récipient à interférences monté contre un miroir sur la table.

Un des journalistes s'enquit : « Et le rapport entre la lumière et le temps ? Si je me rappelle la théorie de la relativité, ils

sont assez étroitement liés. Etes-vous sûr que nous ne serons pas tous obligés d'adjoindre une troisième aiguille à nos pendules et à nos montres ? »

Le savant sourit. « Je pense que nous nous en tirerons sans cela. Le temps est une chose très compliquée, mais je puis vous affirmer que les pendules ne vont pas d'un seul coup se mettre à marcher à l'envers ni de travers ! »

Je l'écoutai jusqu'au moment où Helen protesta. Je lui redonnai la pièce et m'en allai dans l'entrée. Cet imbécile ne savait pas de quoi il pérorait. Ce que je ne comprenais pas, c'est pourquoi j'étais le seul à me rendre compte de ce qui se passait. Si je pouvais faire venir Tom, j'arriverais peut-être tout juste à le convaincre.

Je pris le téléphone et consultai ma montre.

Neuf heures treize. Quand j'aurais Tom au bout du fil, le changement suivant devrait se produire. Il ne me plaisait guère de me trouver soulevé et jeté sur le divan, même si l'opération était absolument sans douleur. Je reposai le combiné et retournai dans le salon.

Le saut en arrière fut plus doux que je ne l'espérais. Je n'eus conscience de rien, pas même d'un faible frémissement. Une expression me collait à l'esprit : *Le Temps Jadis.*

Le journal était de nouveau sur mes genoux, plié à l'endroit des mots croisés. Je lus les légendes.

17 vertical : *indiqué par des horloges antiques.*

En trois mots...

J'avais dû trouver la solution subconsciemment.

Je me rappelai que je voulais téléphoner à Tom.

— « Allô, Tom ? » fis-je quand il décrocha. « Ici, Harry. »

— « As-tu pris les cornichons que j'avais laissés dans le coffre ? »

— « Oui, merci mille fois. Tom, pourrais-tu venir ici ce soir? Navré de t'inviter si tard, mais c'est assez urgent. »

— « Mais oui, bien sûr ! Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— « Je te le dirai quand tu seras ici. Le plus vite possible ? »
— « D'accord. Je pars tout de suite. Helen va bien ? »
— « Oui, très bien. Encore merci. »

J'allai dans la salle à manger et pris dans le buffet une bouteille de gin et deux flacons de tonic. Il aurait besoin de quelque chose quand il m'aurait entendu.

Et puis je me rendis compte qu'il n'arriverait jamais. D'Earls Court, il lui faudrait au moins une demi-heure pour être chez nous, à Maida Vale, aussi n'irait-il sans doute pas plus loin que Marble Arch.

Je remplis mon verre avec la bouteille de whisky virtuellement inépuisable et tentai de dresser un plan d'action.

La première mesure consistait à découvrir quelqu'un qui comme moi eût gardé conscience des retours antérieurs. Il devait quelque part y avoir d'autres gens, enfermés dans leurs petites cages de quinze minutes, et qui devaient également se demander désespérément comment en sortir. Je pouvais commencer par téléphoner à toutes mes connaissances, puis chercher au hasard dans l'annuaire téléphonique. Mais que faire, même si nous nous trouvions ? En fait, il n'y avait rien d'autre à faire que d'attendre patiemment, fermement, que cela se passe. Du moins savais-je que je n'avais pas perdu la boussole. Une fois que ces nappes de gaz — quelle que fût leur nature — se seraient éliminées, nous aurions la possibilité de quitter ce manège qui tournait en rond.

Jusque-là, j'avais une provision sans limites de whisky qui m'attendait dans la bouteille à moitié vide posée sur l'évier, bien qu'il y eût au moins un embêtement : jamais je n'arriverais à me saouler.

Je réfléchissais à quelques-unes des autres possibilités et me demandais comment conserver la trace permanente de ce qui se passait quand il me vint brusquement une idée.

Je pris l'annuaire du téléphone pour relever le numéro de KBC-TV, sur la neuvième chaîne.

La fille du standard me répondit. Après deux minutes de discussion courtoise, je réussis à la convaincre de me mettre en ligne avec un des producteurs.

— « Allô, » dis-je, « est-ce que quelqu'un dans l'assistance présente au studio aujourd'hui connaît la réponse à la question principale ? »

— « Mais non, sûrement pas. »

— « Je vois. Par pure curiosité, la connaissez-vous vous-même ? »

— « Non, » dit-il. « Toutes les questions de ce soir ne sont connues que de notre programmateur principal et de Monsieur Philippe Soisson, des Hôtels Savoy. Le secret est bien gardé. »

— « Je vous remercie, » dis-je. « Si vous avez un bout de papier sous la main, je vais vous indiquer la question gagnante : *Enumérez au complet le menu du banquet de Guildhall Coronation en juillet 1953.* »

Il y eut des entretiens à voix basse, puis une seconde voix se fit entendre.

— « Qui est à l'appareil ? »

— « Mr. H.R. Bartley, 129b Sutton Court Road, N.W... »

Avant d'avoir pu terminer j'étais de nouveau dans le salon.

Le saut en arrière m'avait surpris. Mais au lieu de me trouver allongé sur le divan, j'étais debout, appuyé d'un coude à la cheminée, en train de regarder le journal.

J'avais les yeux fixés sur les mots croisés et, avant de les relever pour réfléchir à l'appel que j'avais passé au studio, je remarquai un détail qui faillit me faire tomber dans l'âtre.

Le 17 vertical était rempli.

Je montrai le journal à Helen.

— « Est-ce toi qui as trouvé cette solution? Le 17 vertical ? »

— « Non, je ne regarde même jamais les mots croisés. »

La pendule de la cheminée attira mon regard et j'en oubliai le studio et l'idée de jouer des tours aux autres avec l'heure.

Neuf heures trois.

Le manège tournait plus vite. Je songeai que le retour en arrière s'était produit plus tôt que je ne l'attendais. Au moins deux minutes plus tôt, vers neuf heures treize.

Et non seulement l'intervalle de répétition se raccourcissait mais, en se fermant sur elle-même, la courbe découvrait le flot de temps réel sous-jacent, le flot dans lequel mon autre moi, sans que le moi présent le sache, avait résolu le problème, s'était levé, approché de la cheminée et avait rempli le 17 vertical.

Je m'assis sur le divan en surveillant de près la pendule.

Pour la première fois de la soirée, Helen feuilletait les pages d'un magazine. La corbeille à ouvrage était rangée sur l'étagère inférieure de la bibliothèque.

— « Tu continues à suivre ça ? » s'enquit-elle. « Ce n'est pas très intéressant. »

Je portai les yeux sur l'écran. Les trois professeurs et la danseuse tournaient toujours autour de la poterie.

Sur la première chaîne, le savant était assis devant la table avec ses instruments.

« ...de s'en alarmer. Ces nappes de gaz ont une certaine masse et je pense que nous devons nous attendre à de curieux effets d'optique, la lumière... »

Je coupai.

Le retour suivant eut lieu à neuf heures onze. A un moment donné, j'avais quitté la cheminée pour me remettre sur le divan et allumer une cigarette.

Il était neuf heures quatre. Helen avait ouvert les fenêtres de la véranda et regardait dans la rue.

Le téléviseur marchait de nouveau, aussi ôtai-je la prise du mur. Je jetai ma cigarette dans le feu; de ne pas m'être vu l'allumer me donnait l'impression de fumer celle d'un autre.

— « Harry, si on allait faire une promenade ? » me proposa Helen. « Il ferait bon dans le parc. »

Chacun des retours en arrière nous fournissait un point de dé-

part différent. Si maintenant je l'emmenais dehors et que je la conduise jusqu'au bout de la rue, au prochain saut nous serions à nouveau dans le salon, mais nous aurions peut-être décidé d'aller au bistrot, cette fois.

— « Harry ? »

— « Quoi ? Je te demande pardon ! »

— « Tu dors, mon ange ? Si on allait en balade ? Cela te réveillerait. »

— « Très bien, » acquiesçai-je. « Va mettre ton manteau. »

— « Et toi ? Tu auras assez chaud comme ça ? »

Elle fila dans la chambre.

Je fis le tour du salon pour me convaincre que j'étais bien éveillé. Les ombres, le contact rassurant des sièges, la clarté de ma vision, tout était trop précis pour qu'il s'agisse d'un rêve.

Il était neuf heures huit. Normalement, Helen en aurait pour dix minutes à enfiler son manteau.

Le retour en arrière vint presque aussitôt.

Il était neuf heures six.

J'étais encore sur le divan et Helen se penchait pour prendre sa corbeille à ouvrage.

Cette fois, enfin, le téléviseur était fermé.

— « As-tu de l'argent sur toi ? » me demanda Helen.

Je tâtai automatiquement ma poche. « Oui. Combien te faut-il ? »

Helen me regarda. « Eh bien, combien paies-tu d'habitude pour les consommations ? Nous ne boirons que deux verres chacun. »

— « Nous allons donc au café ? »

— « Chéri, tu ne te sens pas mal ? » Elle s'approcha de moi. « Tu as l'air tout étranglé. Cette chemise a-t-elle le col trop serré ? »

— « Helen, » fis-je, en me levant, « il faut que j'essaie de t'expliquer quelque chose. J'ignore pourquoi cela se produit, mais c'est lié à ces gaz que le soleil émet. »

Elle me regardait, bouche bée.

— « Harry, » commença-t-elle d'un ton inquiet, « qu'est-ce que tu as ? »

— « Je suis tout à fait bien, » affirmai-je. « C'est tout simplement que tout se passe si rapidement... je ne crois pas qu'il nous reste beaucoup de temps. »

Je n'arrêtais pas de jeter des coups d'œil à la pendule ; Helen m'observait ; elle alla devant la cheminée. Tout en me regardant, elle bougea la pendule et j'entendis le balancier tinter contre le mécanisme.

— « Non, non ! » m'écriai-je. J'empoignai la pendule et la repoussai contre le mur.

Nous sautâmes en arrière à neuf heures sept.

Helen était dans la chambre. Il me restait exactement une minute.

— « Harry, » appela-t-elle. « Chéri, tu as envie d'y aller ou non ? »

J'étais en train de marmonner à la fenêtre du salon.

J'avais perdu toute notion des agissements de mon moi réel dans le courant du temps normal. L'Helen qui me parlait en cet instant était un fantôme.

C'était moi seul, et non pas Helen et les autres, qui tournoyais sur le manège.

Un saut en arrière.

Neuf heures sept minutes quinze secondes.

Helen était debout sur le seuil.

« ...descendre au... au... » disais-je.

Helen m'examinait, figée sur place. Plus qu'une fraction de minute.

Je voulus me diriger vers elle
me diriger vers elle
ger vers elle
elle

J'en ressortis à la façon d'un homme catapulté par une porte tournante. J'étais étendu à plat sur le divan, avec une dure névralgie qui me courait du sommet du crâne jusque dans le cou en passant par l'oreille droite.

Je regardai l'heure. Neuf heures quarante-cinq. J'entendais Helen remuer dans la salle à manger. Je restai immobile en attendant que les objets se stabilisent autour de moi. Au bout de quelques minutes, Helen arriva avec un plateau supportant deux verres.

— « Comment te sens-tu ? » me demanda-t-elle en me préparant un Alka-Seltzer.

Je laissai les bulles s'apaiser et avalai le breuvage.

— « Que s'est-il passé ? » fis-je. « Me suis-je évanoui ? »

— « Pas exactement. Tu regardais la pièce. Je trouvais que tu avais mauvaise mine, alors je t'ai proposé de sortir boire un verre avec moi. Tu as été pris d'une sorte de convulsion. »

Je me redressai lentement en me frottant la nuque. « Seigneur ! Je n'ai pourtant pas rêvé tout ça ! Ce n'est pas possible ! »

— « De quoi s'agissait-il ? »

— « D'une sorte de manège en folie... » La douleur m'encercla le cou tandis que je parlais. J'allai au téléviseur et remis le contact. « Difficile à expliquer de façon cohérente. Le temps était... » Je fis la grimace sous une nouvelle morsure de la douleur.

— « Assieds-toi et détends-toi, » me dit Helen. « Je viens près de toi. Tu aimerais boire quelque chose ? »

— « Oui, merci. Un grand whisky. »

Je regardai l'écran. Sur la première chaîne, c'était une annonce de panne, sur la deuxième une boîte de nuit, un stade éclairé par des projecteurs sur la cinquième et des variétés sur la neuvième. Pas trace nulle part de la pièce de Diller ni des profs avec leur poterie et leur danseuse.

Helen me tendit un verre et s'assit près de moi.

— « Cela a commencé pendant que nous regardions la pièce, » lui expliquai-je en me massant le cou.

— « Chut ! Pas maintenant. Décontracte-toi. »

Je posai la tête sur son épaule et contemplai le plafond tout en écoutant la musique des variétés. Je repensais à chaque tour du manège, me demandant si j'avais vraiment pu rêver toute cette succession de situations.

Au bout de dix minutes, Helen me dit : « Eh bien, je ne trouve pas ça fameux. Et dire qu'ils recommencent leur numéro ! Juste ciel ! »

— « Qui ça ? » fis-je. Je voyais la lumière de l'écran se refléter, mouvante, sur son visage.

— « Cette équipe d'acrobates. Les frères machin. L'un d'eux a même raté son coup. Comment vas-tu ? »

— « Très bien. » Je tournai la tête pour regarder directement l'écran.

Trois ou quatre acrobates avec d'énormes torses en V et des collants presque invisibles montaient de simples équilibres sur les bras les uns des autres. Ils terminèrent le numéro et passèrent à un truc plus compliqué, en faisant voltiger une fille vêtue d'un slip en peau de léopard. Les applaudissements furent assourdissants. Pour ma part, je les jugeais assez bons.

Deux d'entre eux entreprirent de donner une démonstration de tension dynamique, en forçant l'un contre l'autre comme deux taureaux atteints de démence précoce, leurs cous et leurs jambes enlacés, jusqu'au moment où l'un d'entre eux fut lentement arraché du sol.

— « Pourquoi recommencent-ils toujours cet exercice ? » fit Helen. « Ils l'ont déjà fait deux fois. »

— « Je ne crois pas, » dis-je. « Ce tour-ci est un peu différent. »

Le porteur se mit à trembler, une de ses énormes masses de muscles s'effondra et l'ensemble s'écroula, puis se sépara, en deux bonds.

— « C'est là qu'ils ont raté leur coup la dernière fois, » observa Helen.

— « Non, non. » Je pointai vivement du doigt. « La fois d'avant, ils se tenaient sur la tête. Cette fois-ci, ils étaient allongés à l'horizontale. »

— « Tu ne regardais pas, » me contra Helen. Elle se pencha en avant. « Mais enfin, à quoi jouent-ils ? Voilà qu'ils recommencent le tout pour la troisième fois ! »

Le numéro était entièrement neuf pour moi, mais je ne cherchai pas à en discuter.

Je me redressai pour consulter la pendule.

Dix heures cinq.

— « Chérie, » dis-je en lui prenant les épaules, » cramponne-toi bien. »

— « Que veux-tu dire ? »

— « C'est le manège. Et, cette fois, c'est toi qui le fais tourner ! »

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Escapement.

ARTHUR

C. CLARKE

Les neuf milliards de noms de Dieu

« C'EST une requête un peu inhabituelle, » fit observer le Dr Wagner avec ce qu'il espérait être une retenue méritoire. « Autant que je le sache, c'est la première fois qu'un monastère tibétain demande qu'on lui fournisse une calculatrice électronique. Je ne voudrais pas paraître curieux, mais j'étais loin de penser que votre... hum... établissement avait l'utilisation d'un tel appareil. Puis-je vous demander ce que vous avez l'intention d'en faire ? »

— « Bien volontiers, » dit le Lama, qui rajusta les pans de sa robe de soie et posa sur le bureau la règle à calculer avec laquelle il opérait des calculs de conversion de monnaies. « Votre calculatrice Mark V peut exécuter n'importe quelle opération mathématique courante, jusqu'à dix décimales. Toutefois, pour notre travail, ce sont les *lettres*

© *1953, Ballantine Books.*
Reproduit avec l'autorisation de l'agence Maurice Renault.

qui nous intéressent, et non les chiffres. Nous désirerions que vous modifiiez les circuits de sortie de manière que la machine imprime des mots, et non des colonnes de chiffres. »

— « Je ne vois pas très bien... »

— « Depuis trois siècles — en fait depuis la fondation de notre lamaserie — nous travaillons sur un certain projet. C'est quelque chose qui est étranger à votre mode de pensée, aussi vous demanderai-je de m'écouter avec une large ouverture d'esprit. »

— « Bien sûr. »

— « En vérité, c'est très simple. Nous établissons une liste qui comprendra tous les noms possibles de Dieu. »

— « Je vous demande pardon ? »

— « Nous avons de bonnes raisons de penser, » poursuivit imperturbablement le Lama, « que tous ces noms peuvent être écrits en utilisant au maximum neuf lettres d'un alphabet que nous avons créé pour la circonstance. »

— « Et vous travaillez là-dessus depuis trois siècles ? »

— « Oui. Nous estimons qu'avec les méthodes traditionnelles il nous faudrait environ quinze mille ans pour venir à bout de cette tâche. »

— « Oh ! » Le Dr Wagner parut légèrement abasourdi. « Maintenant, je comprends pourquoi vous voulez louer un de nos appareils. Mais puis-je savoir le *but* exact de ce projet ? »

Le Lama hésita une fraction de seconde et Wagner eut la crainte de l'avoir offensé. Si ce fut le cas, il n'y eut toutefois aucune trace de contrariété dans la réponse :

— « Appelez cela un rituel, si vous voulez, mais c'est une partie fondamentale de notre foi. Les nombreux noms de l'Etre Suprême — Dieu, Jéhovah, Allah, etc. — ne sont que des labels créés par les hommes. Nous nous trouvons ici devant un problème philosophique assez délicat dont nous ne discuterons pas, si vous le voulez bien, mais quelque part au milieu de toutes les combinaisons possibles de lettres se dissimule ce que nous pouvons appeler les *vrais* noms de Dieu. Nous essayons de les recenser par permutation systématique des lettres. »

— « Je vois. Vous avez commencé par AAAAAAAAA et vous voulez finir par ZZZZZZZZZ. »

— « Exactement — mis à part le fait que nous utilisons un alphabet spécial de notre invention. Naturellement, il nous serait possible d'utiliser des machines à écrire électriques modifiées, mais il est bien plus intéressant de se servir de circuits capables d'éliminer les combinaisons inutiles ou ridicules. Pour vous donner un exemple, aucune lettre ne devrait apparaître plus de trois fois successivement dans un même mot. »

— « Trois ? Vous voulez sans doute dire deux. »

— « Non, trois. Je crains que ce ne soit trop long à expliquer, d'autant plus que vous ne comprenez pas notre langue. »

— « Bien sûr, » dit Wagner vivement. « Poursuivez, je vous prie. »

— « Heureusement, il vous sera facile de modifier votre calculatrice électronique en conséquence ; une fois convenablement programmée, elle opérera la permutation successive des lettres et imprimera les résultats. Elle fera en une centaine de jours ce qui nous aurait demandé quinze mille années de travail. »

Le Dr Wagner avait à peine conscience des légers sons qui provenaient depuis les rues de Manhattan, loin en contrebas. Il était dans un monde différent, un monde de montagnes naturelles, qui n'étaient pas bâties de la main de l'homme. Là-bas, dans leur nid d'aigle, des moines travaillaient patiemment, génération après génération, à compiler des listes de mots sans signification. N'y avait-il donc pas de limite à la folie des hommes ? De toute façon, le Dr Wagner n'avait pas à faire part à son visiteur de ses pensées intimes. Le client a toujours raison...

— « Il est certain que nous pouvons aisément modifier notre calculatrice Mark V conformément à vos désirs, » répondit-il. « Mais ce qui va causer un sérieux problème, c'est son installation et son entretien. Transporter un tel engin au Tibet, de nos jours, n'est pas une tâche facile. »

— « Nous pouvons arranger cela. Les éléments de la calcula-

trice pris séparément offrent assez peu d'encombrement pour voyager par air — c'est la raison pour laquelle nous avons choisi votre marque. Si vous pouvez les envoyer jusqu'en Inde, nous nous chargerons ensuite de les amener à pied d'œuvre. »

— « Et vous voulez également vous assurer les services de deux de nos ingénieurs ? »

— « Oui, pour une durée de trois mois. Les trois mois qui seront nécessaires pour mener le projet à son terme. »

— « Notre service du Personnel arrangera facilement cela. » Le Dr Wagner griffonna quelques mots sur son bloc-notes. « Il reste deux questions à régler... »

Avant qu'il eût terminé sa phrase, le Lama avait fouillé dans sa poche et produit un rectangle de papier.

— « Voici l'état certifié de mon compte à la Banque Asiatique. »

— « Merci. C'est parfait. La seconde question est si ridicule que j'hésite à la formuler... mais il est surprenant de voir à quel point on néglige souvent les choses élémentaires. De quelle source d'énergie électrique disposez-vous ? »

— « D'un générateur diesel électrique d'une puissance de 50 kilowatts sous 110 volts. Nous l'avons fait installer il y a environ cinq ans et il fonctionne toujours parfaitement. Il rend la vie à la lamaserie beaucoup plus confortable, mais à l'origine il était uniquement destiné à faire tourner les moulins à prières. »

— « Naturellement, » dit le Dr Wagner. « J'aurais dû y penser. »

Du parapet, la vue était vertigineuse, mais avec le temps on s'habitue à tout. Après trois mois passés à la lamaserie, George Hanley ne prêtait même plus attention aux six cents mètres de paroi verticale séparant le monastère des champs quadrillés qui s'étalaient dans la plaine. Appuyé contre la muraille de pierres aux angles érodés par le vent, il contemplait d'un regard morose les montagnes distantes dont il n'avait jamais cherché à découvrir le nom.

Le « Projet Changri-La », ainsi que l'avait baptisé un technicien

des labos qui se piquait d'érudition, était l'aventure la plus insensée à laquelle il eût jamais participé. Depuis des semaines, la calculatrice Mark V vomissait d'interminables rubans de papier couverts d'un invraisemblable charabia. Patiemment, inexorablement, la machine disposait les lettres de l'alphabet dans toutes les combinaisons possibles, épuisant chaque possibilité avant de passer à la suivante. A mesure que les rouleaux de papier se dévidaient à l'arrière de la machine à écrire électromatique, les moines les découpaient avec soin et les collaient dans d'énormes registres. D'ici une semaine, grâce au ciel, tout serait terminé.

George ignorait par quels calculs obscurs ils étaient arrivés à la conclusion que les assemblages de dix, vingt et cent lettres étaient sans intérêt pour leurs recherches. Dans un de ses cauchemars périodiques, le Grand Lama (que lui et Chuck avaient baptisé Sam) décrétait soudainement un changement de programme, ce qui reportait l'aboutissement des recherches à l'an 2060. Ces bougres-là en étaient parfaitement capables !

George entendit claquer la lourde porte de bois et tourna la tête. Chuck s'approcha et vint s'accouder au parapet près de lui. Comme toujours, il fumait un des cigares qui l'avaient rendu si populaire auprès des moines — lesquels, semblait-il, ne négligeaient aucune des joies de la vie, majeures ou mineures. Une chose jouait en leur faveur : ils étaient cinglés, certes, mais ce n'étaient pas des puritains. Ces fréquentes expéditions qu'ils faisaient au village, par exemple...

— « George, écoute-moi, » dit Chuck d'une voix précipitée. « J'ai appris quelque chose qui risque d'être une source d'ennuis. »

— « Qu'est-ce qui ne va pas ? La calculatrice est détraquée ? » C'était l'éventualité la plus affreuse que George pût imaginer. Cela aurait retardé son retour, ce qui eût été la pire chose au monde. Il en avait à ce point assez que le simple fait de regarder un programme de télévision commerciale lui eût fait l'effet d'une manne tombant du ciel. Au moins cela eût-il constitué un trait d'union entre lui et son pays.

— « Non, ce n'est pas ça. » Chuck s'assit sur le parapet, ce qui était inhabituel car ordinairement il était sujet au vertige. « Je viens de découvrir le but de l'opération. »

— « Que veux-tu dire ? Je pensais que nous le connaissions. »

— « Bien sûr, nous savons ce que les moines essaient de faire. Mais nous ignorions *pourquoi* ils le faisaient. C'est la chose la plus insensée que... »

— « C'est normal, ils sont mabouls, » coupa George en haussant les épaules.

— « Ecoute, George, le vieux Sam vient de tout me dire. Tu sais qu'il fait un petit saut jusqu'à la calculatrice chaque après-midi pour regarder se dérouler les rubans de papier. Eh bien, cette fois, il semblait plutôt excité... à sa manière, bien entendu. Quand je lui ai appris que nous attaquions le dernier cycle, il m'a demandé, dans son anglais charmant, si je m'étais jamais posé la question de savoir ce qu'ils essayaient de faire. « Bien sûr que si, » lui ai-je répondu, et alors il m'a tout dit. »

— « Je t'écoute. »

— « Eh bien, ils croient que quand ils auront relevé tous Ses noms — d'après eux il y en a environ neuf milliards — le but divin sera atteint. La race humaine aura accompli ce pour quoi elle a été créée, et il n'y aura plus rien à rechercher après ça. J'estime que l'idée en soi est quelque chose qui ressemble à un blasphème. »

— « Alors, qu'est-ce qu'ils attendent de nous ? Que nous nous suicidions ? »

— « Cela ne sera pas utile. Quand la liste sera complétée, Dieu interviendra et... hop !.. terminé. »

— « Oh ! je comprends ! Quand nous aurons fini notre boulot, ce sera la fin du monde. »

Chuck eut un petit rire nerveux. « C'est ce que j'ai dit à Sam. Et sais-tu ce qui est arrivé ? Il a posé sur moi un regard très étrange, comme si j'étais le cancre de la classe, et il m'a répondu : « Ce n'est pas aussi banal que cela. »

George retourna cette réponse dans sa tête durant un moment.

— « C'est ce qu'on appelle avoir les idées larges, » dit-il enfin.

« Mais cela dit, qu'est-ce que nous pouvons y faire ? Ça ne fait pas la moindre différence en ce qui nous concerne. Nous avons déjà dit qu'ils étaient cinglés. »

— « Oui, mais ne vois-tu pas ce qui risque d'arriver ? La liste achevée, si la Trompette de l'Ange — ou son équivalent tibétain — ne sonne pas, il se peut qu'ils décident que c'est notre faute. Après tout, ils se sont servis de *notre* machine. Cette situation ne me plaît pas du tout. »

— « Je vois, » dit George doucement. « Mais cette sorte de chose s'est déjà produite, tu sais. Quand j'étais môme, en Louisiane, nous avions un prédicateur cinglé qui avait annoncé la fin du monde pour un certain dimanche. Des centaines de gens le crurent, et certains vendirent même leurs maisons. Rien ne se passa le dimanche en question, mais les gens ne se fâchèrent pas pour autant. Ils conclurent simplement que le prédicateur avait commis une erreur dans ses calculs et continuèrent à avoir la foi. Certains l'ont toujours. »

— « Si tu ne l'as pas remarqué, je te signale que nous ne sommes pas en Louisiane. Nous sommes seuls parmi des centaines de moines. Je les aime bien et je serais désolé pour le vieux Sam si son truc ratait, mais néanmoins je préférerais me trouver loin d'ici si ça arrivait. »

— « Il y a des semaines que je ne demande que ça. Mais nous ne pouvons rien faire avant l'expiration du contrat et l'arrivée de l'avion qui nous emmènera d'ici. »

— « Il y aurait bien une solution, » dit Chuck pensivement. « Je pense à un petit sabotage. »

— « Tu es fou ! Cela ne ferait que compliquer les choses. »

— « Pas de la façon dont je l'envisage. Ecoute-moi. Sur la base actuelle de vingt heures de fonctionnement sur vingt-quatre, la calculatrice aura achevé son travail dans quatre jours. L'avion arrivera dans une semaine. Tout ce que nous avons à faire, c'est de provoquer une avarie à une pièce qui demandera deux jours de réparation. Si nous minutons parfaitement notre affaire, nous serons en bas à l'aérodrome au moment où le dernier nom sera

collé dans le registre. Il ne leur sera pas possible de nous rattraper. »

— « Je n'aime pas ça, » dit George. « Ce serait la première fois que je saboterais mon boulot. En outre, cela les rendrait certainement méfiants. Non, je préfère encore attendre et voir venir. »

— « Je n'aime *toujours* pas ça, » dit-il sept jours plus tard alors qu'ils descendaient le sentier en spirale, juchés sur des petits poneys de montagne. « Mais ne va pas croire que c'est parce que j'ai peur que je m'en vais. Je suis navré pour ces pauvres types que nous laissons là-haut, et je ne voudrais pas me trouver dans les parages lorsque la machine s'arrêtera. Ils me font un peu pitié. Je me demande comment le vieux Sam prendra la chose. »

— « C'est drôle, » répondit Chuck, « mais quand je lui ai dit au revoir, j'ai eu l'impression qu'il se rendait compte que nous nous sauvions... mais que ça lui était indifférent car il savait que la machine travaillait automatiquement et que sa tâche serait bientôt achevée. Après quoi... naturellement, pour lui, il ne devrait pas y avoir d'*après quoi.* »

George se retourna sur sa selle et regarda derrière lui le sentier de montagne. C'était le dernier point d'où l'on pouvait avoir une vue d'ensemble de la lamaserie. Les constructions aplaties et anguleuses se silhouettaient dans le soleil couchant. Ici et là des lumières trouaient la muraille sombre, comme des hublots sur le flanc d'un paquebot. Des lumières électriques, évidemment, branchées sur le même circuit que la calculatrice Mark V. Combien de temps le partageraient-elles ? se demanda George. Les moines détruiraient-ils la machine dans leur rage et leur désappointement ? Ou se contenteraient-ils de s'asseoir tranquillement et de recommencer à zéro ?

Il savait exactement ce qui se passait au sommet de la montagne à ce moment précis. Le Grand Lama et ses assistants, en robe de soie, analysaient les feuilles de papier que de jeunes

moines avaient détachées de la machine à écrire et collées dans les registres. Nul ne disait mot. Le seul bruit audible était le crépitement doux et incessant des touches sur le papier. La Mark V elle-même, qui avait durant des mois opéré des milliers de combinaisons de lettres par seconde, était maintenant complètement silencieuse. Trois mois de cette vie, pensait George, donnaient envie de se taper la tête contre les murs.

— « Le voilà ! » cria Chuck, le bras tendu vers la vallée. « Regarde comme il est beau ! »

Ce fut également l'avis de George. Le vieux transport DC 3 se tenait au bout de la piste de l'aérodrome, pareil à une minuscule croix d'argent. Dans deux heures, il les emmènerait vers la liberté et la santé mentale. C'était une pensée aussi douce qu'une liqueur de choix. George la laissa humecter son esprit tandis que le poney dévalait la pente de son pas égal.

La nuit tombait maintenant rapidement sur les vertigineux sommets de l'Himalaya. Heureusement, le chemin était en parfait état, et tous deux portaient des torches. Il n'y avait pas le moindre danger, simplement un léger inconfort provoqué par le froid vif. Le ciel au-dessus d'eux était parfaitement dégagé et criblé d'étoiles familières et amicales. Au moins, pensa George, il n'y aurait pas de risque de voir le pilote contraint de renoncer à décoller en raison des mauvaises conditions atmosphériques. C'était la dernière chose qui le tracassait depuis leur départ de la lamaserie.

Il se mit à chantonner mais se tut presque aussitôt. Les montagnes gigantesques, qui le cernaient de tous côtés comme des fantômes démesurés coiffés de blanc, n'encourageaient pas une telle effervescence. George consulta sa montre.

— « Nous atteindrons le terrain dans une heure, » dit-il à Chuck par-dessus son épaule. Puis il eut une arrière-pensée et ajouta : « Je me demande si la calculatrice a terminé son travail. »

Chuck ne répondit pas, et George se retourna sur sa selle. Il put juste apercevoir le visage de son ami, pâle ovale tourné vers le ciel.

— « Regarde ! » murmura Chuck, et George leva les yeux à son tour.

Au-dessus d'eux, silencieusement, les étoiles commençaient à s'éteindre.

Traduit par Marcel Battin.

Titre original : The nine billion names of God.

N.D.L.R. — Une traduction écourtée de cette nouvelle avait primitivement paru en France dans **Le Matin des Magiciens.**

MARGARET
ST. CLAIR

L'enfant du vide

ISCHEENAR est son nom, et il vit dans le gros orteil de mon pied gauche. Il est tout à fait tranquille durant le jour sauf que de temps à autre il tiraille mon pied. Mais la nuit il sort, s'assied sur mon genou et dit toutes sortes de choses détestables. Une fois, il a suggéré...

Mais je ne vais pas vous parler d'Ischeenar maintenant. Je suppose que j'ai hérité de lui en pensant au feu et tout ça. C'est après le feu qu'il est venu dans mon pied. Mais je voudrais dire tout ça dans l'ordre, de quelle manière c'est arrivé, et il faut donc commencer par le commencement. Je suppose que cela veut dire qu'il faut que je vous explique comment il s'est trouvé que nous sommes venus vivre à Hidden Valley.

Oncle Albert s'était suicidé et avait donné Hidden Valley à Maman dans son testament. Moi, je ne voulais pas y venir. Nous

© 1949, Popular Publications, Inc.
Reproduit avec l'autorisation de l'agence Hoffmann.

avions visité Hidden Valley une fois ou deux quand j'étais petit, et je détestais cet endroit. Il me donnait la chair de poule. C'était cette sorte d'endroit dont on parle dans les journaux dominicaux — un endroit où l'eau coule en remontant et où la moitié du temps les lois de la gravitation ne marchent pas, un endroit où parfois une balle de caoutchouc pèse trois ou quatre livres et où, quand vous regardez par la fenêtre en haut de l'escalier, vous voyez un grand lac bleu là où devrait se trouver le jardin potager. Vous ne pouvez jamais vous fier aux choses pour qu'elles soient normales et comme il faut.

Mais maman insista pour y venir. Elle disait que c'était une jolie petite maison où il devait faire bon vivre, avec un puits artésien donnant la meilleure eau du monde, une terre riche où nous pourrions faire pousser nos propres légumes. Il y avait même une vache et quelques poules, et maman dit que nous serions beaucoup mieux là qu'en ville, et que nous y vivrions mieux. Elle dit que nous étions habitués aux choses étranges et que cela ne nous gênerait pas. Pendant qu'elle parlait ainsi, je savais qu'elle pensait que je serais plus heureux dans une ferme, loin des gens.

Maman avait été terriblement bonne pour moi. Elle avait continué les massages et les exercices pour mon dos des années après que les docteurs eussent dit que cela n'était plus utile. J'aurais voulu faire plus pour elle. Ses idées étaient habituellement très bonnes, et quand je les combattais j'étais désolé. A y bien réfléchir, maman a généralement raison.

Aussi, nous allâmes vivre à Hidden Valley. Maman, Donnie (c'est mon petit frère) et moi. C'était pire que ce que j'avais imaginé. L'endroit était toujours suffisamment bizarre pour vous faire pâlir d'effroi, mais en outre il y avait quelque chose de nouveau, une sorte de lourde dépression dans l'air.

Ce fut terrible. D'abord, ça vous donnait l'envie de lever le cou et de hurler comme le font les chiens ; ensuite, vous vous sentiez malheureux de ne pas avoir assez de force pour aboyer.

Cela empirait avec chaque heure qui s'écoulait. Au bout de deux jours passés à Hidden Valley, nous nous regardions en nous

demandant lequel de nous deux, de maman ou de moi, serait le premier à suggérer le retour en ville. Je continue à penser qu'oncle Albert avait dû être drôlement impressionné pour en arriver à se faire sauter à la dynamite. Même Donnie et sa petite chatte étaient sensibles à la dépression ; ils s'asseyaient dans un coin, serrés l'un contre l'autre, et restaient là sans bouger, l'air malheureux.

Finalement maman dit, d'une façon presque désespérée : « Eddie, pourquoi n'essaierais-tu pas de capter quelque chose avec ton poste de radio ? Cela pourrait te distraire. » Maman ne se déclare pas facilement battue.

Je pensai que c'était une idée bête. J'étais radio amateur depuis l'âge de quinze ans, et cela m'avait apporté beaucoup de joies. Ça me plaît plus que tout au monde. Mais quand on se sent aussi déprimé que je l'étais, on n'a aucune envie de parler à quelqu'un. On a seulement envie de s'asseoir et de se poser des questions sur la mort et autre chose de ce genre.

Mon équipement était empilé dans un coin du petit living-room. Je ne m'étais pas senti suffisamment gai pour tenter de mettre le poste en service, bien qu'oncle Albert eût installé un générateur qui produisait l'électricité nécessaire à la maison. Pourtant, après que maman me l'eut demandé pour la deuxième fois, je me levai et rassemblai mon matériel. C'est alors qu'une chose bizarre advint. J'étais en train de chercher une table où poser mon poste quand soudain l'état de dépression commença à me quitter.

Ce fut quelque chose de merveilleux. C'était comme si, après avoir été perdu au milieu d'un brouillard noir et suffocant, je me trouvais soudain en plein jour sous un soleil éclatant.

Les autres ressentaient la même chose. Donnie prit un morceau de ficelle qu'il agita, et la petite chatte se dressa et essaya de l'attraper avec ses pattes comme le font tous les chats du monde lorsqu'ils ont envie de jouer. Maman demeura immobile un moment à me regarder, souriante, puis elle alla à la cuisine et se mit

à préparer le souper. Je sentis bientôt l'odeur du lard frit tandis que maman sifflotait *En avant, soldats du Christ.* C'est lorsqu'elle se sent bien qu'elle siffle ainsi.

Après cela, nous ne nous sentîmes jamais plus déprimés. Les choses étranges au sujet de Hidden Valley cessèrent de nous préoccuper et nous devînmes joyeux. Nous avions des œufs frais, du lait si riche qu'il était difficile de l'avaler, de la salade, des pois, des tomates, etc. C'était une année de sécheresse, mais nous avions toute l'eau qu'il nous fallait pour irriguer. Nous vivions de la richesse de la terre ; il aurait fallu au moins cent dollars par semaine pour vivre comme ça en ville.

Donnie aimait l'école (il y avait plus d'un kilomètre de marche jusqu'à l'arrêt du car) mieux que lorsque nous habitions en ville, où les enfants sont moins amicaux, et maman s'y entendait pour prendre soin de la vache et des poules. J'étais dehors toute la journée, travaillant au jardin, et je devins vite bronzé tout en prenant du poids. Maman disait que je n'avais jamais été en si bonne santé. Elle allait jusqu'à la ville deux fois par mois pour me louer des livres à la bibliothèque du comté, et j'avais ainsi toutes sortes de choses intéressantes à lire.

La seule chose qui m'ennuyait — en réalité, cela ne m'*ennuyait* pas — c'était de ne pouvoir contacter aucun autre radio amateur avec mon poste. Je ne recevais jamais le moindre appel de qui que ce soit. Je ne sais pas où était le défaut — apparemment il semblait que les ondes radio ne pouvaient quitter ou atteindre la vallée. Je fis tout ce que je pus pour améliorer mon installation. Je fis venir par l'intermédiaire de maman une douzaine de livres de la bibliothèque du comté, et je passai la moitié d'une nuit à les étudier. Je démontai et remontai entièremeent mon installation huit ou dix fois, apportant chaque fois toutes sortes d'améliorations. Rien n'y fit. J'aurais tout aussi bien pu porter un caillou à mon oreille et essayer de l'écouter.

Mais cela mis à part, comme je l'ai dit, je pensais que Hidden Valley était un endroit merveilleux. J'étais content que maman

nous ait fait venir ici, Donnie et moi. Tout allait donc bien, jusqu'au jour où Donnie tomba dans la caverne.

Cela se produisit alors qu'il était sorti après le déjeuner pour courir après son chaton — c'était un samedi — et il ne revint pas. Maman, qui se faisait du souci, m'envoya à sa recherche.

J'allai d'abord visiter tous les endroits habituels, puis, ne le trouvant pas, j'élargis le cercle de mes recherches. Enfin, tout au sommet d'un flanc de coteau, je découvris un grand trou humide. Il faisait environ un mètre cinquante de diamètre et l'aspect de l'herbe sur ses bords indiquait que la terre s'était tout récemment affaissée. Le trou semblait avoir deux mètres environ de profondeur. Donnie pouvait-il se trouver là ? S'il y a un trou où tomber, vous pouvez faire confiance à un gosse pour qu'il y tombe.

Je me penchai sur l'orifice, tendis l'oreille et écoutai. Puis je regardai, et ne vis rien. Après un moment, j'entendis un bruit qui ressemblait à un sanglot très étouffé.

— « Donnie ! » criai-je. « Hé, Donnie ! » Il n'y eut pas de réponse, mais le sanglot parut devenir plus distinct. Je pensai que si mon frère était dans le trou, il devait être soit blessé soit trop effrayé pour répondre à mon appel.

Je courus vers la maison aussi vite que je le pus et pris une petite échelle. Je ne dis rien à maman — il n'était pas utile de l'inquiéter encore plus. Je m'arrangeai pour tirer l'échelle jusqu'au bord du trou, puis je l'y laissai glisser et entrepris de descendre. J'ai beaucoup de force dans mes bras.

Donnie n'était pas au fond. Un peu de lumière parvenait de l'orifice, et je constatai que la caverne était plus profonde que je ne l'avais supposé. J'écoutai attentivement et entendis à nouveau la plainte.

La pente était très raide — environ vingt degrés. Je descendis avec précaution, en me tenant aux parois et en m'arrêtant à chaque pas pour écouter. Il faisait aussi noir que dans un four. De temps en temps je criais le nom de Donnie.

La plainte se faisait de plus en plus forte. Cela ne ressemblait pas à la voie de Donnie. Très bientôt j'entendis un faible « Eddie »

venant d'en bas et, presque au même moment, j'entrevis une faible lueur.

Quand j'atteignis le fond de la caverne, Donnie était là. Je pus seulement l'entrevoir qui se silhouettait contre la lueur jaunâtre. Quand je dis son nom cette fois, il eut un haut-le-corps et avala bruyamment sa salive. Il rampa vers moi aussi rapidement qu'il le put et jeta ses bras autour de mes jambes.

— « Oooooh, Eddie, » dit-il, « je suis si content que tu sois venu ! Je suis tombé et je me suis fait mal. Je ne savais pas comment ressortir. J'ai rampé jusqu'ici. Ce que j'ai pu avoir peur ! »

Je le serrai contre moi et lui tapotai le dos. Certainement, j'étais heureux de l'avoir retrouvé, mais mon attention était fixée ailleurs. Notamment sur l'œuf.

Ce n'était pas vraiment un œuf, naturellement. Même à ce moment-là, je le sus. Mais cela ressemblait à un œuf de reptile, dans un certain sens, un gros œuf — énorme. Il avait environ la dimension d'un carton d'emballage, une forme ovale, et il semblait être recouvert d'une sorte de peau à la fois dure et gélatineuse. Cela luisait faiblement avec une lueur orange pâle, comme si l'objet était translucide et comme si la lumière venait de derrière lui. Des ombres bougeaient doucement à l'intérieur.

Donnie s'accrochait si fébrilement à mes jambes que je craignis que cela n'interrompe la circulation de mon sang. Je pouvais sentir son cœur battre contre moi, et lorsque je caressai son visage je vis qu'il était humide de larmes. « Je suis si content que tu sois venu, Eddie, » répéta-t-il. « Tu vois cette espèce d'œuf, là ? Il m'a fait voir des tas de choses. Tu ne peux pas savoir ce que j'ai eu peur. »

Donnie ne ment jamais. « Tout va bien maintenant, » dis-je, tout en continuant à regarder l'œuf. « On ne le laissera pas te montrer d'autres vilaines choses. »

— « Oh ! elles n'étaient pas laides ! » Donnie s'écarta de moi. « L'œuf est laid, mais ce qu'il m'a montré ne l'était pas. C'était très joli, au contraire. »

Je savais que j'aurais dû le faire sortir de ce trou et l'emmener, mais j'étais envahi par la curiosité à tel point que j'étais comme paralysé. « Quelles sortes de choses, Coin-Coin ? » demandai-je (on l'appelle comme ça parce que son vrai nom est Donald).

— « Oh... » La voix de Donnie était rêveuse. Les battements de son cœur s'étaient calmés. « Des livres, et des jouets, et des bonbons. Un grand jeu de meccano. Une ferme jouet et un camion de pompiers et un costume de cow-boy. Et un ice-cream — j'aurais voulu que tu en aies aussi, Eddie. J'ai eu des sodas et des esquimaux et des Coca-cola. Oh ! j'ai aussi gagné le premier prix du concours d'orthographe. Maman était drôlement contente. »

— « Tu veux dire... c'est l'œuf qui t'a donné ça ? » demandai-je, un peu abasourdi.

— « Non. » Le ton de Donnie exprimait le dépit. « Mais je pourrais les avoir, et aussi des tas d'autres choses, si je faisais ce que l'œuf me demande. »

— « Oh ! »

— « Mais je ne le ferai pas. Je lui ai dit. Cet œuf est mauvais. »

— « Qu'est-ce que l'œuf te demandait de faire ? »

— « Y me l'a pas dit. » La voix de Donnie était pleine de rancune. « Y me l'a jamais dit. Viens, allons-nous-en d'ici. Aide-moi, je n'aime pas être ici. »

Je ne répondis pas. Je ne bougeai pas. Cela m'était impossible. L'œuf... me faisait voir des choses.

Quelle sorte de choses ? Les choses que je désirais le plus, exactement comme pour Donnie. Des choses que je désirais avec une telle force que je n'aurais jamais admis que je les voulais. Je me vis moi-même en bonne santé, normal et fort, avec un dos droit et des membres solides. J'allais au collège, et j'étais capitaine de l'équipe de football. C'est moi qui marquais l'essai de la victoire. J'étais diplômé avec les honneurs tandis que maman et ma bonne amie — une jolie, *très* jolie fille — regardaient, leur visage éclatant de fierté. J'obtenais un poste important dans la recherche, branche radio. Et ainsi de suite — des ambitions impossibles, des espoirs fous. Des rêves insensés.

Mais ce n'étaient pas des rêves au moment où l'œuf me les montrait. C'étaient des faits réels, ce n'était pas quelque chose que j'aurais à garder secret ou dont j'aurais à rire. Et tout le temps, une voix dans mon cerveau disait : « Tu peux avoir tout cela. Tu peux avoir tout cela. Aide-nous, aide-nous, je t'en prie. Nous sommes inoffensifs, nous sommes prisonniers et blessés. Nous sommes venus ici pour coloniser et nous ne pouvons ni sortir ni revenir en arrière. Il t'est facile de nous aider. Et nous te serons reconnaissants. Nous te donnerons tout ce que tu as vu, et bien plus encore. Tout ce que tu as à faire... »

Je fis un pas en avant. Naturellement, je désirais ce qu'ils m'avaient montré. Je le désirais de toutes mes forces. De plus, je me sentais désolé pour les créatures inoffensives emprisonnées dans l'œuf. Je savais ce que c'était que de se sentir impuissant et pris au piège.

Donnie tapait sur ma cuisse avec ses poings en criant. J'essayai de le secouer et de le détacher de moi de manière à pouvoir encore entendre l'autre voix. Il s'accrocha, en me donnant des coups de poing, et finalement, dans une fureur désespérée, il attrapa ma main et la mordit de toutes ses forces avec ses petites dents aiguës. « Eddie, Eddie, Eddie ! Partons ! Sortons d'ici, s'il te plaît ! »

Cela m'irrita. Je le regardai, un peu hébété et en colère. Pourquoi ne me laissait-il pas écouter, afin que je puis aider les pauvres êtres enfermés dans l'œuf ? « Reste tranquille, Coin-Coin, » lui murmurai-je.

— « Faut que tu m'écoutes, Eddie ! Ne les laisse pas t'avoir ! Tu t'rappelles ce qui est arrivé à l'oncle Albert ? Tu t'rappelles ce que nous ressentions la première fois que nous sommes venus à la ferme ? »

Les mots me pénétrèrent. Ma prudence habituelle se réveilla. « Mais ils disent qu'ils ne nous feront aucun mal, » objectai-je faiblement. Je parlais à Donnie exactement comme s'il était devenu grand.

— « C'est des grands menteurs. Ils ne peuvent pas s'empêcher

de nous faire du mal. C'est quelque chose qu'ils mettent dans l'air, simplement en demeurant vivants. Ils peuvent l'arrêter pendant un moment, s'ils essayent fort. Mais c'est exactement comme ça qu'ils sont. Comme des serpent à sonnette ou des scorpions. Pourtant, je pense qu'ils aiment ça. Ils aiment être ce qu'ils sont. »

Les scorpions et les serpents à sonnette, expliquai-je pour moi-même, ne sont pas consciemment méchants. Ils n'ont pas désiré être ce qu'ils sont. Mais c'est leur nature d'être venimeux. Et si Donnie avait raison en pensant que les êtres dans l'œuf transmettaient, comme une partie de leur métabolisme, une vibration qui était hostile à la vie humaine ?... Oncle Albert s'était suicidé en se faisant sauter à la dynamite.

— « Nous ferions mieux de nous débarrasser de l'œuf, Coin-Coin, » dis-je.

— « Oui, Eddie. »

Je l'aidai à se hisser sur le bord du trou, opération au cours de laquelle il se foula la cheville. Tout en le poussant je demandai : « Qui sont les êtres qui sont dans l'œuf, Donnie ? » J'avais une idée, mais je voulais la vérifier avec lui. Je sentais que son jeune cerveau et ses jeunes sens étaient plus aiguisés et plus dignes de confiance que les miens.

— « Ils sont comme la radio. Ou comme la *lectricité.* »

— « D'où est-ce qu'ils viennent ? »

— « D'ailleurs — pas comme là où nous vivons. Tout est différent. C'est pas comme ici. C'est là à côté de nous, mais en même temps c'est très loin. »

Je hochai la tête. Je l'aidai à escalader les degrés de l'échelle et le laissai assis sur le flanc du côteau. Je courus vers la maison prendre mon 22 et un bidon d'essence.

Donnie me regarda avec anxiété quand je revins avec l'arme et le bidon. A vrai dire, j'étais passablement effrayé moi-même.

Un 22 n'est pas un fusil très puissant, mais néanmoins, à une distance de cinquante centimètres, les balles auraient dû avoir une certaine puissance de pénétration. Elles ne l'avaient pas. Elles

rebondirent sur l'œuf, sans plus. Je pus les entendre siffler en ricochant avant de s'enfoncer dans les parois de la caverne. J'usai trois chargeurs avant de renoncer.

Restait l'essence. Il n'y avait pas eu d'autres tentatives pour me montrer des images ou me persuader. Dans un silence qui semblait cruellement hostile, j'arrosai l'œuf et le sol autour de lui. Je vidai le bidon jusqu'à la dernière goutte. Puis je reculai et lançai une allumette enflammée.

La chaleur dégagée fut si intense que je battis en retraite précipitamment jusqu'à l'endroit où Donnie était tombé. Mais quand la température eut baissé suffisamment pour que je puisse m'approcher à nouveau, je vis que l'œuf était exactement comme auparavant. Il ne présentait même pas la moindre trace de suie.

C'était raté. Aucune autre idée ne me venant à l'esprit, je remontai l'échelle avec le fusil et le bidon vide. Donnie semblait avoir deviné que j'avais échoué. Il pleurait quand je m'approchai de lui. « Ne dis rien à maman, » dis-je, et il hocha la tête avec soumission.

Mon action avait-elle engagé l'œuf à laisser tomber ? Je pensai que non. Après souper je dis à maman : « Tu sais, parfois je pense qu'il serait agréable de revenir vivre en ville pour quelque temps. »

Elle me regarda comme si elle ne pouvait en croire ses oreilles. « Tu es fou, Eddie ? Nous n'avons jamais été aussi bien qu'auparavant. » Ses yeux se rétrécirent et elle eut l'air ennuyé. « Qu'est-ce qui se passe, mon chéri ? Tu ne te sens pas bien ? »

Je ne pouvais pas lui dire. Je savais qu'elle me croirait — et c'était là l'embêtement. Si elle avait su qu'il y ait une chance de me voir guérir, de me voir en bonne santé et fort comme elle aurait aimé que je le sois, elle aurait marchandé avec les êtres dans l'œuf, c'est certain. Qu'ils soient bons ou mauvais, cela n'aurait pas fait la moindre différence pour elle, du moment qu'elle les aurait cru capables de m'aider. Maman est comme ça.

— « Oh ! je vais bien, » répondis-je aussi chaudement que je

le pus. « C'était juste une idée. Elle est chouette, ta tarte aux fraises, maman. Elle est encore meilleure que d'habitude. »

Son visage se détendit. Mais je ne dormis pas beaucoup cette nuit-là.

Le petit déjeuner que maman prépara le matin suivant était moche. Je n'avais pas faim, mais je ne pus faire autrement que de le remarquer. Les toasts étaient brûlés, les œufs caoutchouteux et froids, et le café avait la couleur du thé. Il y avait même une mouche dans la cruche de jus d'orange. Je pensai qu'elle devait s'inquiéter au sujet de Donnie. J'avais serré une bande autour de son pied comme indiqué sur la figure du livre de premiers secours, mais la cheville s'était enflée comme un ballon et elle avait vraiment un vilain aspect.

Après le petit déjeuner, maman dit : « Eddie, tu as l'air épuisé. Je pense que tu as eu tort de porter Donnie depuis la colline jusqu'ici. Je voudrais que tu ne fasses rien aujourd'hui. Juste t'asseoir et te reposer. »

— « Je ne me sens pas fatigué du tout, » objectai-je.

— « Eh bien... » Son visage s'éclaira. « Je sais, » dit-elle d'une voix enjouéee. « Pourquoi n'essaierais-tu pas de capter quelque chose avec ton poste de radio ? Le fil est assez long pour que tu puisses l'installer dans l'entrée et l'écouter en prenant l'air. Il y a longtemps que tu ne t'en es pas servi. Peut-être pourras-tu prendre une des stations que tu écoutais habituellement. »

Elle avait l'air si contente d'elle d'avoir pensé à la radio que je n'eus pas le cœur de la contrarier. Elle m'aida à transporter dehors la table et l'équipement. Je m'assis et commençai à tripoter les boutons. Il fait bon sous le porche et je me sentais bien.

Je n'obtins aucun écho, naturellement. Très bientôt Donnie s'amena en boitant. Il était supposé demeurer allongé sur le divan du living-room, mais c'est dur pour un petit de rester tranquille.

— « Qu'est-ce qu'il y a, Donnie ? » demandai-je en le regardant. Il avait les sourcils froncés, et son visage était sérieux et crispé. « Ton pied te fait mal ? »

— « Un peu... Mais, Eddie... tu sais, ce vieil œuf ? »

Je portai les mains à mes écouteurs et les écartai un peu de mes oreilles. « Ouais, » dis-je.

— « Eh bien, je pense que tu n'aurais pas dû y mettre le feu. C'était une mauvaise chose à faire. »

J'ôtai les écouteurs et les posai. J'aurais voulu dire à Donnie de se taire et de ne pas m'embêter : je savais que c'était parce que je n'aimais pas ce qu'il me disait. « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Parce que ça a excité les êtres dans l'œuf. Je l'ai bien senti. C'est comme toi avec ton poste. Quand tu mets plus de jus, tu entends les stations plus fort. Le feu leur a donné plus de jus. »

Je ne sus que répondre. Je pensai qu'il avait raison, et je me sentis effrayé. Après une minute, je me forçai à rire. « Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, Coin-Coin, » dis-je. « Nous pouvons venir à bout de n'importe quel vieil œuf. »

Son visage se détendit légèrement. « Je te crois ! » dit-il en s'asseyant sur la balançoire accrochée sous le porche.

Maman passa la tête par l'entrebâillement de la porte. « As-tu réussi à capter quelque chose, Eddie ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je, avec un peu de brusquerie.

— « C'est trop bête. » Elle rentra dans la cuisine, ôta son tablier et le suspendit, puis revint dans l'entrée. Elle frottait son front avec le dos de sa main comme si elle avait la migraine.

Pour lui faire plaisir, je remis mes écouteurs et tournai les boutons. Toujours pas de tonalité. Maman fronça les sourcils. Elle fit le tour de la table et resta là à regarder l'arrière du poste, chose que je ne lui avais jamais vu faire auparavant. « Qu'est-ce qui se passerait si tu plaçais ceci à cet endroit ? » demanda-t-elle d'une voix un peu aiguë.

Je me penchai pour voir ce qu'elle me montrait. « Eh bien, toutes mes lampes claqueraient. »

— « Oh ! » Elle demeura immobile et silencieuse durant un moment. Puis, abruptement, sa main se tendit vers le poste et, avant que j'aie pu l'en empêcher, avant même que j'aie eu la

moindre idée de ce qu'elle s'apprêtait à faire, elle déplaça la fiche dont elle avait parlé.

— « Hé ! » criai-je. « Arrête ! » Mais il était trop tard. Il y eut un craquement et un éclair lumineux, et toutes les lampes grillèrent à la fois. Mon poste était complètement fichu.

Maman passa la main sur son front et me regarda. « Je ne sais pas ce qui m'a poussé à faire ça, Eddie, » dit-elle d'un ton d'excuse. « C'est comme si quelque chose avait guidé ma main. Je suis désolée, mon petit. »

— « Oh ! tout va bien, » dis-je. « Ne te casse pas la tête pour ça. Le poste n'était plus bon à rien. »

— « Je sais, mais... J'ai mal à la tête depuis ce matin. C'est probablement le temps. Est-ce que tu sens cette lourdeur et cette oppression dans l'air ? »

Effectivement, je les sentais comme elle, mais je n'y avais pas prêté attention jusqu'au moment où elle avait fait claquer mes tubes de radio. J'ouvris la bouche pour dire quelque chose, mais avant que j'aie pu parler, Donnie cria : « Regardez Fluffie ! Elle marche dans l'air ! »

Maman et moi, nous tournâmes la tête en même temps. Nous vîmes Fluffie, à environ trois mètres de hauteur, qui faisait des mouvements avec ses pattes comme si elle essayait de marcher. Elle miaulait désespérément. De temps en temps elle dérapait et glissait vers le bas puis retrouvait son équilibre à un autre niveau, exactement comme si une main l'avait rattrapée. Tout son poil était hérissé et sa queue était trois fois plus grosse qu'à l'état normal. Finalement elle s'éleva de cinq ou six mètres, décrivit une longue courbe descendante et finalement dégringola sur le sol avec un bruit mat. Ce fut ainsi que débutèrent les phénomènes.

Nous étions déprimés, mais nous ne nous en rendîmes pas compte tout de suite. De toute façon il nous était facile de surmonter ce sentiment, car la dépression n'était pas pire que ce qu'elle avait été quand nous étions venus la première fois à Hidden Valley. Je supposai que c'était parce que les êtres dans l'œuf s'étaient maintenant plus étendus, mais que ce fût ou non la

raison, le fait est que la plupart des phénomènes étaient physiques.

Il était devenu difficile d'entrer dans le living-room. Pour y arriver, on avait l'impression de se frayer un chemin dans du saindoux. Si vous vous asseyiez sur le divan, vous aviez le sensation d'être serré et poussé, et bientôt vous vous sentiez comme rabattu vers l'extrémité du siège, écrasé contre un des angles. Lorsque maman frotta des allumettes pour allumer le feu afin de préparer le déjeuner, les allumettes furent arrachées de sa main et flottèrent dans la pièce. Nous dûmes manger froid ; elle avait peur de mettre le feu à la maison.

Tout d'abord, maman essaya de prétendre qu'il n'y avait rien d'anormal ; après tout, on ne pouvait rien *voir*. Mais quand j'allai à la cuisine à l'heure du souper, je la trouvai qui pleurait silencieusement. Elle dit que c'était parce qu'au moment d'essayer de couper du pain pour confectionner des sandwiches, le couteau avait quitté sa main et était venu menacer sa gorge. Je savais que si maman pleurait, c'était parce que ç'avait été une chose terrible. Aussi, je lui parlai de l'œuf dans la caverne et tout ce qui s'ensuit.

— « Ils sont maintenant sortis de l'œuf, » dit-elle d'un air malheureux quand j'eus fini. « C'est en grillant tes lampes radio ce matin que je les ai fait sortir. Il faut que nous retournions en ville, Eddie. C'est la seule chose à faire. »

— « Et les laisser libres de faire ce qu'ils veulent ? » dis-je sèchement. « Nous ne pouvons pas faire ça. S'il ne s'agissait que de quitter la vallée en les laissant ici, cela serait sans conséquence. Mais ils ne demeureront pas ici. Ils sont venus sur la Terre pour la coloniser. Cela signifie qu'ils augmenteront et se propageront. Tu te rappelles comment c'était quand nous sommes arrivés ici ? Tu te rappelles comment nous nous sentions ? Suppose que ça devienne comme ça sur toute la Terre ? »

Maman secoua la tête et une mèche de cheveux gris tomba sur ses yeux. « Ceci ne peut pas être réel, Eddie, » dit-elle dans une sorte de gémissement. « Nous devons avoir eu des hallucinations ou quelque chose de ce genre. Je continue à penser que cela ne peut pas être réel. »

Donnie, dehors, poussa soudain un hurlement terrible. Maman devint pâle comme une morte. Puis elle se précipita vers la porte, avec moi sur ses talons.

Donnie, debout près du corps de Fluffie, pleurait à gros sanglots. Il était si désolé et si malheureux qu'il put à peine parler. « Ils l'ont tuée ! Ils l'ont tuée ! » dit-il enfin. « Elle était en l'air, ils l'ont poussée fort et elle est tombée par terre. Elle est tout écrasée ! »

Il n'y avait rien à dire. Je laissa maman s'efforcer de consoler Donnie et m'éloignai pour tenter de penser.

J'eus beau penser, cela ne me mena à rien. Comment pouvez-vous combattre quelque chose que vous ne pouvez ni voir ni comprendre ? Les créatures sorties de l'œuf étaient immatérielles mais elles pouvaient produire des phénomènes matériels ; Donnie avait dit qu'elles étaient comme l'électricité ou la radio. Même si c'était exact, en quoi cela pouvait-il aider ? J'imaginai une douzaine de plans fragmentaires, chacun avec des défauts majeurs, pour nous en débarrasser, et à la fin il fallut que je renonce.

Aucun de nous n'alla se coucher ce soir-là. Nous demeurâmes dans la cuisine serrés l'un contre l'autre pour nous réconforter et nous protéger, pendant que la maison devenait folle autour de nous. Les choses qui arrivaient étaient ridicules et horribles. Elles nous faisaient nous sentir mentalement outragés. C'était comme d'être plongé dans un puits rempli de folie.

Vers trois heures du matin, la lumière de la cuisine s'éteignit lentement. La maison se calma et tout redevint tranquille. Je ne demandai si les créatures de l'œuf, se considérant comme suffisamment vengées de nous qui avions essayé de nous débarrasser d'elles, recommençaient à s'occuper de leurs propres affaires. Peut-être commençaient-elles à augmenter, car la sensation de dépression devenait terrible. C'était pire que cela ne l'avait jamais été auparavant.

Quand vint quatre heures, il semblait que des années et des années s'étaient écoulées. Je demeurai assis là dans le noir, tenant

les mains de maman et de Donnie et me demandant combien de temps encore je pourrais supporter cela. J'avais à ce moment-là une vision de la vie que les gens dans les asiles de fous doivent avoir, une étendue remplie d'horreurs, de peine et de misère insupportables.

Le jour commençait à poindre lorsque je pris ma décision. Il y avait une porte de sortie : il ne fallait pas que je permette à l'Enfer de s'ouvrir en face de moi. Je lâchai les mains de maman et de Donnie et me levai. J'allais me tuer — comme oncle Albert. Je savais où il entreposait la dynamite.

Les yeux de Donnie s'ouvrirent et il me regarda. J'avais toujours su qu'il ne dormait pas. « Ne fais pas ça, Eddie, » dit-il dans un filet de voix. « Cela leur donnera encore plus de jus. »

Une partie de mon cerveau enregistra confusément ce qu'il voulait dire. Les êtres de l'œuf ne me conduisaient pas au suicide délibérément ; ils ne s'intéressaient pas suffisamment à moi pour cela. Mais ma mort — ou la mort de n'importe quel humain — serait un agréable petit événement, une friandise pour eux. La vie est électrique. Ma mort produirait un peu plus de jus.

Cela ne faisait rien — ce n'était pas important. Je savais ce que j'avais à faire.

Maman n'avait pas bougé ni ne m'avait regardé. Son visage était tiré, gris et tavelé. Je comprenais, je ne sais comment, que ce qu'elle endurait était pire que ce que j'avais moi-même supporté. Sa vision était encore plus sombre que ce qu'avait été la mienne. Elle était trop désespérée pour pouvoir penser, parler ou bouger.

La dynamite était dans une boîte sous le hangar. Je fouillai jusqu'à ce que je trouve les détonateurs. Je plaçai les bâtons qui ressemblaient à des bougies dans la ceinture de mon pantalon. J'allais me tuer lorsqu'une partie de moi-même éprouva du remords à la pensée que maman et Donnie allaient sauter en même temps que moi. Alors je sortis et me dirigeai vers le sommet de la colline.

Le soleil se levait dans un jaillissement rouge et or et il souf-

flait une douce petite brise. Je pouvais sentir une odeur de fumée qui venait du bois, au loin. Ç'allait être une belle journée. Je regardai autour de moi à la recherche d'un bon endroit où me faire sauter.

On dit que les suicides sont souvent très particuliers. Je comprenais cela. Cet endroit était trop ouvert et cet autre trop clos ; il y avait trop d'herbe ici, et pas assez là. Ce n'était pas que j'eus la trouille. Je ne l'avais pas. Mais je voulais que tout se passe facilement et bien, sans anicroches ni embarras. Je continuai à chercher et à regarder autour de moi, et bientôt, sans même m'en être rendu compte, je me trouvai près du sommet de la colline, à proximité de l'entrée de la caverne.

Pendant un moment, je pensai à y descendre pour y faire ce que j'avais l'intention de faire. Puis je renonçai. L'explosion, dans cet endroit étroit, aurait pu faire sauter la vallée tout entière. Je m'éloignai, et c'est alors que je sentis une traction dans mon cerveau.

Ce n'était pas, comme l'avait été le sentiment de dépression, quelque chose qui semblait être répandu d'une façon générale dans l'air. Et ce n'était pas non plus comme la voix que j'avais entendue dans ma tête quand j'étais dans la caverne avec Donnie. La meilleure façon d'exprimer ce sentiment est de dire que c'était comme de marcher près d'un fourneau avec les yeux clos.

J'hésitai. Je me sentais toujours décidé à me suicider — je n'étais jamais revenu sur cette décision. Mais je sentais une légère curiosité m'envahir et quelque chose d'encore plus confus que l'on pourrait appeler, en exagérant, le début du commencement de l'espoir.

Je m'approchai de l'entrée de la caverne et me laissai glisser dans le trou.

L'œuf, quand je m'en approchai, ne ressemblait pas à ce qu'il était lorsque je l'avais vu pour la première fois. Il était plus gros et son contour était comme brumeux. Mais la différence principale résidait dans le fait qu'il était dressé et pivotait sur son grand axe, à une vitesse vraiment étonnante. Cela me fit penser

à la rotation d'un rotor électrique. Ce que je ressentais venait de là.

Tandis que je regardais l'œuf tournoyant, qui émettait une certaine luminosité, il me vint à l'idée que l'objet et les choses qui en étaient sorties représentaient des pôles opposés. L'œuf était aussi vivant qu'elles l'étaient, bien que d'une manière différente, et son mouvement procurait l'énergie qui leur était nécessaire pour agir.

Je retirai les bâtons de dynamite de ma ceinture et préparai ma bombe. Il n'y avait pas en vérité un réel danger de faire sauter la vallée. Et du moment que j'étais décidé à sauter le pas, pourquoi n'aurais-je pas détruit l'œuf en même temps que moi, ou du moins essayé de le faire ? C'était ainsi que je voyais les choses.

Il n'y eut aucune tentative pour m'arrêter. Peut-être les créatures de l'œuf n'étaient-elles pas intéressées par les êtres humains, sinon épisodiquement, mais je pense que c'était plutôt parce que, étant les pôles opposés de l'œuf, il leur fallait garder leurs distances vis-à-vis de lui. Quoi qu'il en soit, je fis mon montage sans que rien n'interfère, puis je reculai d'un pas ou deux et tournai le bouton.

La chose suivante dont je me rappelle, c'est que ma tête reposait sur les genoux de maman. Elle me tenait par les épaules et me secouait désepérément, tout en criant quelque chose où il était question de feu.

Maintenant, après coup, je ne vois pas pourquoi j'aurais été responsable du feu. Du tremblement de terre, c'est possible. Apparemment, quand la dynamite explosa, l'œuf essaya d'absorber l'énergie dégagée. (C'est la raison pour laquelle je ne fus que blessé.) J'avais provoqué une surcharge. Et cette surcharge, de quelque manière, éjecta l'œuf de notre espace. Je pense que j'entrevis l'espace dans lequel il était projeté juste avant que ma tête heurte le rocher. Que l'explosion ait provoqué un tremblement de terre, c'est possible, je le répète. Toute la contrée dans laquelle se situe Hidden Valley repose sur une faille.

Quoi qu'il en soit, il y eut des tremblements de terre, plusieurs. Maman et Donnie s'étaient mis à ma recherche dès que les plus fortes secousses s'étaient apaisées, et m'avaient trouvé gisant à l'entrée de la caverne. Ils m'avaient facilement soulevé : je ne pèse pas lourd. Maman était folle d'inquiétude car je demeurais inconscient. Pendant les deux heures précédentes, elle avait senti la fumée et entendu le craquement du feu.

Je suppose que c'était quelque campeur imprudent, dans les montagnes, qui l'avait allumé. C'était une année de sécheresse terrible. De toute façon, lorsque j'eus repris conscience et fus à nouveau sur pied, il était trop tard pour se mettre à courir. Nous n'eûmes même pas le temps d'aller prendre une valise. Maman, Donnie et moi, nous descendîmes le ravin.

Ce ne fut pas une fuite facile. Et, quand nous arrivâmes à Portsmouth, nous trouvâmes la ville entière prête à déménager et à fuir. Le feu était tout près. La population put néanmoins s'échapper à temps. Et alors nous découvrîmes que nous étions des réfugiés.

Il y eut des articles sur nous trois dans les journaux avec des photos de nos têtes effrayées et tout. Les photographes prirent des photos de tous, même de moi, et ils essayèrent de nous faire passer pour des héros parce que nous avions descendu le ravin et n'avions pas été pris par les flammes. Il y eut un tas de sottises d'écrites — il n'y a rien d'héroïque à sauver sa propre vie. Et maman haïssait ces photos : elle disait qu'elle ressemblait à une femme de soixante-dix ans qui a un pied dans la tombe.

Un des journaux ouvrit une collecte en notre faveur qui rapporta quelque deux cents dollars. C'était d'un grand secours pour nous car tout ce que nous possédions au monde, c'étaient les vêtements que nous avions sur le dos. Après tout, nous ne nous étions même pas attendus à rester vivants. Et nous étions débarrassés des êtres qui étaient dans l'œuf.

Comme le disait maman, nous devions être reconnaissants pour des tas de choses.

Je serais encore plus reconnaissaant, toutefois, si je n'avais pas Ischeenar. J'ai donc essayé bien des fois de deviner pour quelle raison il n'était pas mort avec les autres, quand l'œuf a été projeté dans un autre espace. La seule chose qui me vienne à l'idée est que peut-être, étant né ici sur la Terre, il est différent des autres. Quoi qu'il en soit, il est maintenant avec nous. Je me suis arrangé pour que maman ne le sache pas mais, comme je l'ai dit, il vit dans mon gros orteil.

Quelquefois, je me sens presque désolé pour lui. Il est petit et impuissant, et seul dans un monde vaste et hostile. Il est différent de tout ce qui l'entoure. Comme nous, il est un réfugié.

Mais je voudrais pouvoir être débarrassé de lui. Il n'est pas tellement méchant maintenant qu'il est petit. Il n'est pas vraiment dangereux. Mais, Seigneur, comme je *voudrais* pouvoir me débarrasser de lui.

Il sera détestable lorsqu'il aura grandi.

Traduit par Marcel Battin.
Titre original : Child of void.

LESTER

DEL REY

Les eaux tranquilles

ZEKE observait le voyant rouge qui s'éteignait sur le tableau ; puis il écouta le murmure des relais tandis que le vaisseau tâtonnait pour reprendre sa route. Le point lumineux sur l'écran avait disparu dans le fond neigeux que les circuits antiparasites n'arrivaient plus à effacer, même à une pareille distance du soleil. Il baissa les yeux sur ses mains posées sur le pupitre, examinant avec amertume ses jointures enflées d'arthrite et couvertes de poils durs qui commençaient à grisonner.

Il entendit derrière lui Mary qui disait d'une voix douce : « Ces fichus chalumeaux ! » Mais son ton trahissait autant de fatigue qu'il en éprouvait lui-même, et sa vieille colère contre les petits vaisseaux à propulsion directe se manifestait automatiquement. « Il pourrait faire attention où il va ! »

© 1955, King-Size Publications, Inc.
Reproduit avec l'autorisation de l'agence Maurice Renault.

— « Il a fait attention, » lui répondit Zeke. « Il n'y avait pas de danger, Mary. »

Elle lui sourit comme pour lui dire qu'il ne pouvait pas y avoir de danger tant qu'il était aux commandes. Mais cela n'apporta aucun soulagement à Zeke. C'était vrai qu'il n'y avait pas eu de danger. Le « chalumeau » avait dû repérer la vaste masse du *Midas* longtemps à l'avance ; son radar perfectionné ne pouvait l'avoir manqué.

Il contempla de nouveau ses mains. Il savait bien qu'il n'était pas nécessaire de déclencher une poussée en catastrophe et ses mains se tendaient déjà vers les commandes quand les systèmes automatiques s'étaient activés. Cependant, comme pour l'écran, l'âge avait laissé passer trop de parasites dans les messages transmis par ses nerfs. Ses doigts avaient réagi trop tard en tâtonnant. Tout comme le *Midas* avait cafouillé en fournissant une super-poussée inutile.

Un vieil homme, songeait-il, dans un vieux vaisseau. Mais depuis quelque temps, il lui semblait qu'il vieillissait plus vite encore que le vaisseau. A une époque lointaine, ce qu'il préférait, c'était se trouver le plus loin possible des planètes. Maintenant il trouvait le voyage de retour de Thétis presque trop long et ennuyeux. Il était même impatient de se poser sur Callisto où il n'y aurait pas d'alarmes pour l'arracher au sommeil agité qui était le sien.

Il entendit la porte du poste de commande se refermer doucement et comprit sans y réfléchir que Mary était allée leur préparer le thé. Leurs habitudes avaient le même automatisme que le vaisseau, se dit-il. Mais il prit sa pipe et commença à la bourrer en marmonnant inconsciemment les mots qui étaient devenus le symbole de leurs besoins : « Une bonne pipe et une bonne tasse de thé n'ont jamais fait de mal à personne. »

Si leur garçon avait vécu, la vie aurait pu être différente. Zeke soupira et se leva, pour effectuer sa ronde normale d'inspection avant le thé. Il passa devant les trois autres sièges — inoccupés —

du poste de commande. Bates était mort sur Vénus, Levitchoffski avait cédé ses parts pour entrer dans une compagnie de chalumeaux et Ngambu avait recraché sa vie au cours d'une attaque subite trois ans seulement auparavant, laissant le *Midas* entre les seules mains de Zeke. Il était peu à peu devenu plus difficile d'embaucher des hommes jeunes pour remplacer les absents. Maintenant, il se résignait à faire tout le travail lui-même. Il avait vécu assez d'années pour tout apprendre depuis son admission au sein du groupe comme ingénieur en chef.

Il se rendit à l'arrière, à travers le poste d'équipage désert, devant les cabines de passagers également désertes, par les cales avec leur cargaison réduite, jusqu'à la grande machine qui propulsait le *Midas*. Là, pour la première fois de la journée, il se sentit décontracté. Partout ailleurs, les surfaces brillantes d'autrefois s'étaient depuis longtemps ternies, mais l'énorme convertisseur à fusion était la seule chose qu'il n'avait jamais négligée. Il continuait à ronronner avec régularité, transformant un filet d'hydrogène coulant dans de l'eau ordinaire en de formidables flots d'énergie, et il étincelait sous son regard approbateur. On n'en faisait plus, des machines comme celle-là... plus depuis que les chalumeaux avaient pris la relève. Un chalumeau au complet pesait moins que les sept mille tonnes de matériel propulseur que transportait le *Midas*. Quand ce dernier avait été construit, le coût des vaisseaux de l'espace imposait que leurs machines soient conçues pour durer presque une éternité. La nef pouvait tomber en morceaux autour de la machine, et on pouvait oublier cette dernière des générations durant avant qu'elle commence à faiblir.

Puis la satisfaction de Zeke se dissipa. La machine elle-même avait sa faiblesse... il lui fallait quelqu'un pour l'alimenter et lui donner un minimum de soins. Une fois qu'il serait mort, la machine mourrait avec lui. Alors que les chalumeaux régnaient sur les routes de l'espace, personne ne s'intéresserait à un vieux rafiot, même avec une machine qui transformait si bien l'hydrogène en énergie pour permettre aux grandes tuyères de souffler la force propulsive.

Zeke quitta à regret la chambre des machines pour s'enfoncer dans le dédale des tuyères. Il allait lentement, à présent, retardant l'instant autant qu'il le pouvait. La poussée gaspillée pour tenter d'éviter le chalumeau avait été trop violente : quelque part, une partie des commandes avait mal fonctionné. A présent...

Cela aurait pu être pire. Les propulseurs au moins marchaient encore. Mais le déséquilibre qui s'était manifesté petit à petit avait empiré. L'effort superflu de correction de route les avait endommagés plus que ne l'aurait fait une année d'usage normal.

Zeke allait et venait, contournant par la seule force de l'habitude les barres collectrices et les imposantes pièces électroniques dans le compartiment vaste mais encombré. Il pouvait compenser les dégâts dans une certaine mesure, en mettant hors circuit les sections les moins usées. Mais ce ne serait qu'un système de fortune. Il y avait longtemps que le *Midas* aurait dû passer en cale pour réparations. Cela ne pouvait plus attendre.

Mary tenait le thé prêt quand il revint enfin dans leur chambre. Elle commença à lui remplir une tasse puis interrompit son geste en voyant son visage. « C'est grave ? » s'enquit-elle.

Il fit un signe affirmatif. Il n'avait jamais beaucoup parlé, et avec Mary ce n'était guère nécessaire. « Fichu ! » lui dit-il. « Combien nous reste-t-il ? »

Elle prit le carnet de dépôts bancaires et le lui tendit. Il ajouta le montant du versement qu'il toucherait sur Callisto pour le transport de sa cargaison. Il avait une assurance sur laquelle il pourrait obtenir du crédit. Mais il savait que cela ne suffirait pas.

— « Peut-être Mr. Williams nous consentira-t-il une avance sur le contrat de l'an prochain, » suggéra Mary. « Tu ne lui en as encore jamais demandé. » Elle le regardait avec insistance, et sa voix manifestait son inquiétude pour lui plus que pour le vaisseau. « Zeke, pourquoi ne t'étendrais-tu pas une petite heure ? Cela te fera plus de bien que le thé. »

Il secoua la tête en prenant sa tasse. « Peux pas, » répondit-il. « Trop de choses à penser pour ça. »

Il faudrait manipuler le *Midas* comme un bébé, à l'atterrissage, avec les tuyères en si mauvais état, ce qui voulait dire avant tout : calculer l'orbite de descente la plus favorable. Et comme il avait lui-même plutôt besoin de se ménager, cela devrait attendre.

Après, peut-être aurait-il le temps de s'en occuper... quand il aurait parlé à Williams.

Cela faisait cinq ans que Zeke s'était posé sur Callisto pour discuter du dernier renouvellement du contrat avec Williams, le chef de la Société des Minéraux Saturanus. Cette fois, après s'être reposé de la longue et précautionneuse manœuvre d'atterrissage, il trouvait que Zeusville avait changé, sans toutefois discerner d'abord en quoi consistait cette transformation. Puis il commença à comprendre ; la ville était bien la même, mais pour la première fois il descendait la Grand-Rue sans que personne le reconnaisse. Et les visages avaient une expression nouvelle... l'attitude sauvage de l'homme de l'espace avait fait place à une allure affairée qu'il n'avait encore jamais remarquée au-delà de Mars.

A Saturanus, il y avait d'autrès changements encore. La réceptionniste était un jeune bout de fille qui le fit attendre près d'une demi-heure avant de le laisser entrer dans le bureau du Président. Et ce ne fut pas Burt Williams qui le reçut, mais un homme qui lui était totalement inconnu !

— « Mr. Williams est mort depuis trois ans, capitaine Vaughn, » dit-il. Il hésita un instant, puis se leva, la main tendue. « Je suis Julian Hathaway ; j'étais le trésorier de la maison. Vous vous rappelez ? »

Zeke se rappelait vaguement un homme plus jeune. Il fit un signe affirmatif. Hathaway n'était pas tout à fait gros, mais il avait acquis une certaine épaisseur qui lui conférait de la respectabilité. Cependant il paraissait un peu mal à l'aise.

— « J'imagine que vous venez toucher ce qu'on vous doit encore sur votre contrat, capitaine Vaughn ? » demanda-t-il.

Zeke hocha lentement la tête. « Et pour discuter de son renouvellement, » répondit-il. Il continuait à s'adapter aux transformations. Il n'était pas assez lié avec feu Williams pour être très affecté de sa mort, mais tous ses calculs étaient basés sur la présence de l'ancien président. Il ne voyait pas comment amorcer la question d'une avance. Il avait toujours été facile de converser avec Williams, mais...

Hathaway s'agitait nerveusement en mordillant le bout de son cigare. Puis il ouvrit un tiroir et y prit ce qui ne pouvait être que l'ancien contrat. Il le compara à un feuillet posé devant lui. Il finit par hausser les épaules et toussota. « Selon mes chiffres, on vous doit huit mille quatre cents dollars et trente et un *cents*, plus trois cents dollars de provision jusqu'à la fin du mois. J'ai fait établir un chèque. Et il y en a un autre de cinq cents dollars, puisque Mr. Williams vous avait porté sur la liste des employés. Ce qui signifie que vous avez droit à cette somme comme indemnité de congédiement après quinze ans. Voici. »

Il tendit une enveloppe. Zeke l'ouvrit maladroitement et contempla les chèques. Puis ses yeux se reportèrent sur Hathaway.

— « Congédiement ? Mais... »

Hathaway paraissait de moins en moins à l'aise, mais il approuva de la tête. « Malheureusement, il nous est impossible de renouveler le contrat, capitaine Vaughn. »

— « Mais Williams m'avait dit... »

— « Je sais. Et je suis sûr qu'il comptait vous garder sous contrat aussi longtemps que vous seriez en activité. Je ne sais pas s'il vous l'a jamais dit, mais il avait servi durant un an à bord d'un des anciens vaisseaux de passagers à machines ioniques et, dès qu'il s'agissait de nefs propulsées aux ions, il devenait sentimental. A une époque, même, il avait des contrats avec cinq d'entre eux... mais les quatre autres sont tous hors de course à présent. Toutefois il était toujours en difficulté avec les actionnaires à ce sujet. En tant que nouveau président de la compagnie, capitaine Vaughn, je n'ai pas autant d'autorité qu'il en avait. »

— « Je ne comprends pas, » fit Zeke. Cet homme lui disait en

d'autres termes qu'il avait vécu de charité ! Ce qui n'avait pas de sens. « Je faisais payer moins cher que les chalumeaux ! Et en plus les tarifs d'affrètement ont augmenté l'an dernier. »

Hathaway faisait l'effet d'un homme qu'on surprend en train de battre un enfant. Son ton était attristé, mais il ne montrait pas d'incertitude. « C'est en partie la raison. Quand les taux ont augmenté, Hermès Affrètements nous a offert un contrat à l'ancien tarif, contre l'exclusivité des droits. Et comme cela représente pour nous une économie annuelle de plusieurs millions de dollars, nous n'avons pu refuser. Je suis désolé, capitaine Vaughn, mais ce n'est plus du tout de mon ressort. »

— « Ouais, » fit Zeke en se levant lentement. Il fourra l'enveloppe aux chèques dans sa poche. Il tendit la main, en s'efforçant de sourire d'un air dégagé. « Je vous remercie, Mr. Hathaway. J'enlèverai le *Midas* de la zone Saturanus dans les docks, le plus vite possible. »

— « Ce n'est pas la peine. Jusqu'à la fin du moins, votre vaisseau est théoriquement admis à ce stationnement et je veillerai à ce qu'il n'y ait pas de difficultés. Bonne chance, capitaine. » Il serra la main de Zeke, presque avec gratitude, et raccompagna son aîné jusqu'à l'entrée. Il le suivait encore des yeux quand Zeke contourna le coin de la rue, deux pâtés de maisons plus loin.

Zeke alla déposer les chèques et vérifia le solde de son compte dans l'espoir que Mary ait pu se tromper dans ses calculs. Mais il savait bien que non, avant même que le jeune caissier le lui ait confirmé. Alors il retourna au spatioport en évitant l'hôtel où ils étaient descendus, Mary et lui.

Le *Midas* dressait sa masse parmi les chalumeaux de dimensions plus réduites. On n'avait jamais réussi à construire de moteur de chalumeau plus vaste que le premier conçu et le problème posé par la mise en série de plusieurs de ces moteurs avait interdit d'appliquer ce procédé. A l'origine, ces petites nefs disposaient de moins de la moitié du volume utilisable sur le *Midas*, mais on en avait depuis accru l'efficacité et à présent ils pouvaient transporter des cargaisons à peu près égales.

Quand on avait inventé la conversion directe d'un souffle de fusion minime et intermittent en une poussée de propulsion, les spationautes avaient ri à la vue des bâtiments destinés à utiliser ce système. Ils avaient l'air de jouets tout au plus. Et on avait déjà admis l'impossibilité de porter leur puissance au-delà de certaines limites. Il était alors évident qu'après quelques perfectionnements des moteurs éprouvés et sûrs à fusion et propulsion ionique, les minuscules chalumeaux n'auraient pas l'ombre d'une chance.

Les spationautes, Zeke le savait, avaient eu raison sur tous les points... mais ils ne s'y connaissaient guère en économie. On aurait pu améliorer les grands moteurs générateurs d'énergie ainsi que la propulsion ionique, et construire ainsi des vaisseaux bien supérieurs aux meilleurs chalumeaux. Mais on ne l'avait pas fait. Un appareil comme le *Midas* avait coûté plus de vingt millions de dollars à la construction. Le gros moteur à lui seul avait absorbé soixante pour cent du prix. Et, pour le même prix, on pouvait lancer quarante nefs à poussée directe.

Sous tous les aspects sauf un seul, la poussée ionique était plus efficace. Mais cet unique aspect avait été déterminant. Du point de vue économique, il était impensable d'immobiliser jusqu'à vingt millions de dollars plus les intérêts, alors que deux chalumeaux rapportaient autant pour le prix d'un seul million ! Les compagnies de navigation spatiale avaient donc cessé de passer contrat avec les bâtiments à poussée ionique et les progrès qu'on aurait pu accomplir dans ce domaine restaient toujours une simple possibilité.

Durant un temps, lors des courtes difficultés entre Mars et la Terre, alors qu'il semblait que doive éclater une guerre interplanétaire, la Terre s'était de nouveau intéressée aux grands vaisseaux. Le gouvernement les avait rachetés dans le dessein de les armer. Puis la crise s'était aplanie et on les avait revendus au titre d'excédents, puisqu'aucune compagnie n'était plus équipée pour les utiliser. Bates et Levitchoffski avaient réussi à réunir de quoi en acheter un et avaient embauché Zeke comme ingénieur-mécanicien

et Ngambu comme pilote, avec égalité de parts en raison de leurs talents. Beaucoup d'autres avaient agi de même.

Mais cela remontait à quarante ans et maintenant il semblait bien que le *Midas* fût le dernier des anciens vaisseaux. Zeke en avait vu d'autres mis à la ferraille sur les planètes extérieures ou démolis aux explosifs parce que les anciens mécaniciens étaient morts ou avaient abandonné la partie. On ne formait plus d'hommes pour l'entretien efficace des grands moteurs.

Il parvint enfin à son bâtiment et escalada la rampe. Quarante ans ! Il se demanda combien de fois il avait pu grimper à bord, puis il tenta de se remémorer ce qu'il ressentait quand il était encore assez jeune pour ne pas souffler comme un asthmatique avant le dernier échelon, même sur les planètes légères.

Callisto n'était alors qu'un avant-poste, le point que ne dépassaient pas les grandes compagnies ni les chalumeaux. Zeke et les hommes de sa trempe avaient établi les colonies sur les planètes extérieures ; là où les chalumeaux refusaient d'aller, les grands vaisseaux comme le *Midas* avaient été le seul cordon ombilical pour tous ceux qui vivaient plus loin que Jupiter. Il y avait même encore une gravure représentant le *Midas* sur le sceau officiel de la planète Neptune. Et les enfants souhaitaient grandir pour conduire des vaisseaux semblables. Il était impossible d'atterrir sans qu'une bambe de gamins — et d'adultes restés gamins — accourent pour admirer les spationautes, demandent l'autorisation de visiter l'intérieur, et restent la bouche ouverte devant les machines.

Cette fois, pour accueillir Zeke, il n'y avait que l'évaluateur de la compagnie de réparations qu'il avait consulté quand il s'était posé. L'homme se tenait dans le sas principal, l'air hésitant, et il pivota vivement à l'entrée de Zeke.

— « Oh ! bonjour, capitaine Vaughn. Je venais justement vous voir. Dans quel délai voudriez-vous que la révision soit terminée ? »

Zeke fronça les sourcils. La question était idiote, mais il ne semblait pas que l'autre plaisantât. « Le plus vite possible, naturellement. Mais... euh... combien... »

— « Impossible ! » Cette fois, c'était l'évaluateur qui paraissait

croire Zeke idiot. Il éboucha un sourire maladroit. « Nous n'avons pas en magasin ce qu'il faut pour reconstruire tout cet attirail. Bien plus, vous avez de la chance que nous ayons quelqu'un qui peut s'en charger. Aucune autre entreprise de ce côté-ci de la Terre ne voudrait y toucher. Nous devrons faire venir de Mars certaines pièces de rechange et peut-être en faire fabriquer quelques autres à Detroit. Ecoutez, vous êtes décidé à le mettre en cale ? »

— « Combien ? » répéta Zeke.

L'homme haussa les épaules. « Je n'en ai pas la moindre idée. Il faudrait trois mois rien que pour un devis sur les pièces. En chiffres ronds, peut-être un million pour les pièces à changer, plus les frais de port et la main-d'œuvre, si vous voulez une révision complète. Un quart de cette somme rien que pour remettre en état les parties déficientes des éléments de poussée, si nous ne tenons pas compte des faiblesses mineures. Votre machine paraît en bon état. Et vous pourriez en tirer encore quelques années d'usage aux commandes. Vous n'êtes pas malade ? »

Zeke se dégagea de la main que l'autre lui posait sur l'épaule. Il avait été bien sot de se figurer que c'était faisable pour la somme qu'il possédait. Avec un amer sourire, il tira de sa poche son relevé bancaire et le communiqua à l'homme.

L'évaluateur siffla entre ses dents.

— « Voilà tout, » fit Zeke.

— « Hum... » L'employé regarda le spationaute puis haussa les épaules. « Très bien. Je vais être franc avec vous, capitaine Vaughn. J'avais grossi la somme... Comme tout le monde, je ne déteste pas toucher une bonne commission. Mais je n'avais pas trop poussé. Pas même un dixième des frais ! » Il se tortilla l'oreille en examinant le vaisseau, puis il haussa de nouveau les épaules.

« Peut-être pourrions-nous cependant faire quelque chose, » finit-il par proposer. « Nous disposons de quelques pièces anciennes, et nous pouvons en bricoler quelques autres. Pour vingt-cinq mille dollars, nous serions en mesure de remettre vos éléments

en un état suffisant pour qu'on les accepte à l'inspection avant décollage. Bien plus, comme je suis l'un des inspecteurs, je peux vous le promettre. Il nous faudrait sans doute deux semaines. Alors vous pourrez mener votre bâtiment sur Vénus. Ils manquent de métal et paient le maxi pour la casse. Votre vaisseau vous rapporterait probablement assez pour acheter un chalumeau d'occasion en état satisfaisant ou pour prendre votre retraite. Je sais que récemment on a réparé grosso modo deux vieux rafiots sur la Terre et qu'ils se sont traînés jusqu'à Vénus. Ce qui veut dire que les prix sont favorables. Qu'en dites-vous ? »

Zeke porta une main tremblante sur une grosse clef anglaise accrochée à la cloison. « Fichez le camp ! » Sa voix lui sonnait lourde aux oreilles. « Quittez mon bord et allez au diable ! »

— « Mais qu'est-ce qu'il y a donc ? » L'inspecteur fit un pas en arrière, plutôt pour faire plaisir à Zeke que par peur. « Ecoutez, je cherche à vous venir en aide. Etes-vous devenu cinglé, capitaine ? »

La brève colère de Zeke se dilua dans la sensation générale d'abattement qu'il éprouvait. Il laissa retomber mollement le bras et inclina la tête. « Je ne sais pas. Peut-être que je suis fou, en effet. Il le faut pour que je me sois posé sur Callisto sans même avoir appris à l'avance qu'il y a maintenant une inspection préalable au décollage. C'est bon. Faites les réparations. »

Il ne pouvait rien faire d'autre, bien sûr. Du moins cela lui laisserait-il assez d'argent pour acheter des approvisionnements. Et le carburant ne posait pas de problèmes... il avait découvert des endroits où se procurer de l'eau gelée des années auparavant et les réservoirs de combustible étaient presque pleins.

Mais avec l'annulation du contrat Saturanus, il serait difficile d'obtenir assez de fret pour couvrir les frais. Si le *Midas* avait été en parfait état de marche, il aurait sans doute pu décrocher un bon contrat pour les nouvelles mines de Pluton, car il était difficile de trouver des pilotes de chalumeaux qui supportent le long voyage sans aucune distraction. Mais les mines ne confieraient pas leurs minerais ultra-précieux sans une inspection détaillée du

bâtiment. On l'avait déjà rejeté cinq ans auparavant. Il n'en était donc plus question.

Il repartit en direction de l'hôtel, en réfléchissant à ce qu'il allait raconter à Mary. Elle s'apercevrait bien qu'il mentait, mais elle en serait néanmoins réconfortée. Ensuite il irait chercher du travail. Il devait bien y en avoir, que diable !

« *Le Seigneur est mon pasteur, il ne me laissera pas dans le besoin,* » se cita-t-il, en s'efforçant d'y croire. Puis il cessa. Son esprit n'avait que trop de facilité à déformer ce qui venait ensuite dans la citation. Les verts pâturages et les eaux tranquilles ! Il était peut-être vieux, mais il n'était pas encore prêt à se laisser mettre au vert ; pas plus que son vaisseau n'allait s'encalminer dans des eaux tranquilles, hors du courant, pour y pourrir sans utilité !

Le vaisseau se comporta un peu mieux au décollage de Callisto. Zeke avait été inquiet, après avoir observé le travail maladroit et négligent des ouvriers. Et Mary avait eu ses propres soucis, sans doute inspirés par le mépris qu'elle éprouvait pour quiconque salissait les coursives sans les nettoyer ensuite. Elle avait dû consacrer des heures à remettre le *Midas* en état de propreté, pendant que son mari examinait le travail. Mais une fois hors des frontières planétaires, ils avaient tous les deux respiré plus à l'aise.

— « Je vais faire le thé, Zeke, » dit-elle. Puis elle esquissa un sourire. « Il était si gentil, ce jeune homme. »

Zeke comprit qu'elle songeait à Hathaway. Il approuva de la tête. Il devait admettre qu'elle avait raison. Hathaway n'avait pu faire reconduire le contrat, mais il avait agi de son mieux, finalement. Il était venu à l'hôtel leur dire qu'il leur avait trouvé un petit boulot pour une autre compagnie minière : transporter d'urgence un inspecteur sur Cérès. Le paiement était ridiculement peu élevé, mais c'était quand même quelque chose. Et Hathaway

avait suggéré qu'ils trouveraient sans doute à Cérès du travail pour quelques voyages. Une fois leurs derniers dollars dépensés, ils en avaient plutôt besoin.

Ç'avait été leur seule chance, après que Zeke eut en vain visité tous les bureaux de Zeusville. Il n'avait rien trouvé d'autre pour un vieux rafiot à poussée ionique.

Hathaway s'était comporté comme un autre homme, comme si sa conscience eût été soulagée d'un lourd fardeau. Il avait été aussi gentil que le disait Mary. Trop gentil, réfléchissait amèrement Zeke. Ils avaient maintenant un passager et gagnaient assez pour effectuer le parcours, mais il savait que ce n'était que charité de la part d'Hathaway. Il n'avait obtenu ce boulot que grâce aux pressions exercées par Hathaway, et non par ses propres mérites. Il n'y était pas habitué. Puis il se rappela que Williams lui avait fourni des contrats pendant quinze ans, et ç'avait été aussi presque de la charité de la part de Williams !

Il prit sa pipe et commença à la bourrer tout en partant pour sa tournée d'inspection régulière. La porte de la cabine du passager était fermée et il en éprouva presque de la reconnaissance, ignorant encore ce que le jeune ingénieur connaissait au juste de la situation. Il se rendit dans le compartiment de la machine et se mit de nouveau à grogner en voyant comme le boulot avait été salopé. Les ouvriers ne s'étaient même pas donné le mal d'éliminer la rouille des pièces récupérées. Et il se rappela qu'il n'avait d'autre garantie que l'acceptation lors de l'inspection de décollage. Peut-être la réparation tiendrait-elle encore un an... après, ce serait sans doute la panne irrémédiable. A trois mètres de distance, il détectait encore la perte de chaleur des isolants endommagés.

Cependant, il n'y pouvait rien. Il avait été en son temps un des meilleurs mécaniciens de spationef. Il était en mesure de contrôler à la perfection le grand générateur. Et il aurait pu en enseigner le fonctionnement dans n'importe quelle école, ou à n'importe quel jeune qui eût désiré l'apprendre. Mais les éléments de poussée étaient trop compliqués pour qu'un seul homme puisse

se charger de les équilibrer, et il n'avait pas de pièces de rechange.

Il haussa les épaules et continua de marcher vers la grande machine où le flot constant de souple énergie apaiserait certains de ses tourments. Il fut étonné de trouver là Grundy, le passager ingénieur, en train d'étudier la masse du moteur. Le jeune homme blond parut presque confus d'être ainsi surpris en pleine curiosité.

— « Il fallait que je l'examine, » expliqua-t-il en hâte. « Je n'avais encore jamais vu de moteur à fusion. Je le voulais, tant que j'étais encore sur la Terre, mais c'était toujours trop compliqué de pénétrer dans les secteurs où on en conserve. »

Zeke approuva de la tête. Il avait entendu dire qu'on n'avait pas construit les moteurs à fission envisagés pour l'usage général parce que les convertisseurs d'énergie solaire avaient été poussés presque à la perfection. Il existait des quantités de générateurs à fusion, mais ils étaient confinés en des endroits où la lumière solaire n'était pas régulière. Alors qu'on pouvait étaler comme de la peinture sur un tissu à bon marché une couche de batteries capable de recueillir près de cent pour cent de l'énergie solaire, et que les nouvelles piles de réserve pouvaient accumuler plusieurs jours d'énergie, pourquoi les hommes se seraient-ils embarrassés de machines gigantesques ? Bien sûr, sur les planètes au-delà de Mars, le soleil était trop faible. Mais là, les frais de transport avaient amené toutes les installations — sauf les plus grandes — à choisir les unités énergétiques plus réduites et plus simples à fission d'uranium. Il était moins coûteux d'acheter de l'uranium que de payer des intérêts sur un moteur à fission.

— « Heureux de vous la montrer, » dit-il à Grundy.

L'ingénieur secoua la tête. « Non, merci. Un coup d'œil me suffit. Je connais déjà le principe général. Dommage qu'on ne puisse en fabriquer de plus petites à meilleur compte. Alors que l'uranium se fait plus rare et plus cher, la situation de certaines colonies devient difficile. »

— « Etes-vous ingénieur électricien ? » demanda Zeke.

— « Non, dans les mines, » répondit le jeune homme. Il désigna vaguement le vaisseau qui l'entourait. « Ce *Midas*... n'est-ce

pas à son bord qu'était Levitchoffski quand il a découvert le gisement d'uranium sur cet astéroïde... ce qui lui a permis de lancer les Transports Solaires ? »

Zeke fit un signe affirmatif. Ce n'était pas tout à fait exact, mais assez proche de la vérité. Levitchoffski avait racheté les droits d'un passager pour Saturne qui avait abandonné l'idée d'en vivre. Ensuite, quand le *Midas* avait fait escale sur les lieux pour voir ce dont il s'agissait au juste, l'équipage était tombé par hasard au bon endroit. Levitchoffski s'était empressé de revendre la concession à des spéculateurs. Deux ans plus tard, après avoir perdu ses bénéfices en divers autres placements sans valeur, il avait revendu ses parts du *Midas* pour entrer à Transports Solaires.

L'ingénieur resta dans la salle des machines quelques instants encore puis retourna dans sa cabine, plus impressionné du fait que Zeke avait connu Levitchoffski que du *Midas* lui-même.

Zeke allait le suivre quand il s'immobilisa. Levitchoffski ! Zeke ne l'avait pas revu depuis des années, mais l'autre devait encore se souvenir de lui. Il était peut-être devenu président de Transports Solaires, et des plus respectables. Mais il n'aurait pas oublié. S'il savait que Zeke était en difficulté, il ferait tout ce qu'il pourrait pour lui venir en aide.

Zeke s'assit sur le piédestal du gros moteur, le caressant doucement tout en réfléchissant. Il y avait toujours sur la Terre des propulseurs ioniques mis à la ferraille et des hommes entraînés à travailler sur tout problème d'ordre technique. Ils pourraient remettre le *Midas* en état, sans doute pour une faible fraction du prix demandé sur Callisto. Ensuite, avec un vaisseau remis à neuf, il y aurait presque certainement du boulot bien payé sur le trajet de Pluton. Si Levitchoffski consentait à lui prêter l'argent, il serait probablement en mesure de le rembourser en cinq ans... et même d'offrir à un homme plus jeune un salaire assez tentant à bord.

Cela ne lui plaisait pas. C'était jouer d'une ancienne amitié. Mais il lui fallait du secours, et dans ce cas, il préférait s'adresser à Levitchoffski plutôt qu'à quiconque. Et ce ne serait pas vrai-

ment une charité. Il était encore bon pour une dizaine d'années, avec un vaisseau réparé et un assistant.

Il étudiait toujours cette possibilité quand l'alarme retentit brusquement. Un coup d'œil au tableau auxiliaire de commandes de la salle des machines le fit courir péniblement vers la section des éléments de poussée.

Mais tout était fini avant qu'il y parvînt. L'isolant de la section principale de l'élément directeur avait fini par sauter. Cela avait dû se passer en quelques microsecondes pendant lesquelles les ions brûlants avaient tout rompu, puis le coupe-circuit à inertie avait mis hors tension cet élément. Mais les dommages étaient tels qu'il ne subsistait aucun espoir d'y remédier.

C'était la partie réparée sur Callisto. Zeke n'aurait su dire si elle avait sauté parce que le travail avait été mal fait ou parce que les pièces relativement neuves avaient exercé une trop forte contrainte sur les anciennes. Peu importait. Il ne lui restait maintenant que l'énergie de secours de la gouverne.

Ils ne subsistait aucun doute. Dès qu'il serait sur Cérès, il lui faudrait envoyer un message à Levitchoffski. Et maintenant que tout était décidé, il se posait des questions. Trente ans, c'est long. Le jeune homme qu'il avait connu aurait fait n'importe quoi pour lui ; mais il en avait vu d'autres changer avec l'âge et la prospérité. Il s'inquiétait soudain de savoir si Levitchoffski accepterait même le message qu'il enverrait, frais à la charge du destinataire.

Zeke eut de la chance que la gravité soit si faible sur le petit astéroïde. Il put ainsi économiser sur la puissance des auxiliaires sans que l'atterrissage soit trop rude. Il resta assis un moment pour s'en remettre, suivant des yeux l'ingénieur qui descendait en hâte la rampe ; le jeune homme devait être en colère, après le choc, à en juger par sa démarche. Mais s'il avait été au courant, il aurait été heureux de s'en tirer indemne.

Le terrain paraissait lamentable. Cérès avait été autrefois une escale régulière pour le *Midas,* mais il y avait bien longtemps.

Zeke se rappelait l'endroit bourdonnant comme une ruche, avec toute l'activité suscitée par les grandes mines de germanium. Maintenant, l'aire paraissait déserte et les grands entrepôts restaient sombres dans la faible clarté solaire.

Quand Zeke sortit du *Midas* pour se diriger vers le bureau des messageries, tout paraissait encore plus sombre. En arrivant plus près de la rangée des entrepôts, il observa une certaine activité, mais qui ne se comparait pas avec celle d'antan. Derrière eux, les usines de traitement s'activaient et les petits wagonnets allaient et venaient sans cesse. Toutefois il manquait la gaieté qui avait régné parmi les mineurs d'antan. Et un regard sur ce qu'il transportaient en donnait la clé.

Du minerai à faible teneur ! Les mines même les plus fabuleuses s'usaient. Il avait entendu des rumeurs selon lesquelles on avait épuisé la matière première de bonne qualité, mais il avait eu peine à y croire. Maintenant, il constatait que c'était la vérité. Cérès conservait sans doute assez de minerai pauvre pour durer encore des générations, mais on l'avait bâtie en se fondant sur une matière première presque pure et ceci ressemblait plutôt à un régime de famine.

Et cela paraissait encore plus lamentable que cela n'eût dû. Il y avait quelques lumières et il vit des hommes dans un des magasins ; ils portaient d'épais vêtements comme pour conserver la chaleur. S'il y avait un seul visage souriant parmi les cinquante mille habitants de ce petit monde, Zeke n'aurait su le découvrir.

L'atmosphère même qui emplissait le dôme de plastique dont la ville était recouverte paraissait ancienne et usée. Zeke frissonna en se rendant compte qu'il faisait froid. Mais c'était autre chose que le froid qui accentuait la douleur de ses articulations. L'âge et le *Midas* l'avaient épuisé. A présent, il lui semblait que tous les mondes qu'il avait connus souffraient du même mal, comme si l'univers tout entier en fût réduit à la stagnation de la veillesse.

L'âge devrait apporter la sérénité et la satisfaction... les eaux calmes dont parlait le psaume, où tout n'était que paix et tran-

quillité. Mais ici, à bord du *Midas*, le silence était celui de la décrépitude et de la décomposition, comme une mare laissée par l'inondation, une fois le flot arrêté.

Son pas était traînant quand il arriva à proximité du bureau des messageries, en partie à cause de la tristesse ambiante, en partie pour une autre raison. Bon sang, ce n'était pas vraiment une charité qu'il allait demander à Levitchoffski ! Il se le répétait, sans parvenir à y croire.

Çà et là il reconnaissait quelques boutiques, sans avoir la moindre envie d'y entrer. Même si c'étaient toujours les propriétaires qu'il connaissait, ils auraient trop changé depuis qu'il les avait vus, tout comme Levitchoffski pouvait avoir changé.

Soudain, un appel le fit se détourner lentement.

— « Zeke ! » L'homme était grisonnant et barbu. Tout d'abord Zeke ne le reconnut pas. Puis sa mémoire incertaine lui évoqua un visage sous un aspect plus jeune. Pourtant, pour avoir employé son prénom, ce ne pouvait être qu'Aaron Cowsilck, qui avait été en son temps le boute-en-train de Cérès. Ils avaient tiré pas mal de bordées ensemble avant que Zeke se marie et s'assagisse.

« Zeke ! » L'homme lui prit la main. Alors il reconnut la cicatrice au-dessus de l'œil, il sut que c'était bien Aaron. « Je me demandais si tu étais encore à bord quand le *Midas* s'est posé. Et puis Mary m'a dit que tu te dirigeais de ce côté. Je te croyais mort depuis longtemps. Tu nous manques, par ici. Comment cela marche-t-il ? »

Zeke s'efforça de dissiper sa tristesse en se maudissant de n'avoir pas songé à rendre visite à Aaron avant que celui-ci se mette à sa recherche. « Assez bien, » mentit-il, sûr que l'autre était néanmoins au courant. « Comment se fait-il que tu ne sois pas en prison ? »

— « Parce que c'est moi qui dirige la prison, Zeke. Je suis le maire du patelin ! » Devant l'expression de Zeke, son sourire s'épanouit. « Rien de plus alcoolisé que le café, à présent ! Et encore le toubib me dit de ne pas en abuser. Et à propos... »

Il empoigna Zeke par le bras pour l'entraîner vers un petit

restaurant. Zeke éprouvait presque de la reconnaissance à devoir s'arrêter. Et quand le café fut servi, cela le réchauffa un peu. Il le dégustait à petites gorgées tandis qu'Aaron posait toutes les questions pertinentes. Zeke se donnait du mal pour y répondre avec détachement, mais la vérité devait être évidente. Le maire soupira et montra l'extérieur.

— « C'était la belle époque, quand le *Midas* était encore plein d'ardeur et que le pays grandissait. » Son visage avait perdu toute expression. « Ne mens pas, Zeke, et moi je n'essaierai pas de t'en mettre plein la vue. Cela va mal. Si le jeune Grundy n'expédie pas des messages favorables à sa société, nous sommes dans le pétrin. »

— « Les mines ? » fit Zeke.

— « Oui, les mines. Un de nos hommes croit avoir découvert un filon qui mènerait à un riche gisement. Je voudrais le croire. Nous sommes presque au bout de la ficelle. Nous ne pouvons économiser davantage le courant et l'uranium devient de plus en plus cher. La dernière trouvaille sur Neptune n'était qu'un rêve... une petite poche isolée. Maintenant le prix de l'U-235 a monté. Nous n'avons plus les moyens de continuer. Et faute d'énergie en quantité suffisante, sur un monde comme celui-ci, nous ne pouvons rien faire. La nourriture, l'eau, l'air... pour nous, tout cela n'est que de l'U-235. En outre les usines de traitement utilisent plus de courant pour le minerai pauvre que pour celui de première qualité. Même si nous pouvions payer l'uranium, il faudrait encore chauffer trop fort notre centrale et elle ne durera pas éternellement. J'ai l'impression que tu pourrais trouver du boulot, si tu pratiques des prix assez bas. »

— « Pour vous replacer ailleurs ? »

L'autre acquiesça d'un air sombre. « Tout juste. Vesta Métaux dit qu'on pourrait nous répartir sur les Troyennes... il y a là-bas des mines en plein essor. Si nous avons les moyens de nous payer le voyage et le transport des effets indispensables, ils nous offrent le logement et l'emploi. On pourrait se trouver obligés d'accepter. »

— « Je ne peux pas vous emmener, » dit Zeke. Il vida sa tasse de café et la reposa lourdement. « Les éléments de gouverne sont foutus, Aaron. Et votre jeune Grundy lui-même devra, pour rentrer sur Callisto, prendre le premier chalumeau qui se présentera. Tant que les réparations ne seront pas effectuées, je ne peux prendre ni passagers ni fret. »

Le maire paraissait presque soulagé, malgré son ton apitoyé. Ce devait être terrible de devoir abandonner un monde et d'émigrer par petits paquets. « J'imaginais bien quelque chose de cet ordre en bavardant avec Mary, » dit-il. « Mais cela s'arrangera d'une manière ou d'une autre. Il faut que nous dînions ensemble chez moi. Ma femme est bonne cuisinière. »

— « Venez au *Midas* tous les deux, que Mary te fasse voir qu'elle sait encore cuisiner, elle aussi, » proposa Zeke. « Nous avons encore de la dinde martienne dans le réfrigérateur. Amène toute ta famille, si tu as des enfants. »

Aaron sourit. « Un seul... une fille. Maîtresse d'école ici. Ce qui me rappelle... quand elle a appris que nous avions la visite d'un vieux brûleur d'ions, elle s'est mis en tête de te tomber dessus avec toute sa classe. Elle n'a encore jamais eu l'occasion de voir un pareil vaisseau. D'accord ? »

— « Bien sûr, » fit automatiquement Zeke. « A quelle heure le bureau des communications ferme-t-il, Aaron ? »

Il lui restait juste le temps. Il serra de nouveau la main du maire, presque heureux de pouvoir se replonger dans ses pensées. En temps normal, la possibilité de revivre les jours anciens aurait été un don du ciel, mais pour le moment il ne tenait pas à se souvenir de toutes les années écoulées.

Au bureau, une fille prit son feuillet et fronça les sourcils en constatant que le message était en port dû. Elle examina le papier et arriva à la signaturee. Elle releva vivement les yeux.

— « Capitaine Vaughn ? »

Il fit un signe affirmatif.

« J'ai un message pour vous. Il est arrivé depuis deux jours

et nous le gardions à votre intention. C'est de Mr. Levitchoffski ! Peut-être feriez-vous bien d'en prendre d'abord connaissance. »

Zeke contempla l'enveloppe avec ahurissement avant de comprendre. C'était Mary, naturellement ! Elle avait dû télégraphier à Levitchoffski dès qu'elle avait appris la résiliation du contrat... sans doute en l'avertissant de ne pas le dire à Zeke ! Elle les avait tous connus, autrefois, et elle avait pensé avant Zeke à leur ami de jadis.

Il ouvrit l'enveloppe d'un doigt tremblant. C'était un long message et l'expéditeur n'avait visiblement pas regardé à la dépense. Zeke parcourut rapidement tout le passage où Levitchoffski — pour dissimuler que Mary était intervenue — expliquait qu'il avait tenté d'entrer en rapport avec lui et avait fini par apprendre qu'il avait eu des ennuis sur Callisto et s'était posé sur Cérès. Il suffisait à Zeke de constater que l'homme avait conservé son amitié d'antan et que ses mots exprimaient une joie sincère d'être de nouveau en relations. Zeke arriva à la partie la plus importante.

« Rien ne me plairait plus, » disait le message, « que de remettre en bon état le vieux *Midas*. Quel bâtiment ! Mais si je n'arrive pas à persuader la tête de cochon que tu es, il n'y aura pas moyen. Le seul endroit où on puisse trouver les ateliers et les spécialistes nécessaires, c'est ici même, sur la Terre. Et comme un autre de ces vieux rafiots rafistolés au sparadrap est tombé en panne sur la route de Vénus, les services de l'inspection refusent de laisser un autre brûleur d'ions atterrir ici. J'ai cherché à les persuader de contourner la loi, mais rien à faire !

» Bref, j'expédie mon propre chalumeau à toute vitesse sur Cérès. Reviens ici, où l'argent pousse sur les arbres, Zeke. J'ai un boulot de première disponible à mes côtés... il y a des années que je ne parviens pas à trouver un bon ingénieur en qui je puisse avoir confiance. La place est à toi et je crève d'impatience de vous revoir, Mary et toi. »

Zeke laissa tomber le message sur le bureau et resta à le regarder sans le voir. La jeune fille attendait, curieuse.

— « Y a-t-il une réponse ? » fit-elle. « En port dû et sans limite de prix. »

Il secoua la tête et se dirigea vers la porte. Puis il changea d'avis. Il fallait répondre, naturellement.

Mais c'était un dur labeur que de trouver les mots voulus pour expliquer que les réparations effectuées suffisaient pour qu'il obtienne du travail sur Pluton.

Il ne lui était pas facile de mentir et rien n'aurait retenu Levitchoffski, évidemment, s'il avait su la vérité.

Plus tard, il se retrouva dans le poste de commande, tandis que Mary lisait et relisait le message et la réponse qu'il y avait donnée. Finalement, elle reposa les papiers.

— « C'est bien, Zeke. Je pense qu'il te croira, » lui affirma-t-elle.

Il promena les mains sur les commandes, allumant les ampoules qui lui parurent trop faibles, sur le point de s'éteindre. A leur clarté, les poils de ses mains lui parurent plus gris que jamais quand il bourra sa pipe.

— « Peut-être bien qu'il a vraiment besoin d'un ingénieur, » lâcha-t-il enfin.

— « Peut-être, » acquiesça-t-elle. Elle lui prit la main. « Il est bien, le télégramme que tu lui as envoyé, Zeke. »

D'en bas leur parvenait le bruit que faisait Grundy en rassemblant ses effets. Il avait été furieux quand Zeke lui avait annoncé qu'il ne pourrait pas le ramener, jusqu'au moment où Zeke lui avait montré les éléments endommagés. Alors il avait pâli et s'était tu. Ses pas se dirigèrent vers l'échelle menant au poste de pilotage, puis hésitèrent.

Zeke alla sur le seuil. « Désolé, Mr. Grundy. Peut-être ne devrez-vous pas attendre trop longtemps. J'ai appris qu'un chalumeau doit passer ici dans deux jours. Que pensez-vous des mines ? »

Il avait voulu le demander plus tôt, mais il avait oublié.

Grundy grommela avec dégoût : « Fichues. Le gisement est

complètement épuisé. Rien qui puisse permettre à ma société de consentir des avances. Pourquoi ? »

— « Simple curiosité, » répondit Zeke. « Eh bien, au revoir. »

Il referma le battant et, sur l'écran de vision, suivit des yeux Grundy qui traversait le terrain, sa valise à la main. Il remarqua que l'image s'affaiblissait. Mais cela n'aurait désormais plus d'importance.

Quarante ans, songea-t-il de nouveau. Quarante ans que lui-même et le vieux *Midas* gagnaient leur vie et aidaient les hommes à conquérir de nouvelles frontières. Maintenant, ils avaient vieilli ensemble et quelques-unes de ces frontières avaient vieilli aussi, déjà sur le point d'être abandonnées.

— « Il reste encore Vénus, » dit-il d'une voix lente. « Je pense que nous pourrions vivre du produit de la vente à la ferraille. Et ce ne serait pas de la charité. »

Mary hocha la tête sans rien dire. Puis elle fit un signe de dénégation et il poussa un soupir de soulagement.

Au-dessus d'eux, le noir de l'espace tenait lieu de ciel, moucheté des points de feu qu'étaient les étoiles. Il y avait déjà longtemps que Zeke avait lu des histoires où des vaisseaux franchissaient — dans un avenir plus ou moins lointain — les distances immenses entre ces étoiles. Mais, jusqu'à présent, personne n'avait découvert une force motrice qui rende le voyage possible au cours d'une seule existence.

Quand il était encore jeune et sot, il avait imaginé qu'un jour il serait à bord d'un de ces vaisseaux. Et, à présent, peut-être qu'il était vieux et sot. Peut-être un homme manifeste-t-il un grain de folie en devenant vieux ? Mais qu'est-ce qu'il y avait de si fou là-dedans ? Il n'y avait pas d'autre solution.

— « Mary, » dit-il d'un ton calme, ne sachant trop comment en discuter. « Mary, je crois que tu as épousé un imbécile. »

Elle regarda comme lui vers l'espace et un bruit insolite s'étouffa dans sa gorge. Puis il eut la surprise de la voir sourire. « Tant que c'est un couple d'imbéciles qui restent ensemble, Zeke, je pense que cela n'a guère d'importance, n'est-ce pas ? »

Et en quelque sorte, ce fut réglé. Zeke saisit le maître-interrupteur et établit le courant. D'en bas monta aussitôt le doux murmure de la grande machine, toujours aussi impatiente de fonctionner, insouciante des faiblesses des antiques éléments de poussée. Il tendit les mains vers les commandes, puis s'immobilisa.

En bas, sur le terrain, l'écran montrait un groupe qui accourait vers la rampe d'embarquement qui n'était pas encore rentrée. Il ne pouvait décoller avec tout ce monde sous le souffle des tuyères.

Il se dressa sur ses jambes un peu flageolantes, mais il arriva au sas avant que les nouveaux venus aient escaladé la rampe. Il alluma une ampoule et vit une jeune femme, assez jolie, accompagnée d'une trentaine de garçons et de filles de huit à douze ans. Derrière eux venait le maire Aaron Cowslick.

Celui-ci se hissa en soufflant un peu. « Je te présente ma fille Ruth, » dit-il. « Tu sais la nouvelle pour les mines, Zeke ? »

— « Oui. Pas de chance, Aaron. »

— « Ouais. C'est dur pour les petits. La rumeur s'est répandue et ils sont au courant depuis l'après-midi. C'est toujours moche pour des gosses qui ont grandi sur un monde d'apprendre qu'ils doivent le quitter. Ruth s'est dit que cela les réconforterait un peu si elle réussissait à leur faire visiter un vaisseau ionique d'origine. Ils étaient tout excités en venant ici. »

— « Fais-les entrer, » dit Zeke. Son enfance était bien loin, l'époque où il grillait d'envie de trouver une occasion de monter à bord d'une vraie nef. Mais il s'en souvenait. Toutefois, dans le cas présent, il pensait que pour les enfants c'était un peu comme de lire un roman historique... la chance d'explorer un navire de pirates. « Mary est en haut, si tu veux te joindre à nous. Et ne t'en fais pas... ils ne casseront rien. »

— « Je vais leur faire faire le tour, » dit Ruth à son père et à Zeke. « J'ai lu pas mal de choses sur ces astronefs. Papa, tu n'es pas forcé de nous accompagner. »

Aaron poussa un soupir de soulagement évident et suivit Zeke. Mais, en bas, ils entendaient les cris émerveillés qui ne s'apaisaient

pas. Zeke imaginait la jeune femme en train de leur bourrer le crâne d'idées fausses et ridicules. Comment pourrait-elle répondre à leurs questions, en se fondant seulement sur ses lectures ?

Il finit par se lever et redescendre, laissant Aaron en compagnie de Mary. En un temps d'autres enfants s'étaient rassemblés autour du bâtiment, alors que tout sauf les enfants était plus jeune. Si ce devait être la dernière fois, le *Midas* serait manié comme il fallait !

Et il fallait que ce soit la dernière fois. Il avait tout élaboré tandis que les minutes s'écoulaient. Ils pouvaient risquer encore un atterrissage, puis un décollage des terres désolées de Pluton. Il y avait sur cette planète de la glace qui servirait à remplir les réservoirs et les cales... assez pour donner au *Midas* deux années de poussée régulière, ou un an avec une réserve d'énergie suffisante pour le fonctionnement à peu près sans fin du matériel.

Et il y avait à bord de la nourriture pour un bon bout de temps, en utilisant les produits des réservoirs hydroponiques pour compléter les vivres. Assez pour nourrir deux personnes âgées jusqu'à ce que la mort les prenne naturellement.

Ce ne serait pas un suicide, en définitive. Ils iraient plus loin que nul autre auparavant et, après leur mort, le *Midas* dériverait à jamais, on se trouverait pris dans un système solaire. Il poursuivrait sa course et il n'y avait pas de limites connues aux frontières qu'il atteindrait. Ses éléments de gouverne étaient fichus, mais les organes de poussée principale lui suffiraient pour atteindre une vitesse impensable.

Il n'y aurait pas d'eaux tranquilles. Au contraire, il y aurait ce que Tennyson qualifiait de « *marée telle que le mouvement même semble assoupi ; trop profonde pour les sons et l'écume...* »

Il était presque parvenu au grand compartiment des machines. Il stoppa pour rassembler ses esprits. Il se demandait quelles inepties Ruth débitait aux enfants.

Puis il cligna les yeux de surprise. Elle était bien informée ! Elle s'efforçait de répondre à tout ce qu'on lui demandait, et elle s'en tirait bien.

Il resta à l'écouter, hochant la tête d'un air approbateur. Certaines données sortaient des livres... et parfois cela ressemblait à ce qu'il aurait dit lui-même. Aaron avait dû lui répéter ses paroles.

— « Autant de puissance qu'une machine à uranium ? » coupait un des élèves.

— « Davantage, » répondit-elle. « Plus que deux installations comme celle dont nous disposons. Et c'est bien plus grand, comme vous le voyez. Tenez ! Un de ces astronefs qu'on appelle chalumeaux ne pourrait même pas soulever une machine comme celle-ci. Il faut bien qu'elle soit puissante, pour soulever son propre poids ! »

— « Mince alors ! » fit une voix aiguë de garçonnet, remplie d'admiration. Zeke voyait l'enfant qui levait la tête sur le grand moteur et le touchait d'un doigt plein de respect. « Mince, je voudrais bien qu'on se serve encore de vaisseaux pareils. Alors je me ferais mécanicien. Comme j'aimerais ça ! »

Zeke regarda le gamin qui touchait de nouveau la machine, laquelle parut ronronner au contact, tout comme Zeke s'était souvent imaginé qu'elle répondait au sien.

Il retourna sans bruit au poste de commande, sans plus s'inquiéter de ce que Ruth expliquerait aux gosses.

Aaron et Mary étaient toujours assis dans la pénombre, mais ils se tournèrent vers lui à son arrivée. Il alla au tableau et coupa les lampes, allumant le plafonnier. Il n'avait plus besoin de se tenir dans l'ombre, à présent.

— « Aaron, » fit-il d'un ton paisible, « si je posais ce vaisseau en tout endroit que tu jugerais bon, penses-tu que tes ingénieurs pourraient m'aider à brancher tes lignes d'alimentation à cette grosse machine qui autrement sera perdue inutilement ? Et crois-tu que tu aurais une place pour un bon ingénieur qui enseignerait à quelques-uns de tes jeunes administrés le fonctionnement des moteurs à fusion ? »

C'était la seule solution, naturellement. Il avait un moteur qui travaillerait au moins un millier d'années, et presque sans frais

de carburant ; et Cérès avait à peu près tout ce qu'il fallait, sauf le courant que pouvait fournir cette machine. Il était bien sûr inefficace sur le plan économique d'envisager en ces jours l'utilisation d'une telle masse. Mais parfois l'âge est plus important que l'économie, qu'il s'agisse de mondes, de moteurs ou d'hommes.

Il vit la surprise faire place à une lente compréhension. Mary lui souriait à travers les larmes qui lui coulaient soudain sur les joues. Et Aaron se leva, le visage éclatant d'espoir et de vitalité.

Le maire s'étouffa, la main tendue vers Zeke. « Nous aurons toujours l'emploi d'un homme de valeur, Zeke, » dit-il.

En définitive, ce seraient les eaux tranquilles... l'immobilité en un endroit permanent, sur un petit monde paisible assez ancien pour avoir perdu un peu de sa sauvagerie. Mais toutes les eaux ne restaient pas obligatoirement stagnantes, une fois le flot passé.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : The still waters.

FREDRIC

BROWN

Lettre à un phénix

J'AI beaucoup de choses à vous dire, tellement de choses qu'il m'est difficile de savoir par où commencer. Il est heureux que j'aie oublié la presque totalité de ce qui m'est arrivé. L'esprit a une capacité limitée de souvenir. Ce serait horrible si je me rappelais les détails de cent quatre-vingt mille années d'existence — les détails des quatre mille vies que j'ai vécues depuis la première grande guerre atomique.

Non que j'aie oublié les détails vraiment importants. Je me rappelle avoir participé à la première expédition pour Mars et à la quatrième pour Vénus. Je me rappelle — je crois que c'était au cours de la troisième grande guerre — l'explosion de la planète Skora, avec une force dont on peut dire qu'elle est à la fission nucléaire ce qu'est une nova par

© 1949, Street & Smith Publications, Inc.
Reproduit avec l'autorisation de l'agence Maurice Renault.

rapport à notre soleil qui doucement agonise. J'ai commandé en second un vaisseau spatial de l'Hyper-Classe A au cours de la guerre menée contre la deuxième expédition des envahisseurs intergalactiques, ceux qui avaient établi des bases sur les satellites de Jupiter avant même que nous sachions qu'ils étaient là et qui nous rejetèrent presque du système solaire avant que nous ayons découvert la seule arme contre laquelle ils étaient impuissants. Ils battirent alors en retraite hors de la Galaxie, là où nous ne pouvions les suivre. Quand nous eûmes la possibilité de le faire, environ quinze mille ans plus tard, nous découvrîmes qu'ils avaient disparu. Leur race s'était éteinte trois mille ans auparavant.

C'est de cela que je voudrais vous entretenir — de cette race puissante et des autres — mais au préalable, de manière que vous sachiez comment il se fait que je sache ce que je sais, je vous parlerai de moi.

Je ne suis pas immortel. Il n'y a qu'un être immortel dans l'univers — nous verrons cela plus tard. Comparé à lui, je n'ai pas d'importance, mais vous ne pourrez ni comprendre ni croire ce que je dis tant que vous ne saurez pas ce que je suis.

Un nom importe peu — et c'est heureux, car je ne me rappelle pas le mien. C'est moins étrange que vous ne le pensez, car cent quatre-vingt mille ans représentent une durée fort longue et pour diverses raisons j'ai changé de nom mille fois et plus. Et qu'est-ce qui peut avoir moins d'importance que le nom que mes parents m'ont donné il y a cent quatre-vingt mille ans ?

Je ne suis pas un mutant. Ce qui m'est arrivé s'est produit lorsque j'avais vingt-trois ans, pendant la première vraie guerre atomique, la première au cours de laquelle les adversaires utilisèrent toutes les armes nucléaires — des armes de faible puissance, naturellement, comparées à celles qui furent employées ultérieurement. Cela se passait moins de vingt ans après la réalisation de la première bombe atomique. Les toutes premières bombes furent lâchées au cours d'une guerre mineure, alors que j'étais encore enfant. Cette guerre se termina rapidement car seul un des pays antagonistes possédait l'arme nucléaire.

La première guerre atomique ne fut pas une guerre d'extermination — la première ne l'est jamais. Ce fut une chance car, si ç'avait été le contraire — une de ces guerres qui mettent fin à une civilisation — je ne serais pas demeuré vivant au cours de la période de sommeil de seize ans dans laquelle je fus plongé environ trente ans plus tard. Mais voilà que je sors encore du sujet.

J'avais, je crois, vingt ou vingt et un ans lorsque la guerre commença. Je ne fus pas enrôlé dans l'armée, car je n'étais pas physiquement apte. Je souffrais d'une maladie assez rare de la glande pituitaire — le syndrome de Quelqu'un. J'ai oublié le nom. Cela provoquait entre autres de l'obésité. Je pesais environ vingt-cinq kilos de plus que la normale, et j'avais peu de résistance physique. Je fus déclaré inapte sans la moindre hésitation.

Environ deux ans après, mon état s'était légèrement aggravé, mais d'autres choses avaient empiré plus que légèrement. A ce moment-là, l'armée recrutait n'importe qui. Elle aurait enrôlé un unijambiste manchot et aveugle s'il avait été volontaire. Et j'étais volontaire pour combattre. J'avais perdu ma famille dans un bombardement, je détestais mon occupation dans une manufacture qui travaillait pour la guerre, et les médecins m'avaient dit que mon mal était incurable et qu'il me restait tout juste un an ou deux à vivre. Aussi, je rejoignis ce qui restait de l'armée, et ce qui restait de l'armée m'accepta sans hésitation et m'envoya rejoindre le front le plus proche, qui se trouvait à une dizaine de kilomètres. Je reçus le baptême du feu le lendemain du jour de mon engagement.

J'ai suffisamment de souvenirs pour me rappeler que je n'y fus pour rien, mais il se trouve qu'au moment où je m'enrôlai on aborda un tournant de la guerre. L'ennemi était à court de bombes et de poudre et manquait également d'obus et de balles. Nous manquions nous-mêmes de bombes et de poudres, mais l'ennemi n'avait pas détruit *tous* nos moyens de production tandis que nous avions anéanti les siens. Nous possédions encore des avions,

d'autre part, ainsi qu'un semblant d'organisation capable de les envoyer là où il fallait. Disons plutôt à proximité des endroits où il fallait, car quelquefois il arrivait que nous bombardions nos propres troupes. Ce fut une semaine après mon baptême du feu que je fus évacué, après avoir été blessé par une de nos plus petites bombes qui était tombée à un kilomètre de moi.

Je fus transféré, environ deux semaines plus tard, assez vilainement brûlé, dans un hôpital militaire. A ce moment-là la guerre était terminée. A l'exception d'opérations militaires mineures ou de rétablissement de l'ordre, le monde recommençait à vivre. Vous voyez, cela n'avait pas été ce que l'on appelle une guerre totale. Elle avait tué — je suppose, car je ne me rappelle pas le pourcentage exact — environ un quart ou un cinquième de la population mondiale. Il demeurait suffisamment de capacité de production et suffisamment de monde pour que l'on pût repartir de l'avant. Il y eut des temps sombres durant plusieurs siècles, mais il n'y eut pas de retour à l'état sauvage suivi de recommencement. A cette époque, on avait recommencé à se servir de bougies pour s'éclairer et de bois pour se chauffer, mais ce n'était pas parce que l'on ne savait pas se servir de l'électricité ou extraire le charbon ; c'était simplement parce que les confusions et les révolutions les avaient fait oublier pour un certain temps. La connaissance demeure, elle se met simplement provisoirement en veilleuse jusqu'à ce que l'ordre soit revenu.

Ce n'est pas comme après une guerre totale, lorsque les neuf dixièmes ou plus de la population de la Terre — ou de la Terre et des autres planètes — a disparu. Alors le monde retourne à une sauvagerie extrême et ce n'est qu'au bout de cent générations que l'on redécouvre le métal qui sert à forger les lances.

Mais voilà que je recommence à digresser. Après que j'eus repris conscience à l'hôpital, je souffris durant une longue période. Il n'y avait plus alors d'anesthésie. J'avais des brûlures causées par l'irradiation qui me causèrent des souffrances intolérables durant plusieurs mois, jusqu'à ce que graduellement elles s'apaisent. Je ne dormais pas, et cela était une chose étrange. Et il y

avait aussi quelque chose de terrifiant, car je ne comprenais pas ce qui m'était arrivé, et l'inconnu est toujours une chose terrible. Les médecins ne s'intéressaient pas à moi outre mesure — j'étais un brûlé ou blessé parmi des millions — et je pense qu'ils ne me croyaient pas lorsque j'affirmais ne plus pouvoir dormir du tout. Ils pensaient que je dormais mais peu et que j'exagérais ou que je me trompais de bonne foi. Mais je ne dormais *pas du tout*. Et longtemps après avoir quitté l'hôpital, guéri, je ne dormais toujours pas. Guéri, incidemment, de ma maladie de la glande pituitaire, j'avais retrouvé un poids normal et jouissais d'une santé parfaite.

Je ne dormis pas pendant trente ans. Puis je dormis, *durant seize ans*. Et à la fin de cette période de quarante-six années, j'étais toujours, physiquement, à l'âge apparent de vingt-trois ans.

Commencez-vous à deviner ce qui s'était passé ? L'irradiation, ou la combinaison de plusieurs sortes de radiations, que j'avais subie avait radicalement changé les fonctions de ma glande pituitaire. Et il y avait d'autres facteurs consécutifs. J'ai étudié l'endocrinologie autrefois, il y a environ cent cinquante mille ans de cela, et je pense avoir trouvé le taux : si mes calculs sont corrects, ce qui m'était arrivé n'avait qu'une chance sur plusieurs milliards de se produire.

Les facteurs de décrépitude et de vieillissement ne disparurent pas, naturellement, mais le taux fut réduit d'environ quinze mille fois. Je vieillis à la fréquence d'un jour tous les quarante-cinq ans. Aussi ne suis-je pas immortel. J'ai vieilli de onze ans au cours des cent quatre-vingts derniers millénaires. Mon âge physique est maintenant de trente-quatre ans.

Quarante-cinq années, dans mon cas, correspondent à un jour. Je ne dors pas pendant environ trente ans, puis je dors durant les quinze années suivantes. Il fut heureux pour moi que mes premiers « jours » ne se soient pas écoulés durant une période de désorganisation sociale complète ou de sauvagerie, sinon je n'aurais pas survécu à mes premières périodes de sommeil. Mais

je leur survécus et à ce moment-là j'avais mis au point un système et pus prendre soin de ma propre survivance. Depuis lors, j'ai eu environ quatre mille périodes de sommeil, et je suis toujours vivant. Peut-être quelque jour manquerai-je de chance. Quelque jour peut-être, en dépit des protections dont je m'entoure, quelqu'un découvrira-t-il la caverne ou la cave où je me dissimule durant mes périodes de sommeil. Mais c'est invraisemblable. Je dispose d'années pour préparer ces endroits et j'ai l'expérience de quatre mille périodes de sommeil derrière moi. Vous pourriez passer mille fois près d'une de ces cachettes sans même deviner qu'elle existe, et vous ne pourriez pas y pénétrer si vous vous doutiez de son existence.

Non, mes chances de survivre entre chaque période de vie éveillée sont beaucoup plus grandes que mes chances de survivre durant mes années de vie consciente de ces périodes, en dépit des techniques de survivance que j'ai développées.

Et ces techniques sont efficaces. J'ai survécu à sept guerres atomiques — et superatomiques — qui ont réduit la population de la Terre à quelques tribus sauvages serrées autour de feux de camp dans les rares zones encore habitables. Et à d'autres époques, dans d'autres ères, je suis allé dans cinq galaxies autres que la nôtre.

J'ai eu plusieurs milliers de femmes, mais toujours une seule à la fois : je suis né au cours d'une ère monogamique et l'habitude a subsisté chez moi. Et j'ai élevé plusieurs milliers d'enfants. Naturellement, je n'ai jamais pu vivre avec une femme pendant plus de trente ans, période après laquelle il me fallait disparaître, mais trente années est un intervalle de temps suffisamment long pour un couple — spécialement lorsque la femme vieillit normalement alors que je ne vieillis moi-même qu'imperceptiblement. Oh ! cela cause des problèmes, naturellement, mais j'ai toujours pu les surmonter. J'ai toujours épousé des filles beaucoup plus jeunes que moi, de manière que la disparité ne devienne pas trop sensible. Je veux dire qu'à trente ans, j'épousais une fille de seize. Quand venait le temps de l'abandonner, elle avait quarante-six ans tandis que je

n'en avais toujours que trente. Il était meilleur pour chacun d'entre nous qu'après mon réveil, je ne revienne pas au même endroit. Elle aurait eu alors plus de soixante ans et c'eût été une mauvaise chose, même pour elle, d'avoir un mari revenant de la mort — toujours jeune. Je m'arrangeai pour épargner à mes femmes tous soucis matériels, pour faire d'elles des veuves riches — riches matériellement ou riches de ce qui pouvait constituer la richesse à une période déterminée. C'était parfois de la verroterie ou des pointes de flèches, quelquefois un grenier plein de blé ; une fois — il y eut des civilisations tout à fait particulières — ce fut un tas d'écailles de poisson. Je n'eus jamais la moindre difficulté pour me procurer de l'argent ou son équivalent — l'entreprise est aisée lorsqu'on a plusieurs milliers d'années d'expérience — et je sus toujours m'arrêter de manière à ne pas devenir excessivement riche et ainsi attirer l'attention.

Pour des raisons aisées à comprendre, je ne recherchai jamais la puissance et ne laissai jamais les gens suspecter que je puisse être différent d'eux. Je passais même plusieurs heures par nuit allongé à penser tout en faisant semblant de dormir.

Mais rien de cela n'est important, pas plus que je ne le suis moi-même. Je vous dis cela simplement pour que vous puissiez comprendre la raison pour laquelle je *sais* la chose dont je vais vous parler.

Et si je vous le dis, ce n'est pas parce que j'essaie de vous vendre quoi que ce soit. C'est quelque chose que vous ne pourriez pas changer même si vous le vouliez et — quand vous l'aurez compris — que vous ne voudrez pas changer.

Je n'essaie pas de vous influencer ni de vous diriger. Au cours de quatre mille vies j'ai été tout ce que l'on peut imaginer, sauf un dirigeant de quoi que ce soit. Je me suis abstenu de l'être. Oh ! j'ai été assez souvent un dieu parmi les sauvages, mais c'était parce qu'il fallait que je le sois si je voulais survivre. J'utilisais les pouvoirs dont ils pensaient qu'ils étaient magiques uniquement pour assurer un minimum d'ordre, jamais pour les diriger, jamais pour les faire rétrograder. Si je leur apprenais à se servir

de l'arc et de la flèche, c'était parce que nous mourions de faim et que ma survivance dépendait de la leur. Constatant que le processus était nécessaire, je ne l'ai jamais perturbé.

Ce que je vais vous dire maintenant ne perturbera pas le processus.

Voici : la race humaine est le seul organisme immortel de l'univers.

Il y a eu, et il y a d'autres races dans l'univers, mais elles ont disparu ou disparaîtront. Nous les avons enregistrées statistiquement il y a de cela cent mille ans, avec un instrument qui détectait la présence de la pensée et celle de l'intelligence, quelles que soient la race ou la distance, et qui nous donnait une mesure de leurs qualités. Cinquante mille ans plus tard, cet instrument fut redécouvert. Il y avait presque autant de races qu'auparavant, mais seulement huit d'entre elles existaient déjà cinquante mille ans plus tôt et chacune d'elles mourait de vieillesse. Elles avaient franchi le point culminant de leur puissance et maintenant s'éteignaient.

Elles avaient atteint les limites de leurs possibilités — il y a toujours une limite — et n'avaient pas d'autre choix que de mourir. La vie est dynamique ; elle ne peut jamais être statique — à aucun niveau, haut ou bas — et survivre.

C'est ce que je suis en train de vous expliquer, de manière que vous n'ayez plus jamais peur. Seule une race qui détruit périodiquement et elle-même et ses produits, qui retourne à ses origines, peut vivre, disons plus de soixante mille années de vie intelligente.

La race humaine est la seule dans l'univers à avoir réussi à atteindre un haut niveau d'intelligence sans atteindre en même temps un niveau équivalent de jugement et de bon sens. Nous sommes uniques. Nous sommes déjà au moins cinq fois plus vieux que n'importe quelle race l'a jamais été et c'est parce que nous ne sommes ni raisonnables ni sensés. Et l'homme a eu à certains moments la notion du fait que la folie est divine. Mais ce

n'est qu'à de hauts niveaux de culture qu'il réalise qu'il est collectivement fou, qu'à combattre cela comme il le fait il se détruira toujours lui-même — et se relèvera à nouveau de ses cendres.

Le phénix, l'oiseau qui s'immole périodiquement sur un bûcher pour renaître et vivre à nouveau un autre millénaire, et encore et toujours, n'est un mythe que métaphoriquement. Il existe et il n'y en a qu'un.

Vous êtes le phénix.

Rien ne vous détruira, maintenant que, au cours de nombreuses hautes civilisations, votre semence a été répandue sur les planètes de mille soleils, dans cent galaxies, de manière à y répéter le processus. Le processus qui a débuté, je pense, il y a cent quatre-vingt mille ans.

Je ne suis pas certain de cela car j'ai constaté que les vingt ou trente mille années qui s'écoulent entre la chute d'une civilisation et la naissance de la suivante effacent toutes traces. En vingt ou trente mille ans les souvenirs deviennent des légendes, les légendes deviennent superstitions, et les superstitions elles-mêmes disparaissent. Le métail rouille et se corrode dans la terre, et le vent, la pluie et la végétation érodent et recouvrent la pierre. Les contours des continents se modifient, les glaciers apparaissent et disparaissent, et une cité datant de vingt mille ans est engloutie sous des milliers de mètres de terre ou d'eau.

Aussi, je ne puis avoir aucune certitude. Peut-être la première guerre d'extermination que je connais n'était-elle pas la première ; des civilisations peuvent être nées et s'être écroulées avant mon temps. S'il en est ainsi, ceci ne fait que confirmer mes dires ; l'humanité *peut* avoir vécu plus des cent quatre-vingt mille ans que je connais — peut avoir survécu aux six explosions qui sont survenues depuis ce qui, je pense, a été la première découverte du bûcher du phénix.

Mais — mis à part le fait que nous avons répandu notre semence parmi les étoiles si bien que même la mort du soleil

ou sa transformation en nova ne nous détruirait pas — le passé n'a pas d'importance. Lur, Candra, Thragan, Kah, Mu, Atlantis — voici les six que j'ai connues, et elles ont disparu aussi complètement que l'actuelle le fera dans vingt mille ans d'ici. Mais la race humaine, ici ou dans d'autres galaxies, survivra et vivra à jamais.

Cela contribuera à la paix de votre esprit, en cette année de votre ère en cours, que de savoir cela — car vos esprits sont troublés. Peut-être cela aidera-t-il vos pensées de savoir que la guerre atomique à venir, celle qui aura probablement lieu pendant votre génération, ne sera pas une guerre d'extermination ; elle arrivera trop tôt pour cela, avant que vous ayez créé les armes vraiment destructrices dont l'homme a si souvent disposé auparavant. Cela vous fera reculer, certes. Il y aura des temps obscurs durant un ou quelques siècles. Puis, avec pour avertissement le souvenir de ce que vous appellerez la Troisième Guerre Mondiale, l'homme pensera — comme il l'a toujours pensé après une guerre atomique mineure — qu'il a triomphé de sa propre folie.

Pendant un certain temps — si le processus marche — il la tiendra en respect. Il ira à nouveau dans les étoiles, pour trouver qu'il y est déjà. Car vous serez à nouveau sur Mars dans cinq cents ans, et j'irai aussi, afin de revoir les canaux que j'ai jadis aidé à creuser. Il y a quatre-vingt mille ans que je n'y suis pas retourné et j'aimerais voir ce que le temps a fait d'eux ainsi qu'à ceux d'entre nous qui ont été abandonnés là-bas la dernière fois que l'humanité a perdu la course à l'espace. Naturellement, eux aussi ont suivi le processus, mais le taux n'est pas nécessairement constant. Nous pouvons les trouver à n'importe quelle phase du cycle excepté au sommet. S'ils avaient atteint le sommet du cycle, nous n'aurions pas à aller à eux — c'est eux qui viendraient à nous. En pensant, naturellement, comme ils le pensent en ce moment, qu'ils sont des Martiens.

Je me demande quel sera le sommet que vous atteindrez cette fois-ci. Pas tout à fait aussi élevé, je pense, que celui qu'a atteint Thragan. J'espère que jamais l'on ne redécouvrira l'arme que Thragan utilisa contre sa colonie de Skora, qui était la cinquième planète du système solaire jusqu'à ce que les Thraganiens la transforment en astéroïdes. Naturellement, cette arme ne pourrait être développée qu'une fois que le voyage intergalactique serait devenu banal. Si je vois cela arriver, j'irai hors de la Galaxie, mais je détesterais avoir à faire cela. J'aime la Terre et j'aimerais passer le reste de ma vie mortelle sur elle, si elle dure aussi longtemps que moi.

Il est possible que cela ne se produise pas, mais la race humaine durera. Partout et à jamais, car elle ne sera jamais saine d'esprit et seule la folie est divine. Seuls les fous se détruisent eux-mêmes et avec eux tout ce qu'ils ont créé.

Et seul le phénix est immortel.

Traduit par Marcel Battin.
Titre original : Letter to a phœnix.

ALFRED

BESTER

A chacun son enfer

Tout autour du Carré fermé
Je flânais avec le Diable.
Nul autre bruit que le raclement de ses sabots
Et l'écho de son rire et du mien.
Nous avions bu du vin noir.

Je criai : « Faisons la course, Maître ! »
« Inutile, » grinça-t-il, « car ce soir
Qu'importe lequel court le plus vite ?
Ce soir il n'y a rien à craindre
Sous l'éclat impur de la Lune. »

Alors je le regardai dans les yeux
Et je ris aux éclats du mensonge qu'il proférait
Et de la peur dévorante qu'il aurait voulu cacher.
C'était vrai, ce qu'on m'avait dit tant de fois :
Il était vieux... très vieux.

Extrait de « Fungoids », par Enoch Soames.

© *1942, Street & Smith Publications, Inc.*
Reproduit avec l'autorisation de l'agence Maurice Renault.

1

Ils étaient six, et ils avaient tout essayé.

Ils avaient commencé par la boisson, et avaient bu jusqu'à en perdre le sens du goût. Des vins — Amontillado, Bordeaux, vin du Rhin, Bourgogne ; des alcools — whisky, usquebaugh, schnapps, brandy, gin, rhum. Ils les avaient bus séparément et en mélanges ; ils avaient composé avec les alcools âpres et les vins délicats des punches prodigieux et des symphonies de saveur ; ils avaient expérimenté, créé, détruit — jusqu'à ce qu'ils en eussent assez.

Les drogues avaient suivi, les plus légères pour commencer, les plus puissantes ensuite : l'opium brun craquant chauffé en boulettes qu'ils fumèrent dans de longues pipes d'ivoire ; l'absinthe verte amère et forte qu'ils absorbèrent sans sucre ni eau ; les microscopiques cristaux neigeux d'héroïne et de cocaïne qu'ils prisèrent ; la marijuana qu'il fumèrent roulée dans du papier brun ; le haschisch en grumeaux d'un blanc laiteux qu'ils mangèrent, et le bhang en carottes qu'ils chiquèrent. Et vint encore le moment où ils en eurent assez.

Alors, la majeure partie de leurs facultés sensitives ayant disparu, leur recherche de sensations nouvelles devint frénétique. Ils lui donnèrent une plus vaste dimension et créèrent des festivals de l'horreur. Des danseurs exotiques et d'étranges créatures semi-humaines se pressèrent dans la pièce basse et y organisèrent d'incroyables spectacles dans lesquels la douleur, la peur, le désir, l'amour et la haine étaient arrachés séparément, exhibés, disséqués et analysés jusqu'au plus infime détail, comme autant d'échantillons de laboratoire.

Une senteur écœurante de parfum se mêlait à l'odeur aigre de sueur qui se dégageait des corps excités. Bientôt lassés d'entendre les cris de souffrance et d'angoisse des créatures torturées, ils retournèrent s'asseoir, toujours affamés de nouvelles sensations. Languissamment et sans enthousiasme, ils transformèrent la

pièce en un antre de nécromancien et se mirent à jouer avec l'occulte.

Il était impossible de deviner, sans en être averti, qu'ils se trouvaient dans un abri antiaérien. La pièce était vaste, rectangulaire, revêtue de panneaux granités insonorisés. Le plafond bas comportait des poutres apparentes. A droite, il y avait une lourde porte de communication fermée au moyen d'un énorme loquet de fer forgé. Il n'y avait pas de fenêtres, mais les orifices d'admission de l'air conditionné étaient aménagés de manière à ressembler aux arcades d'un monastère gothique. Lady Sutton les avait fait garnir de carreaux de verre multicolore derrière lesquels étaient disséminées de petites ampoules électriques qui projetaient dans la pièce une multitude de rais colorés aux teintes lugubres.

Le parquet était fait de lames de noyer poli, brillant comme du métal. Sur le plancher étaient éparpillés une vingtaine de tapis d'Orient aux coloris éclatants. Un énorme divan, recouvert de batik indien, occupait toute la longueur d'un mur. Il était surmonté de rayonnages superposés couverts de livres, et devant se trouvait une longue table montée sur des tréteaux et chargée des reliefs d'un banquet. Le reste de l'abri était meublé de sièges capitonnés, profonds et enveloppants, à l'aspect engageant.

L'abri occupait l'emplacement de ce qui, des siècles auparavant, avait été le plus profond cul-de-basse-fosse de Sutton Castle, à des dizaines de mètres sous terre. Maintenant, drainé, asséché, air conditionné et meublé, c'était devenu le lieu où se tenaient les « sensations-parties » de Lady Sutton. En outre, c'était l'endroit où se réunissaient habituellement les Six — les Six Décadents, ainsi qu'ils se nommaient eux-mêmes.

— « Nous sommes les derniers descendants spirituels de Néron — les derniers des glorieux aristocrates du vice, » répétait volontiers Lady Sutton. « Nous sommes nés des siècles trop tard, mes amis. Dans un monde qui n'est pas le nôtre, nous n'avons à nous soucier de rien sinon de nous-mêmes. Nous constituons une race à part. »

Et quand des bombardements sans précédent avaient secoué l'Angleterre, si terribles que des vibrations avaient même été ressenties à l'intérieur de l'abri Sutton, elle avait jeté un regard au plafond et dit en riant : « Laissons ces porcs s'exterminer mutuellement. Cette guerre n'est pas la nôtre. Allons notre chemin sans nous préoccuper d'autre chose. Quelle joie ce serait de pouvoir émerger de notre abri par un matin ensoleillé et de trouver Londres mort — le monde entier mort... » Et elle s'était remise à rire, de son rire profond et rauque semblable à un mugissement.

Elle mugissait en ce moment même, son corps adipeux étalé sur le divan comme un énorme crapaud bigarré, riant à la lecture du programme que Digby Finchley venait de lui tendre. Gravé par Finchley en personne, il comportait un encadrement, un exquis motif représentant des démons et des anges qui se livraient un grotesque combat amoureux, entourant un texte rédigé en lettres cabalistiques :

Les Six présentent :
ASTAROTH ETAIT UNE FEMME
de Christian Braugh
Distribution :
(par ordre d'entrée en scène)

Un nécromant ..... Christian Braugh
Un chat noir ..... Merlin
(par faveur de Lady Sutton)
Astaroth ..... Theone Dubedat
Nebiros, un assistant-démon .... Digby Finchley

Costumes : Digby Finchley
Effets spéciaux : Robert Peel
Musique : Sidra Peel

— « Une petite comédie constitue un agréable changement, » déclara Finchley.

Un nouvel accès de rire fit tressauter le corps de Lady Sutton. « Astaroth était une femme ! Etes-vous sûr d'avoir écrit cela, Chris ? »

Braugh ne répondit pas. On entendit seulement le léger bruissement qui annonçait les préparatifs des acteurs. Il provenait d'une extrémité de la pièce, où une petite scène surélevée et dissimulée derrière un rideau avait été aménagée.

« Hé, Chris ! Hé, là-bas ! » mugit Lady Sutton de sa voix rauque.

Le rideau s'écarta légèrement et Christian Braugh passa sa tête blanche d'albinos par l'ouverture. Son visage était partiellement maquillé, avec des sourcils et une barbe rouges et des ombres bleu-noir autour des yeux. Il dit : « Je vous demande pardon, Lady Sutton ? »

A la vue de son visage, elle roula sur le divan comme une montagne de gelée. A côté d'elle, Finchley sourit à Braugh qui bougea imperceptiblement sa tête blanche en une réponse muette.

— « Je disais : êtes-vous sûr d'avoir écrit cela vous-même, Chris ? N'auriez-vous pas plutôt utilisé à nouveau les services d'un nègre ? »

Braugh eut un rire irrité et disparut derrière le rideau. Lady Sutton pencha à nouveau la tête sur le programme. « Formidable ! C'est meilleur qu'un magnum de champagne !... Oh ! à propos de champagne... Qui est-ce qui se trouve le plus près de la réserve ? C'est vous, Bob ? Servez-nous en un peu. Bob ! Bob Peel !... »

L'homme qui était affalé dans un fauteuil à proximité des seaux à glace ne bougea pas. Il reposait sur la nuque et sur la pointe des fesses, les jambes écartées en V devant lui, et le devant de sa chemise de soirée était tout gondolé sous son menton barbu. Finchley traversa la pièce et se pencha sur lui.

— « Il est dans le cirage, » dit-il.

— « Déjà ? » s'étonna Lady Sutton. « Tans pis. Après tout, c'est sans importance. Servez-moi un verre, Chris, voulez-vous ? »

Finchley remplit de champagne une coupe à facettes et la lui

apporta. Elle ajouta au liquide trois pincées de laudanum qu'elle puisa dans une petite fiole au couvercle orné d'un camée, fit tourbillonner le mélange pétillant dans la coupe et se mit à siroter à petite gorgées, tout en continuant à examiner le programme.

— « Un Nécromant... qu'est-ce que c'est, Dig ? »

— « Une sorte de magicien, Lady Sutton. »

— « Un magicien ? Oh ! parfait... Excellent. » Elle fit un mouvement brusque et renversa un peu de champagne sur sa vaste poitrine. Elle tenta en vain de l'éponger à l'aide du programme.

Finchley eut un geste de protestation et dit : « Ce programme est unique, Lady Sutton. Il n'en existe qu'un seul exemplaire et la gravure originale a été détruite. Il peut avoir un jour de la valeur. »

— « C'est vrai, j'oubliais que vous êtes collectionneur. C'est vous qui l'avez dessiné, n'est-ce pas, Dig ? »

— « Oui. »

— « Ça ne sort pas de la pornographie habituelle, hein ? » Elle fut secouée par une autre tempête de rire qui dégénéra en une quinte de toux sèche. Elle avala le contenu de sa coupe d'un trait et la tendit à Finchley, qui avait rougi. Il la rapporta au buffet en faisant précautionneusement le tour des jambes de Pee!.

— « Et qui est Astaroth ? » demanda Lady Sutton.

De derrière le rideau de scène, Theone Dubedat cria : « C'est moi ! *Me ! Ich !* » Elle avait une voix un peu voilée, qui faisait penser à un nuage de fumée grise.

— « Je sais bien que c'est vous, chérie. Mais *qui* êtes-vous ? »

— « Un démon, je suppose. »

— « Astaroth est une sorte d'archidémon légendaire, » expliqua Finchley. « Si je puis me permettre cette image, c'est un diable de première catégorie. »

— « Theone, un diable de première catégorie ? Je n'en doute pas. » Transportée d'enthousiasme, Lady Sutton fit à nouveau rouler sa masse gélatineuse sur le divan. Puis elle souleva un bras énorme et regarda sa montre. La chair pendit de ses coudes

en plis éléphantesques tremblotants. A sa manche, une garniture ornée de sequins étincela. « Vous devriez faire presser les acteurs, Dig. Il faut que je m'en aille à minuit. »

— « Vous en aller ? »

— « Vous m'avez parfaitement entendue. »

Le visage de Finchley se tordit. Il se pencha au-dessus de la grosse femme, tendu par une émotion contenue, l'examinant de son regard morne. « Qu'est-ce qui se passe, Lady Sutton ? Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— « Rien. »

— « Alors... »

— « Il y a quelques petits changements, voilà tout. »

— « Qu'est-ce qui a changé ? »

En même temps qu'elle lui rendait son regard, son visage se durcit, et ses traits semblèrent prendre la consistance et la texture de l'obsidienne. « Il est trop tôt pour vous le dire, mais vous vous en rendrez compte assez vite. Maintenant, Dig, mon garçon, je ne veux plus que vous m'importuniez. »

Finchley réussit en partie à se contrôler, et son visage anguleux retrouva un peu de son impassibilité. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose mais, avant qu'il ait pu émettre un son, la tête de Sidra Peel émergea du renfoncement obscur situé près de la scène, où l'orgue avait été placé. Elle appela : « Robert ! »

— « Il est encore une fois dans le cirage, Sidra, » dit Finchley d'une voix contractée.

Elle sortit du renfoncement, traversa la pièce d'une démarche saccadée, se pencha et scruta la face de son mari. Elle était petite, svelte et bronzée. Son corps, brûlé par la passion, était comme un câble électrique à haute tension suralimenté. Ses yeux étaient deux cavités noires au fond desquelles deux morceaux de houille luisaient d'un éclat glacé. Pendant qu'elle regardait son mari, ses longs doigts se contorsionnaient et s'entremêlaient. Soudain elle leva le bras, sa main se détendit et elle fouetta la face inerte. « Immonde pourceau ! » siffla-t-elle.

Lady Sutton rit et toussa tout à la fois. Sidra Peel la fusilla

du regard puis marcha vers le divan, ses talons claquant sur le noyer poli comme des coups de pistolet. Finchley amorça un geste rapide d'avertissement qui l'arrêta. Elle hésita, puis fit demi-tour et retourna vers l'orgue en disant : « La musique est prête. »

— « Je le suis également, » dit Lady Sutton. « En avant pour le spectacle. » Elle s'étala sur le divan comme une tumeur malsaine, tandis que Finchley entassait des coussins écarlates sous sa tête. « C'est vraiment gentil à vous de jouer cette comédie pour moi, Dig. Dommage que nous ne soyons que six ici ce soir. Vous aimeriez avoir un public plus vaste, n'est-ce pas ? »

— « Vous êtes le seul public que nous désirons, Lady Sutton. »

— « Un petit divertissement familial, quoi. »

— « Si l'on veut. »

— « Les Six. L'Heureuse Famille de la Haine. »

— « Ce n'est pas exact, Lady Sutton. Nous... »

— « Ne soyez pas idiot, Dig. Nous sommes tous des êtres odieux et haïssables, et nous nous en glorifions. Je le sais, car je suis comptable du Dégoût. Quelque jour, il faudra que je vous laisse prendre connaissance de mes écritures. Bientôt. »

— « Quelles sortes d'écritures ? »

— « Déjà curieux, hein ? Oh ! rien de bien spectaculaire. Par exemple, la façon dont Sidra a essayé de tuer son mari, et comment il l'a torturée en ne se laissant pas faire. Ou la manière dont vous vous bâtissez une fortune avec des gravures licencieuses tout en vous rongeant le cœur — votre cœur corrompu — pour ce diable glacé qui a nom Theone... »

— « Je vous en prie, Lady Sutton... »

— « Et Theone, » poursuivit-elle d'un air gourmand, « usant de son corps de glace comme le bourreau de ses tenailles... Et Chris... combien de chefs-d'œuvre littéraires pensez-vous qu'il a volés aux pauvres bougres de Grub Street (1) ? »

— « Je ne saurais le dire. »

---

(1) Ancienne rue de Londres (aujourd'hui Milton Street) habitée par la bohème des XVIIe et XVIIIe siècles (NDT).

– « Moi, je le sais. Tous. Il s'est bâti une fortune grâce au cerveau des autres. Oh ! nous formons une jolie brochette d'êtres écœurants, Dig. C'est la seule chose dont nous ayons à être fiers, la seule chose qui nous distingue des milliards d'idiots moralisateurs qui ont hérité notre Terre. C'est pourquoi nous devons demeurer une famille heureuse, une famille dont les membres sont déchirés par la haine. »

— « Moi, j'appellerais cela de l'admiration mutuelle, » murmura Finchley. Il s'inclina avec courtoisie et se dirigea vers la scène, ressemblant plus que jamais à un épouvantail dans son habit de soirée. Il était très grand — un mètre quatre-vingt-dix — et incroyablement maigre. Ses bras et ses jambes filiformes ressemblaient à des baguettes fixées à son corps, et on eût dit que ses traits chevalins avaient été dessinés sur un coussin blême.

Finchley grimpa sur la scène, franchit le rideau et en rapprocha les pans derrière lui. Un moment plus tard, il y eut un avertissement murmuré à mi-voix, et l'intensité de la lumière diminua. Il n'y avait plus aucun bruit dans la grande pièce sinon celui de la respiration lourde de Lady Sutton. Le corps de Peel, toujours affalé dans son fauteuil, se fondit dans l'obscurité et devint invisible, à l'exception de ses jambes écartées.

Un son presque inaudible naquit, une légère vibration qui semblait venir de distances infinies. Cela donna tout d'abord l'impression d'être la sinistre répétition du frémissement qui avait agité l'abri lorsque l'enfer s'était abattu sur l'Angleterre, à des dizaines de mètres au-dessus de leur tête. Puis le volume augmenta et, par degrés imperceptibles, s'enfla jusqu'au registre le plus grave de l'orgue. Alors se superposant au flot d'harmonie vibratoire, un étrange trémolo de quartes, dépouillé et qui glaçait les os, cascada tout au long du clavier en successions chromatiques.

Lady Sutton émit une sorte de gargouillement. « Où êtes-vous allée chercher cela, Sudra ? » murmura-t-elle. « C'est vraiment horrible. Macabre. »

Le sinistre arrière-plan musical de l'orgue lui coupait la respiration. L'abri bourdonnait d'un son qui vrillait les tympans et

donnait le frisson, plus lugubre encore que le timbre même de l'instrument. Le rideau de scène s'écarta lentement, révélant Christian Braugh costumé en noir, avec une face hideuse teinte en rouge et en bleu pourpre qui contrastait de façon saisissante avec sa chevelure décolorée. Il se tint un moment immobile au milieu de la scène, entouré de tables aux pieds crochus qui supportaient une quantité d'accessoires de nécromancien. Le principal était Merlin, le chat noir de Lady Sutton, qui trônait majestueusement sur un énorme manuscrit à couverture et à fermoir métalliques.

Braugh prit un morceau de craie noire sur une des tables, s'accroupit et dessina sur le plancher un grand cercle autour de lui. Il inscrivit dans le cercle des signes cabalistiques et des pentacles, puis il prit une hostie et l'éleva en l'air avec une secousse du poignet.

— « Ceci, » déclama-t-il d'une voix sépulcrale, « est une hostie consacrée qui a été dérobée dans une église à minuit. »

Lady Sutton commença à applaudir moqueusement, mais elle s'interrompit presque aussitôt. La musique semblait la bouleverser. Mal à l'aise, elle bougea un peu sur le divan en jetant autour d'elle des regards incertains.

Murmurant des imprécations blasphématoires, Braugh brandit une dague de fer et en transperça l'hostie. Puis il plaça un plat de cuivre au-dessus de la flamme bleue d'une lampe à alcool et se mit à y déverser des poudres et des cristaux aux brillantes couleurs. Il souleva une fiole de cristal remplie d'un liquide pourpre et en versa le contenu dans un bol de porcelaine. Il y eut une faible détonation et un épais nuage de fumée monta vers le plafond.

L'orgue s'enfla. Braugh murmura des incantations tout en faisant des gestes étrangement suggestifs. L'abri baigna bientôt dans un brouillard violet à l'odeur indéfinissable. Lady Sutton regarda dans la direction du fauteuil où gisait Robert Peel. « Splendide, Bob ! » cria-t-elle. « Vos effets sont vraiment merveilleux. » Elle essaya de donner à sa voix un accent chaleureux mais ne réussit

à émettre qu'un croassement maladif. Peel, pour sa part, demeura immobile et muet.

Avec un mouvement sauvage, Braugh arracha trois poils à la queue du chat. Merlin cracha de colère et, d'un seul bond, se réfugia sur une table en marquetterie qui se trouvait à l'arrière-scène. A travers les vapeurs colorées qui continuaient à s'élever, ses immenses yeux jaunes brillèrent d'un éclat malfaisant. Braugh laissa tomber les poils dans le plat de cuivre et une odeur nouvelle envahit la pièce. En une rapide succession, il jeta dans le plat les griffes d'un hibou, de la poudre de vipère et une racine de mandragore ayant une forme humaine.

Braugh, poussant un cri étouffé, jeta alors l'hostie transpercée dans le bol contenant le liquide pourpre, puis jeta le tout dans le plat de cuivre.

Il y eut une violente explosion.

Un nuage d'un noir de jais envahit la scène et se répandit en tortillons dans tout l'abri. Il s'éclaircit lentement, révélant insensiblement une longue forme nue, un démon dont le corps avait des proportions exquises mais dont la tête était un masque effrayant. Braugh avait disparu.

A travers les nuages de fumée dérivant dans la salle, le démon parla, avec la voix de Theone Dubedat : « Je vous salue, Lady Sutton. »

Elle s'avança sur la scène au milieu d'une douce luminosité qui donnait à son corps une luisance nacrée. Ses orteils et ses doigts étaient longs et gracieux, et la lumière caressait son torse parfait. Mais l'ensemble de son corps admirable paraissait froid et sans vie, aussi irréel que le grotesque masque de carton qui dissimulait ses traits.

— « Je vous salue, Lady Sutton, » répéta Theone.

— « Salut, ma vieille ! » gloussa Lady Sutton. « Comment ça va, en enfer ? »

Un léger ricanement s'éleva, venant du renfoncement où Sidra Peel jouait doucement. Theone prit une attitude théâtrale, dressa la tête et déclama : « Je vous apporte... »

— « Chérie, » interrompit Lady Sutton, « pourquoi ne m'avez-vous pas dit que ce serait un spectacle aussi merveilleux ? J'aurais vendu des billets ! »

Theone leva impérieusement un bras luisant et reprit : « Je vous apporte les remerciements des cinq qui... » Puis, brusquement, elle se tut.

Le temps de cinq battements de cœur, il y eut un silence écrasant, ponctué par le murmure de l'orgue. Ce qui restait de fumée noire s'éleva jusqu'au plafond avant de s'évanouir dans les bouches d'aération. Puis la respiration haletante de Theone devint audible, s'accéléra hystériquement et se mua en un cri perçant, effrayant, insupportable.

Venant des coulisses, les autres contournèrent la scène avec des exclamations étonnées — Braugh avec son déguisement de nécromant sur le bras et son maquillage enlevé, Finchley semblable à une immense paire de ciseaux en habit, un manuscrit à la main. L'orgue balbutia et s'arrêta, et Sidra Peel jaillit hors du renfoncement.

Theone amorça un nouveau hurlement, mais sa voix se brisa net avec une sorte de sanglot. Dans le silence terrifié qui suivit, Lady Sutton demanda d'une voix angoissée : « Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Theone gémit, tendit le bras et montra le milieu de la scène. « Regardez... Là... » dit-elle d'une voix qui grinçait comme des ongles sur une ardoise. Tremblant de peur, elle reflua vers une table qu'elle bouscula, renversant les accessoires qu'elle supportait et qui s'entrechoquèrent et tintinnabulèrent sur le plancher.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? Pour l'amour de... »

— « Le... le rituel, » gémit Theone. « Ça a marché. »

Ils scrutèrent l'obscurité, et sursautèrent. Une énorme Chose noire était tapie au milieu du cercle qu'avait tracé le nécromant. Elle se souleva lentement, vague et informe, en émettant un sifflement lugubre ressemblant à celui de la vapeur s'échappant d'une chaudière.

— « Qu'est-ce que c'est ? » cria pour la troisième fois Lady Sutton.

La Chose grandit et grossit, pareille à une monstrueuse excroissance malsaine. Lorsqu'elle atteignit les limites du cercle tracé à la craie, elle cessa de se développer. Son sifflement s'enfla de façon menaçante.

« Est-ce que c'est l'un d'entre nous ? » cria Lady Sutton. « Est-ce que c'est une farce stupide ? Finchley... Braugh... »

Ils la regardèrent, blêmes de terreur. Elle les recensait d'un œil épouvanté.

« Sidra... Robert... Theone... Vous êtes tous là. Alors qui est-ce là ? Comment cela a-t-il pu pénétrer ici ? »

— « C'est impossible, » bégaya Braugh en reculant. Ses jarrets heurtèrent le bord du divan et il s'y laissa tomber, les jambes coupées.

— « Faites quelque chose ! Faites quelque chose ! » glapit Lady Sutton en le frappant avec ses poings d'une manière dérisoire.

Finchley murmura, en essayant de contrôler sa voix : « Nous... nous serons en sécurité tant que le cercle ne sera pas rompu. Ce... cette chose ne peut pas en sortir... »

Sur la scène, Theone sanglotait, les mains projetées en avant dans le geste de repousser quelque chose. Soudain, elle s'effondra sur le sol comme une poupée désarticulée tandis qu'un prolongement né de la Chose frottait un segment du tracé de craie noire. Alors, avec rapidité, la Chose s'inséra dans la brisure du cercle et s'écoula de la plate-forme comme un fluide noir. Finchley et Sidra Peel refluèrent précipitamment vers le mur opposé en poussant des cris terrifiés. La densité de l'atmosphère saturée de l'abri avait considérablement augmenté. Ils regardèrent avec épouvante la Chose qui rampait lentement vers le divan, de petits jets de vapeur fusant de sa tête et se tordant au-dessus d'elle.

— « C'est une blague que vous me faites ! » hurla Lady Sutton. « Cela n'est pas réel ! Cela ne peut pas être ! » Elle se redressa d'un seul mouvement et se leva d'un bond. Son visage pâlit

tandis qu'elle comptait à nouveau ses hôtes. « Un... deux... plus quatre égale six... Avec cette chose, cela fait sept... »

Elle amorça un mouvement de recul, puis soudain se lança en avant. La Chose la suivit tandis qu'elle fonçait vers la porte. Lady Sutton secoua la porte, mais elle était fermée à clé. Aussi vite que sa masse le lui permettait, elle courut le long des murs de l'abri, heurtant des fauteuils au passage. Tandis que la Chose s'épandait vers elle dans l'obscurité en remplissant la pièce de son sifflement hallucinant, elle empoigna vivement son sac, l'ouvrit brutalement et fouilla à l'intérieur à la recherche de la clé. Ses mains tremblantes répandirent le contenu du sac à travers la pièce.

Un hurlement terrible lui vrilla les tympans. Elle sursauta et regarda désespérément autour d'elle, en émettant de petits bruits d'animal. Au moment où la Chose menaçait de l'engluer dans sa masse abominable, un cri jaillit d'elle et elle s'écroula lourdement sur le plancher.

Il y eut un instant de profond silence. Puis la pendule de porcelaine fit entendre une série de tintements cristallins.

— « Eh bien... voilà, » dit Finchley sur le ton de la conversation.

Il s'approcha du corps inerte étendu sur le sol et s'agenouilla. Pendant un moment il examina et vérifia, le visage tordu par une espérance sauvage. Puis il releva la tête, grimaça et dit : « Elle est morte. Exactement comme nous l'avions prévu. Défaillance cardiaque. Elle était trop grosse. »

Il demeura à genoux, se repaissant du spectacle de la mort. Les autres entourèrent le cadavre répugnant, pareil à un gros crapaud, et regardèrent, les narines distendues. Cela dura à peine, et bientôt leurs traits exprimèrent la langueur d'un ennui infini.

La Chose noire agita ses tentacules. Sa peau se replia, révélant un assemblage compliqué d'où émergea la face barbue et transpirante de Robert Peel. Il se dégagea de l'ensemble et marcha vers son double toujours affalé dans son fauteuil.

— « L'idée du mannequin était géniale, » dit-il. Ses yeux brillants étincelèrent durant un moment, et il ressembla à une copie sadique

d'Edouard VII. « Elle n'aurait jamais marché si nous ne nous étions pas arrangé pour qu'une septième « personne » inconnue entre en scène. » Il se tourna vers sa femme. « Ce dernier cri était quelque chose d'admirable, Sidra. Quel merveilleux réalisme ! »

— « Je ne l'ai pas fait exprès. »

— « Je le sais, ma tendre aimée, mais je vous en remercie néanmoins. »

Theone Dubedat s'était relevée et enveloppée dans un peignoir blanc. Elle descendit de la scène et se dirigea vers le corps tout en retirant son hideux masque de démon. Il révéla un visage délicieusement ciselé, adorable et glacé. Ses cheveux blonds luisaient dans l'obscurité.

— « Votre jeu a été superbe, Theone, » complimenta Braugh en secouant sa tête d'albinos d'un air appréciateur.

Pendant un moment elle ne répondit pas. Elle demeura là, les yeux fixés sur la montagne de chair informe étalée sur le plancher, une expression de convoitise répandue sur ses traits. Mais il n'y avait rien d'autre dans son regard que la curiosité impersonnelle d'un spectateur. Enfin, elle soupira et dit : « Cela n'en valait pas la peine. »

— « Quoi ? » demanda Braugh en se fouillant à la recherche d'une cigarette.

— « Le jeu... le spectacle tout entier. Nous sommes déçus une fois de plus, Chris. »

Braugh enflamma une allumette. La flamme jeta une vive lueur, faisant vaciller leurs traits désappointés. Il alluma sa cigarette, puis souleva l'allumette et scruta leurs visages.

« Cela n'a servi à rien, Chris, » poursuivit Theone. « Ce meurtre a été un échec. C'était aussi excitant qu'un verre d'eau. »

Finchley arrondit les épaules et marcha de long en large dans l'abri, de sa démarche d'échassier. « Je me suis senti légèrement surexcité quand j'ai pensé qu'elle se doutait de la supercherie, » dit-il. « Mais ça n'a pas duré. »

— « Rien que cela devrait vous satisfaire. »

— « Je suis satisfait. »

Peel fit claquer sa langue contre son palais d'un air agacé, pencha son corps replet et s'agenouilla sur le plancher, exhibant son crâne chauve luisant. En tâtonnant, il ramassa le contenu éparpillé du sac de Lady Sutton. Il rassembla les billets de banque en une liasse qu'il fourra dans sa poche. Puis il prit la main grasse de la morte entre deux doigts et la souleva légèrement vers Theone. « Vous avez toujours admiré ce saphir, Theone. Vous le voulez ? »

— « Vous ne pourrez pas l'ôter de son doigt, Bob. »

— « Je pense que si, » dit Peel en tirant de toutes ses forces sur la bague.

— « Si vous n'y arrivez pas, tant pis. Au diable le saphir. »

— « Non... Ça vient. »

La bague glissa sur le doigt boudiné mais se coinça dans les plis de l'articulation. Peel affermit sa prise et tira de toutes ses forces en tordant. Il y eut un écœurant bruit de succion et le doigt entier se sépara de la main. Une odeur fade de putréfaction les prit aux narines et ils continuèrent à regarder avec une vague curiosité.

Peel haussa les épaules et laissa tomber le doigt. Il se releva et s'épousseta légèrement les genoux. « Elle se décompose vite, » dit-il. « C'est curieux. »

— « Elle était trop grosse, » dit Baugh en plissant le nez.

Theone se retourna soudain, croisa les bras et étreignit ses coudes avec une sorte de désespoir frénétique. « Qu'allons-nous faire ? » cria-t-elle. « Y a-t-il une sensation au monde que nous n'ayons pas éprouvée ? »

Le mécanisme de l'horloge de porcelaine se mit en branle avec un léger bruissement, et le carillon délicat égrena lentement les douze coups de minuit.

— « Si nous revenions aux drogues ? » proposa Finchley.

— « Ça aurait le même résultat que ce crime ridicule. »

— « Mais il existe d'autres sensations, de nouvelles. »

— « Dites-en une ! » s'exclama Theone avec exaspération. « Seulement une. »

— « Je puis en nommer plusieurs. Si vous voulez bien vous asseoir et me permettre... »

Theone interrompit soudain la phrase commencée. « C'est vous qui êtes en train de parler, n'est-ce pas, Dig ? »

— « N... non, » répondit Finchley d'une voix bizarre. « Je pense que ce doit être Chris. »

— « Ce n'est pas moi, » dit Braugh.

— « Vous alors, Bob ? »

— « Non. »

— « A...alors... »

La voix reprit :

— « Si ces dames et ces messieurs voulaient être assez bons... »

Cela venait de la scène. Quelque chose se trouvait là, quelque chose qui parlait avec cette voix douce et égale, car Merlin allait et venait la queue dressée, frottant son dos noir contre une jambe invisible.

« ...pour s'asseoir, » continua la voix avec un accent persuasif.

C'était Braugh le plus courageux. Il marcha vers la scène d'un pas lent et assuré, la cigarette maintenue fermement entre ses lèvres. Il s'appuya contre le tablier et scruta la plate-forme obscure. Pendant un moment il examina chaque coin et recoin avec attention, puis il expulsa un nuage de fumée par les narines et dit : « Il n'y a rien ici. »

A ce moment précis la fumée bleuâtre tourbillonna et enveloppa une forme immatérielle. Ce ne fut qu'une vision fugitive, l'apparition durant une seconde d'une ébauche pareille à un négatif photographique, mais ce fut suffisant pour arracher à Braugh un cri étouffé et lui faire faire un bond en arrière. Ce fut suffisant aussi pour que les autres reculent précipitamment jusqu'aux sièges placés contre le mur.

— « Je suis désolé, » dit la voix tranquille. « Cela ne se reproduira plus. »

Peel se reprit et dit : « Pour l'amour de... »

— « Oui ? » interrompit la voix.

— « Pour l'amour de... de la curiosité sc... scientifique, je... »

— « Calmez-vous, mon ami, je vous en prie. »

— « Ainsi, le rituel a... produit un effet ? »

— « Bien sûr que non. Mes amis, les cérémonies fantastiques de ce genre sont superflues. Si vous désirez réellement notre présence, nous venons. »

— « Et vous êtes ici parce que nous... »

— « Oui. Je sais que vous pensez à moi depuis quelque temps. Ce soir vous m'avez désiré — réellement désiré — et je suis venu. »

Ce qui subsistait de la fumée de cigarette se convulsa violemment au moment où la terrible silhouette négative paraissait s'incliner et s'asseoir avec désinvolture sur le bord d'une table. Le chat hésita et se mit à tendre le cou et à miauler doucement de plaisir, comme si quelque chose le caressait.

Luttant toujours désespérément pour retrouver le contrôle de soi, Peel dit : « Mais tous ces rituels et toutes ces cérémonies qui ont été transmis pendant des siècles... »

— « Purement symboliques, Mr. Peel. » Peel sursauta à l'énoncé de son nom. « J'imagine que vous avez lu que nous n'apparaissons que si un certain rituel a été respecté — et respecté à la lettre. C'est faux, évidemment. Nous apparaissons si l'invitation est sincère — et seulement dans ces conditions — avec ou sans cérémonie. »

Bouleversée et au bord de la crise de nerfs, Sidra murmura : « Je veux m'en aller d'ici, » tout en amorçant un mouvement pour se lever.

— « Un moment, s'il vous plaît, » dit la voix douce.

— « Non ! »

— « Je vous aiderai à vous débarrasser de votre mari, Mrs. Peel. »

Les yeux de Sidra clignotèrent et elle retomba sur sa chaise. Peel serra les poings et ouvrit la bouche pour parler. Avant qu'il ait pu émettre un mot, la voix douce poursuivit : « Malgré cela, vous ne perdrez pas votre femme, si vous désirez vraiment la garder, Mr. Peel. Cela, je vous le garantis. »

Le chat s'éleva soudain en l'air puis s'installa confortablement dans l'espace à un mètre du plancher. Ils purent voir l'épaisse fourrure de son dos s'aplatir puis se redresser sous une lente caresse.

Après un moment, Braugh demanda : « Que nous offrez-vous ? »

— « J'offre à chacun de vous la satisfaction de son désir le plus intime. »

— « Et c'est... ? »

— « Une sensation neuve. Toutes les nouvelles sensations... »

— « Quelle sensation neuve ? »

— « Celle de la réalité. »

Braugh rit. « Je doute que ce soit le désir intime de chacun de nous. »

— « Ce n'est pas une, mais cinq réalités différentes que je vous offre — et chacun de vous pourra modeler la sienne à sa guise. J'offre à chacun de vous un univers de sa propre création. Dans le sien, Mrs. Peel pourra joyeusement assassiner son mari, et dans son propre univers, Mr. Peel pourra garder sa femme. A Mr. Braugh j'offre le monde rêvé de l'écrivain, et à Mr. Finchley un univers dans lequel il pourra exprimer sa personnalité artistique... »

— « Ce sont des rêves, » dit Theone, « et les rêves sont ce que nous pouvons obtenir le plus facilement. Nous les possédons tous. »

— « Mais lorsque vous vous réveillez de vos rêves, vous payez le prix amer de leur réalisation. Moi je vous offre un réveil dans une réalité que vous pouvez adapter à vos propres désirs — une réalité qui ne finira jamais. »

— « Cinq réalités simultanées sont des termes incompatibles, » dit Peel. « C'est un paradoxe... impossible. »

— « Alors, disons que je vous offre l'impossible. »

— « Et le prix ? »

— « Je vous demande pardon ? »

— « Le prix ? » répéta Peel avec un courage croissant. « Nous ne sommes pas entièrement naïfs. Nous savons qu'il y a toujours un prix à payer. »

Il y eut un long silence, puis la voix dit d'un ton de reproche : « Je crains qu'il n'y ait quelque malentendu, et que plusieurs choses n'échappent à votre compréhension. Je ne peux pas vous expliquer cela abruptement, mais vous pouvez me croire quand je vous dis qu'il n'y a pas de prix à payer. »

— « *C'est ridicule. On* ne donne rien pour rien. »

— « Très bien. Mr. Peel, s'il faut utiliser une terminologie de place du marché, disons que nous n'apparaissons jamais à moins que le prix de nos services n'ait été réglé d'avance. En ce qui vous concerne, nous avons été payés. »

— « Payés ? » Les regards convergèrent involontairement vers le corps en décomposition sur le plancher de l'abri.

— « Intégralement. »

— « En ce cas... »

— « Je vois que vous n'avez plus d'objections à formuler. Très bien. »

Le chat s'éleva à nouveau dans l'air puis fut déposé sur le plancher avec une nouvelle caresse. Les derniers lambeaux de brouillard odoriférant accrochés au plafond de l'abri s'agitèrent en une sorte de ressac tandis que le donateur invisible s'avançait. Instinctivement, les cinq se levèrent et attendirent, tendus et angoissés et en même temps agités par un sentiment grandissant de satisfaction et d'accomplissement.

Une clé s'éleva comme un dard du plancher, s'inclina à l'horizontale et flotta vers la porte. Elle s'immobilisa, s'inséra dans le trou de la serrure et tourna. Le lourd loquet de fer forgé se souleva et la porte s'ouvrit au large. Au-delà aurait dû se trouver le passage conduisant aux niveaux supérieurs de Sutton Castle — un corridor bas et étroit flanqué de blocs calcaires et pavé de dalles. Au lieu de cela, ils virent un voile de flammes qui pendait à quelques centimètres au-delà de l'ouverture.

C'était une tapisserie de feu pâle, incroyablement belle, dont la trame vacillante avait tous les coloris du prisme. Ses fils de

teinte pastel ondulaient, tournoyaient, s'entremêlaient, s'interpénétraient comme autant de lignes de vie individuelles. Leur trame était faite d'une infinité de pleurs et d'émotions ; c'était la soyeuse expression du temps, l'enveloppe tourbillonnante de l'espace. Mais, avant tout, cela constituait un spectacle merveilleux.

— « Pour vous, » dit la voix douce, « la réalité ancienne s'achève dans cette pièce... »

— « Aussi simplement que cela ? »

— « Oui. »

— « Mais... »

— « Ici, » interrompit la voix, « vous êtes dans le dernier noyau, pour ainsi dire dans le dernier atome de ce qui jusqu'à présent était pour vous la réalité. La porte franchie et le rideau de feu traversé, vous entrerez dans la réalité nouvelle que je vous ai promise. »

— « Que trouverons-nous derrière le voile ? »

— « Ce que chacun de vous désire. Pour l'instant il ne s'y trouve rien — rien sinon le temps et l'espace qui attendent qu'on les modèle, qu'on les façonne. Il n'y a rien mais tout y existe potentiellement. »

— « Un temps et un espace ? » dit Peel d'une voix basse. « Cela sera-t-il suffisant pour cinq réalités différentes ? »

— « *Tout* le temps et *tout* l'espace, » répondit la voix douce. « Passez de l'autre côté, mes amis. Vous y trouverez la matrice de tous les rêves. »

Ils s'étaient jusqu'alors tenus groupés près de la porte, dans une sorte de solidarité face à l'inconnu. Dans le silence qui suivit, ils s'écartèrent légèrement l'un de l'autre, comme si chacun délimitait déjà sa propre réalité — et comme si chacun divorçait du passé et des compagnons de l'ancien temps. C'était une action qui exprimait l'isolement.

Mus par une impulsion identique bien que motivée différemment, ils avancèrent vers le voile scintillant.

2

Je suis un artiste, pensait Digby Finchley, et un artiste est un créateur. Créer caractérise la divinité, donc je serai Dieu. Je serai le dieu de mon propre univers, à partir de rien je créerai tout — et mon tout sera la Beauté.

Il avait été le premier à atteindre le voile de feu et le premier à le traverser. L'orgie de couleurs caressa au passage son visage comme une vaporisation glacée. Il cligna un instant des paupières car des éclatements écarlates et pourpres l'aveuglaient. Quand il les rouvrit, il avait laissé le voile un pas derrière lui et il se tenait debout et immobile dans l'obscurité.

C'était plus que l'obscurité. C'était le néant d'un noir de jais d'un vide infini. Cela frappa sa rétine comme une main pesante et sembla faire reculer ses globes oculaires dans son crâne comme des poids de plomb. Terrifié, il tordit sa tête dans tous les sens, scrutant le néant impénétrable, prenant pour des explosions lumineuses réelles les éclairs éphémères de lumière rétinienne.

Il n'était pas non plus debout et immobile : c'était comme s'il se trouvait suspendu hors de tout contact avec la matière, et libéré des lois de la pesanteur. Sa terreur se teinta d'horreur lorsqu'il se rendit compte qu'il était absolument seul, qu'autour de lui il n'y avait rien à voir, rien à entendre, rien à toucher. Un sentiment amer de solitude infinie l'envahit, et à cet instant il comprit à quel point la voix qui parlait dans l'abri avait dit vrai, et combien terriblement réelle était sa nouvelle réalité.

Mais cet instant fut aussi celui de son salut. Adressant un sourire tordu au vide, il murmura : « C'est l'essence de la divinité que d'être seul... que d'être unique. »

Tout à fait calme maintenant, il demeura suspendu dans l'espace tout en rassemblant ses pensées en vue de la création.

« Tout d'abord, » dit-il enfin, « je dois posséder le trône céleste qui convient à un dieu. Ensuite, je dois avoir un royaume céleste

et une suite angélique. Un dieu ne se conçoit pas sans un entourage. »

Il hésita pendant que son esprit passait rapidement en revue les différents royaumes célestes de sa connaissance. Il n'était pas nécessaire, pensa-t-il, d'être particulièrement original en l'occurence. L'originalité jouerait un rôle important dans la création de son univers. Pour l'heure, l'essentiel était de s'assurer un degré raisonnable de luxe et de dignité ; pour cela les accessoires de seconde main de l'ancien Yahvé conviendraient parfaitement.

Elevant la main en un geste théâtral, il ordonna. Instantanément, les ténèbres se fendirent, et il vit devant lui une volée de marches de marbre veiné d'or qui s'élevaient vers un trône étincelant. Le trône était haut et garni de coussins. Les pieds, les accoudoirs et le dossier étaient faits d'argent poli, et les coussins étaient recouverts de pourpre impériale. Mais, malgré cela, l'ensemble était incroyablement hideux. Les pieds étaient trop longs et trop minces, les bras rachitiques, et le dossier oblong ne pouvait être contemplé sans malaise.

Finchley émit un « Oh ! » étouffé et essaya de remodeler le trône. Mais, de quelque façon qu'il en altérât les proportions, il demeurait horrible. Les marches qui y conduisaient étaient dans un sens également répugnantes : à la suite de quelque erreur de création, les veines d'or se tordaient et s'incurvaient à travers le marbre pour former des compositions obscènes qui évoquaient le souvenir des dessins que Finchley avait réalisés au cours de son existence passée.

Après quelques tentatives, il renonça, escalada les marches difformes et s'installa avec difficulté sur le trône. Il lui sembla être assis sur les genoux d'un cadavre dont les bras morts l'enserraient dans un embrassement macabre. Il frissonna légèrement et murmura : « Oh ! après tout, je n'ai jamais été un dessinateur de mobilier. »

Finchley regarda autour de lui, puis leva la main une nouvelle fois. Les nuages de jais qui entouraient le trône s'écartèrent, révélant de hautes colonnes de cristal et une voûte faite de blocs de

marbre polis. Le palais s'étendait sur des kilomètres comme une sorte de cathédrale sans fin, et sur toute sa longueur se tassaient les membres de sa suite.

Tout d'abord venaient les anges, créatures sveltes et ailées vêtues de robes blanches, avec des têtes blondes luisantes, des yeux bleu saphir et des bouches rouges souriantes. Derrière les anges se tenaient agenouillés les membres de l'ordre des Chérubins, des taureaux géants ailés à la peau fauve et aux sabots faits de métal martelé. Leurs têtes massives étaient ornées de lourdes barbes assyriennes aux boucles noires luisantes. Puis venaient les Séraphins, énormes serpents à trois paires d'ailes dont les écailles faites de pierreries brillaient d'une flamme effrayante.

Pendant que Finchley, assis sur son trône, les regardait avec des hochements de tête satisfaits pour son ouvrage, ils entonnèrent doucement à l'unisson : « Gloire à Dieu. Gloire à notre dieu Finchley, le plus grand de tous... »

Il les regardait, et ce fut soudain comme si son regard acquérait lentement la distorsion causée par l'astigmatisme. Il réalisa qu'il avait créé une cathédrale de l'enfer plutôt qu'un palais céleste. Les chapiteaux et la base des colonnes étaient sculptés de motifs grotesques et révoltants. Le palais tout entier s'étirait, imprécis et, semblait-il, animé d'une légère pulsation. Le manque de netteté donnait l'impression qu'il était peuplé d'ombres qui dansaient en grimaçant.

Et, dans cette foule de formes qui se tordaient et tressautaient, de petites scènes secrètes se jouaient qui l'écœurèrent. Tout en chantant, les anges regardaient obliquement les Chérubins avec leurs yeux bleus scintillants ; et derrière une colonne il saisit le mouvement que fit une créature ailée pour saisir un adorable ange blond et le serrer contre elle avec concupiscence.

Rempli d'un sentiment désespéré, Finchley leva une nouvelle fois la main, et une fois de plus l'obscurité tourbillonna autour de lui.

« Je voudrais tant avoir un royaume céleste... » murmura-t-il.

Il médita durant une période indicible tandis qu'il dé-

rivait dans le vide, se débattant avec le plus prodigieux problème artistique auquel il se fût jamais trouvé confronté.

Jusqu'à présent, se dit Finchley qui eut un frisson en pensant à l'horreur qu'il avait récemment créée, je n'ai fait que m'amuser. J'ai jaugé mes possibilités — pour ainsi dire je me suis échauffé, de la manière dont un artiste joue avec du pastel et une feuille de papier à dessin. Il est temps maintenant que je me mette sérieusement au travail.

Solennellement, ainsi qu'il convient à un dieu, il tint avec lui-même une conférence dans l'espace.

Qu'est-ce qui, dans le passé, a été à l'origine de la création ? se demanda-t-il.

On peut donner à cela le nom de nature.

Très bien, nous l'appellerons donc nature. Maintenant, quelles sont les objections que l'on peut soulever à l'encontre de la nature en tant que créateur ?

Eh bien... la nature n'a jamais été artiste. On peut dire qu'elle a simplement créé d'une manière expérimentale. La beauté, quand elle existait, n'était pas autre chose qu'un sous-produit. La différence...

La différencee, dit-il en s'interrompant lui-même, la différence entre l'ancienne nature et la nouvelle serait que les créations du dieu Finchley seraient fondées sur l'ordre et l'arrangement. La sienne serait un cosmos ordonné, dénué de choses inutiles et consacré à la beauté. Rien ne serait laissé au hasard. Il n'y aurait pas de maladresses commises.

Tout d'abord, la toile de fond.

« Que l'espace infini soit ! » cria-t-il.

Dans le vide, sa voix résonna douloureusement à travers la structure osseuse de son crâne et dans ses oreilles ; mais à l'instant du commandement une lueur diffuse déchira la noirceur opaque qui l'entourait. Finchley ne pouvait toujours rien voir, mais il eut conscience du changement.

Dans l'ancien cosmos, pensa-t-il, il y avait simplement des étoiles, des nébuleuses et d'énormes corps célestes disséminés dans l'éten-

due infinie du royaume des cieux. Ils se trouvaient là, c'est tout. Pas un ne connaissait son but — tous ignoraient leur origine et leur destination.

Dans le mien, ils auront un sens, car chaque corps céleste servira de support à une race de créatures dont la seule fonction sera de me servir...

Il cria : « Que les univers, au nombre de neuf cents, remplissent l'espace ! Que chaque univers soit constitué de mille galaxies, et que chaque galaxie soit faite d'un million de soleils ! Que dix planètes gravitent autour de chaque soleil, et deux lunes autour de chaque planète ! Que l'ensemble se meuve autour de son créateur ! Que cela s'accomplisse ! Immédiatement ! »

Finchley hurla de terreur lorsque la lumière éclata autour de lui, éclairant un cataclysme silencieux. Il vit les étoiles, les plus proches brûlantes comme des soleils, les plus lointaines glacées comme des piqûres d'épingle. Séparément, par paires, par groupes, en vastes nuages laiteux, cramoisis, jaunes, vert profond, violets. La somme de leurs brillances constituait une débauche confondante de lumière, et son cœur se serra et s'emplit d'une peur dévorante à la pensée du pouvoir latent qu'il possédait en lui.

« Cette création cosmique est suffisante pour l'instant, » murmura-t-il.

Fermant les yeux avec détermination, il exerça sa volonté une fois de plus. Il eut une sensation de solidité sous les pieds et, quand il rouvrit prudemment les yeux, il se tenait sur un de ses mondes, sous un ciel bleu et un soleil d'un blanc bleuâtre qui descendait rapidement vers l'horizon de l'ouest.

C'était un monde nu et brun — Finchley y avait veillé — une vaste sphère de matière rudimentaire attendant d'être modelée, car il avait décidé qu'avant toute autre création il réaliserait une bonne terre verte pour lui-même — une planète de beauté où Finchley, Dieu de toute création, résiderait dans son Eden.

Tant que dura l'après-midi, il travailla, rapidement et néanmoins avec une grande finesse artistique. Un vaste océan vert, aux vagues couronnées d'écume blanche pétillante, s'étendit bien-

tôt majestueusement sur la moitié du globe, parsemé d'îles accueillantes. Il divisa en deux l'unique continent en le dotant d'une échine montagneuse dentelée qui s'étendait d'un pôle neigeux à l'autre.

Avant de créer il esquissa avec un soin infini, utilisant peinture à l'huile, gouache, aquarelle, fusain et mine de plomb. Montagnes, vallées, plaines, rochers escarpés, précipices et jusqu'aux simples galets furent tous réalisés dans un merveilleux équilibre de masses et de volumes. Il mit tout son sens artistique dans la dispersion habile de centaines de lacs semblables à autant de joyaux étincelants, et de rivières sinueuses dont les arabesques adroites traçaient un canevas scintillant sur la surface du continent. Il apporta un soin particulier à la sélection des teintes et des coloris : gravier gris ; sables roses, blancs et noirs ; terre brune, ombre et sépia ; schistes jaspés ; pierres siliceuses mouchetées de micas scintillants. Et lorsque finalement le soleil se coucha sur sa réalisation, son Eden était une merveille de pierre, de terre et de métal prête à accueillir la vie.

Alors que le ciel s'assombrissait au-dessus de lui, une lune semblable à une tête de mort se révéla sur la voûte du ciel. Et tandis que Finchley la regardait, envahi par un sentiment de malaise, une deuxième lune, rouge sang, apparut à l'horizon de l'est. Finchley en détacha vivement son regard et contempla les étoiles clignotantes.

Au bout d'un moment, un sourire satisfait lui étira les lèvres. « Je sais exactement combien il y en a, » se dit-il avec complaisance. « Il suffit de multiplier cent par mille, puis le résultat par un million, et on a la réponse. Il se trouve que c'est mon idée de l'ordre. »

Il s'allongea sur la terre douce et tiède et mit ses mains derrière sa nuque, continuant à regarder le ciel. « Et je sais exactement à quoi chacune d'elles servira : à supporter les vies humaines, les milliards de milliards de vies que je dessinerai et créerai à seule fin qu'elles puissent servir et adorer le dieu Finchley. »

Et il savait où allait chacun de ces points lumineux bleus, rouges ou indigo : ils décrivaient dans l'immensité de l'espace une course circulaire dont le pivot était le point de l'espace qu'il occupait lorsqu'il les avait créés. Quelque jour il reviendrait à cet endroit et y bâtirait son palais céleste. Puis il s'assiérait et, durant toute l'éternité, regarderait rouler ses mondes dans l'immensité.

Il y avait un curieux agglomérat rouge au zénith. Finchley le regarda tout d'abord distraitement, puis avec une attention accrue lorsqu'il sembla bourgeonner. Cela s'étalait lentement comme une tache d'encre et, à mesure que le temps s'enfuyait, l'agglomérat vira lentement à l'orange avant de devenir du blanc le plus pur. Et pour la première fois Finchley fut conscient d'une sensation inconfortable de chaleur.

Une heure s'écoula, puis une autre, puis une troisième. La tache blanche s'étala dans le ciel jusqu'à devenir une nébuleuse de feu. Une excroissance mince, ténue, s'approcha alors doucement d'une étoile et la toucha. Instantanément, il y eut un éclair aveuglant et Finchley fut inondé d'une lumière miroitante, étincelante, dont le flamboiement illumina le paysage avec l'éclat surnaturel d'un éclair de magnésium. La chaleur augmenta d'intensité et Finchley sentit de légères gouttes de transpiration humecter toute sa peau.

A minuit, l'enfer incroyable remplissait la moitié du ciel et les étoiles scintillantes, l'une après l'autre, explosaient en jaillissements de feux silencieux. La lumière était d'un blanc aveuglant et la chaleur était devenue insupportable. Finchley se leva en chancelant et se mit à courir, cherchant vainement de l'ombre ou de l'eau. Ce ne fut qu'alors qu'il réalisa que son univers était pris de folie furieuse.

« Non ! » cria-t-il désespérément. « Non ! »

L'effroyable chaleur l'assomma. Il tomba et roula au milieu de pierres coupantes qui le déchirèrent avant de le retenir, allongé sur le dos, la face tournée vers le ciel dément. A travers ses mains écrasées sur ses paupières serrées, il sentait toujours la brûlure de l'intolérable lumière.

« Pourquoi cela a-t-il ainsi dégénéré ? » cria Finchley. « Chaque objet céleste disposait d'un vide immense pour se mouvoir. Pourquoi cela a-t-il... »

Dans un délire de chaleur et de lumière, il sentit soudain un balancement, un ébranlement sismique, comme si son Eden commençait à se fendre en deux.

Il hurla : « Arrêtez ! Arrêtez ! Que tout s'arrête. » Puis il murmura, en se battant inutilement les tempes avec les poings : « Très bien... Si j'ai commis une autre erreur, alors... Très bien. » Puis il leva le bras et agita faiblement la main.

Instantanément, le ciel devint noir et vide. Seules subsistèrent au-dessus de lui les deux lunes hideuses, qui amorçaient leur longue descente vers l'ouest. Et à l'est une faible luminosité annonça le lever du soleil.

« Ainsi, » murmura Finchley, « il faut être physicien et mathématicien plutôt qu'artiste pour bâtir un monde. Très bien, j'apprendrai à devenir tout cela plus tard. Je n'ai jamais prétendu tout savoir. Mais... je *suis* un artiste et il y a toujours ma bonne terre verte à peupler... Demain. Nous verrons cela demain... »

Puis il s'endormit.

Un soleil écarlate était haut dans le ciel quand il se réveilla, et la vision de cet œil solitaire et mauvais le remplit de trouble. Regardant le paysage qu'il avait façonné le jour précédent, son trouble s'augmenta d'un certain malaise car chaque chose présentait une subtile distorsion. Les vallées et les plaines donnaient une impression d'impureté et avaient le pâle éclat d'écailles lépreuses ; les formes imprécises des escarpements montagneux suggéraient la terreur ; et même les lacs semblaient recéler l'horreur sous leurs surfaces calmes et innocentes.

Cette déformation n'apparaissait pas, il le remarqua, lorsqu'il regardait directement ses créations, mais seulement lorsqu'il les captait du coin de l'œil. Vu de face, tout paraissait normal. Les proportions étaient correctes, le tracé excellent, les coloris parfaits. Et pourtant... Il haussa les épaules et décida qu'il lui faudrait consacrer un peu plus de temps à l'esquisse de ses créations. Sans

aucun doute, il avait commis dans sa précipitation quelques subtiles erreurs d'appréciation.

Il se dirigea vers un étroit cours d'eau, se baissa et détacha de la berge un fragment d'argile rouge. Il le pétrit jusqu'à lui donner une vague forme sphérique, puis l'humidifia et l'aplatit. Après l'avoir légèrement fait sécher au soleil, il le plaça sur un gros morceau de roc présentant une surface plane et se mit au travail.

Ses mains avaient toujours leur habileté et leur précision. Avec des doigts sûrs, il ébaucha, tel qu'il le concevait, un gros lapin à l'épaisse fourrure. Lorsqu'il eut terminé, il avait réalisé un être aux formes exquisement équilibrées : accroupi sur le roc, il était prêt, semblait-il, à bondir au moindre moment d'inattention. Sa confiance un peu revenue, Finchley adressa à son œuvre un sourire affectueux. Il tapota légèrement la tête ronde et dit : « Que la vie t'anime, mon ami... »

Il y eut une seconde d'indécision, durant laquelle la vie envahit la forme d'argile tapie sur le rocher, puis l'animal arqua le dos d'une manière incroyablement disgracieuse et tenta de sauter au bas du piédestal. Il s'approcha du bord du rocher où il s'accrocha lamentablement avant de se laisser tomber lourdement sur le sol, puis s'écarta maladroitement et avec des mouvements ridicules en émettant d'horribles petits grognements de porc. Lorsqu'il fut à quelques mètres, il tourna la tête et regarda Finchley. Sur la face de l'animal, il y avait une expression de malveillance.

Le sourire de Finchley se figea. Il fronça les sourcils, hésita, puis alla chercher un autre morceau d'argile qu'il prépara et posa sur le piédestal. Il travailla durant une heure, façonnant le corps d'un gracieux setter irlandais. Lorsqu'il eut fini, il donna une légère tape au crâne étroit du chien et ordonna : « Vis ! »

Instantanément, l'animal s'effondra. Il gémit désespérément en agitant ses pattes comme une énorme araignée, les yeux écarquillés et vitreux. Il se traîna péniblement jusqu'au bord du roc et sauta, en heurtant dans sa chute la jambe de Finchley. Avec un grognement sourd, la bête planta les crocs dans son mollet. Finchley

recula avec un cri, tout en donnant des coups de pied furieux au chien. Avec un hurlement à glacer le sang, le setter se lança à travers les champs en une course irréguliière, pareil à un monstre estropié.

Avec une détermination furieuse, Finchley se remit à l'ouvrage. Il modela et façonna puis anima successivement un singe, un renard, une belette, un rat, un lézard, un crapaud, un poisson et un oiseau ; mais, grand ou petit, vigoureux ou fragile, chacun d'eux était un être grotesque qui marchait, nageait ou volait comme un monstre de cauchemar. A la fin, horrifié et épuisé, il s'assit sur le piédestal et se mit à sangloter, ses doigts se crispant toujours spasmodiquement et machinalement sur un morceau d'argile.

Il pensa : « Je suis toujours un artiste. Alors, qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'est-ce qui fait que tout ce que je crée se transforme en une horrible absurdité ? » Et pendant ce temps ses doigts bougeaient et se crispaient, modelant lentement l'argile sans qu'il en eût conscience. « Mon art m'a autrefois rapporté une fortune. Les gens n'étaient pas tous fous. Ils ont acheté mes œuvres pour diverses raisons... dont la première est qu'elles étaient belles. »

Il regarda la masse d'argile entre ses doigts. C'était la minuscule ébauche d'une tête de femme. Il l'examina de près et, pour la première fois depuis des heures, il sourit.

« Mais bien sûr ! » s'exclama-t-il. « Je n'ai jamais été un artiste animalier. Voyons ce que je peux faire avec une statue humaine. »

Rapidement, il empila de lourds blocs d'argile et construisit la charpente de sa créature. Puis il ébaucha les jambes, les bras, le buste et la tête. Il fredonnait légèrement tout en modelant, et il pensait : « Elle sera la plus belle Eve qui ait jamais été créée — et en outre ses enfants seront vraiment les enfants d'un dieu ! »

Avec des gestes tendres et caressants, il forma les mollets ronds et les cuisses élancées, puis joignit habilement les minces chevilles aux pieds gracieux. Ensuite il modela les hanches, la taille mince et le ventre plat. Au moment où il s'attaquait à l'arrondi des épaules, il s'arrêta soudain et recula d'un pas.

Est-ce possible ? s'étonna-t-il.

Il fit lentement le tour de la créature aux trois quarts achevée. Oui...

La force de l'habitude, peut-être ?

Oui, peut-être — et peut-être aussi tout l'amour qu'il lui avait porté pendant ces longues années creuses et vaines...

Il se remit au travail et redoubla d'efforts. Avec un sentiment d'exaltation croissant, il acheva les bras, le cou et la tête. Il y avait en lui une certitude qui lui criait qu'il ne pouvait pas échouer. Il avait modelé ce corps tellement de fois qu'il en connaissait jusqu'au moindre détail. Et quand il eut terminé, Theone Dubedat, magnifique statue d'argile, se dressait orgueilleusement sur le piédestal de pierre.

Las mais satisfait, Finchley s'assit, le dos appuyé contre un rocher. Il matérialisa une cigarette et l'alluma. Il demeura immobile durant une minute, se reposant et fumant pour calmer ses nerfs noués. Puis, avec un sentiment d'attente chaotique, il commença : « Femme... » Sa voix s'étrangla et il se tut. Se reprenant il dit :

« Theone... soyez vivante ! »

La seconde d'indécision s'écoula, puis la forme nue commença doucement à frémir et à s'animer. Mû par une sorte d'attirance magnétique, Finchley se dressa et se tint devant elle, les bras tendus en un appel muet. Il y eut le halètement rauque d'une respiration naissante, puis lentement les grands yeux s'ouvrirent et l'examinèrent.

La femme vivante se tassa sur elle-même et cria. Avant que Finchley ait pu la toucher, elle projeta les mains vers son visage, ses longs ongles griffant sa chair. Pendant qu'il reculait elle tomba du piédestal, se remit d'un bond sur ses pieds et se mit à courir vers les champs comme tous les autres, avec la même démarche maladroite et en poussant des hurlements. Le soleil bas mouchetait son corps de taches sanglantes et l'ombre qu'elle projetait était monstrueuse.

Longtemps après qu'elle eut disparu, Finchley continua à regar-

der dans la direction qu'elle avait prise, tandis qu'en lui tout cet amour amer et futile s'enflait démesurément, le brûlant comme un flot d'acide. A la fin il se tourna une fois de plus vers le piédestal et, avec une impassibilité glacée, se remit au travail. Il ne s'arrêta que lorsque la dernière d'une succession de cinq créatures effrayantes se fut enfuie en criant dans la nuit. Il s'arrêta et attendit longtemps, en regardant alternativement ses mains et les deux lunes insensées qui poursuivaient leur course au-dessus de sa tête.

Quelqu'un lui appliqua une tape sur l'épaule et il ne fut pas trop surpris d'apercevoir Lady Sutton debout à côté de lui. Elle portait toujours sa robe du soir ornée de sequins, et dans le hideux clair de lune son visage était plus large et plus masculin que jamais.

— « Oh !... C'est vous... » dit Finchley.

— « Comment allez-vous, Dig, mon garçon ? » demanda Lady Sutton.

Il soupesa la question, essayant de trouver quelque raison à la folie grotesque, ridicule, qui s'était emparée de son cosmos. Puis il répondit : « Pas trop bien, Lady Sutton. »

— « Des ennuis ? »

— « Oui... » Il s'interrompit et la regarda. « Au fait, Lady Sutton, comment diable se fait-il que vous vous trouviez ici ? »

Elle rit. « Je suis morte, Dig, vous êtes bien placé pour le savoir. »

— « Morte ?... Oh !... Je... » bafouilla-t-il, pataugeant dans un embarras horrifié.

— « N'ayez pas de remords, Dig. J'aurais moi-même agi de la même manière, vous savez. »

— « Ah oui ? »

— « N'importe quoi pour avoir une sensation nouvelle. Cela a toujours été notre devise, n'est-ce pas ? » Elle secoua la tête d'un air satisfait et lui adressa une légère grimace. C'était le même vieux rictus de pure diablerie.

— « Que faites-vous ici ? » demanda Finchley. « Je veux dire, comment avez-vous pu... ? »

— « Je vous ai dit que j'étais morte, » coupa Lady Sutton. « Il y a des tas de choses que vous ne comprenez pas en ce qui concerne la mort. »

— « Mais vous êtes ici dans ma propre réalité personnelle... »

— « Et je suis toujours morte, Dig. Je puis pénétrer dans n'importe quelle réalité de mon choix. Attendez... Vous comprendrez cela un jour. »

— « Non, Lady Sutton. C'est impossible, car je ne mourrai jamais. »

— « C'est vrai ? »

— « Oui. Je suis un dieu immortel. »

— « Tiens, tiens ! Et ça vous plaît ? »

— « N...on. » Il hésita, cherchant ses mots. « Je... eh bien, quelqu'un m'a promis une réalité que je pourrais modeler à ma guise, et... je ne peux pas y arriver. Lady Sutton, je ne peux pas. »

— « Pourquoi cela ? »

— « Je ne sais pas. Je suis un dieu, et pourtant chaque fois que j'essaie de créer quelque chose de beau, le résultat s'avère dégoûtant et répugnant. »

— « Par exemple ? »

Il lui montra les montagnes et les vallées distordues, les lacs et les rivières sinistres et inquiétants, les créatures monstrueuses qu'il avait créées. Lady Sutton examina tout ce qu'il lui indiqua avec une attention soutenue. Puis elle réfléchit longuement, les lèvres incurvées vers le bas, et enfin posa un regard acéré sur Finchley. « Curieux que vous n'ayez jamais eu l'idée de créer un miroir, Dig, » dit-elle.

— « Un miroir ? » s'étonna-t-il. « Non, je n'en ai pas... je n'en ai jamais eu besoin. »

— « Eh bien, allez-y. Créez-en un maintenant. »

Il lui jeta un coup d'œil perplexe puis, sans cesser de la regarder, agita une main dans l'air. Un rectangle de verre argenté apparut dans sa main et il le lui tendit.

« Non, » dit Lady Sutton. « C'est pour vous. Regardez-vous dans le miroir. »

Etonné, il leva la main et contempla son image. Il émit un son étranglé et regarda de plus près. Le fixant dans la faible lumière des deux lunes, il vit la face déformée et effrayante d'une gargouille. Dans les petits yeux obliques, le nez écrasé, les dents jaunes ébréchées, la ruine et l'abjection de la face, se reflétait l'horreur de son cosmos insensé. Il vit sa cathédrale de l'enfer et sa cohorte de serviteurs maudits ; il vit le chaos tournoyant d'étoiles et de soleils explosant silencieusement ; il vit le paysage aberrant et effrayant de son Eden ; il vit chaque créature hideuse qu'il avait créée, chaque horreur individuelle que son cerveau avait enfantée.

Avec violence, il jeta le miroir au loin et se tourna vers Lady Sutton. « Qu'est-ce que tout cela veut dire ? » demanda-t-il d'une voix croassante.

— « Eh bien, vous êtes un dieu, Dig, » dit Lady Sutton en riant, « et vous devriez savoir qu'un dieu ne peut créer qu'à sa propre image. C'est aussi simple que ça. Elle est bien bonne, n'est-ce pas ? »

— « Bien bonne ! » L'horreur et la signification de tous les éons à venir explosèrent au-dessus de sa tête. Une éternité à passer en compagnie de son moi hideux — en lui et autour de lui — son moi répété dans chaque soleil, dans chaque étoile, dans chaque chose vivante ou inerte, à chaque instant, éternellement. Un dieu monstrueux, se nourrissant de lui-même et, lentement mais inexorablement, sombrant dans la folie.

« Bien bonne ! » hurla-t-il.

Il agita la main et se retrouva instantanément en train de flotter, hors de tout contact avec la matière et affranchi des lois de la pesanteur. Une fois de plus il fut absolument seul, sans rien à voir, sans rien à entendre, sans rien à toucher. Et, tandis qu'il méditait durant une autre période indicible sur l'inévitable futilité de sa prochaine tentative, il entendit distinctement résonner à son oreille le mugissement d'un rire familier.

Tel fut le Royaume Céleste de Digby Finchley.

3

« DONNEZ-MOI la force ! Donnez-moi la force ! »

Elle traversa le voile de flammes sur les talons de Finchley, petite silhouette mince et sombre, et se retrouva dans le passage voûté qui menait à la surface, vers Sutton Castle. Pendant un moment elle s'effraya de la prière qui avait jailli d'elle, à demi désappointée de ne pas se trouver dans un monde de nuages et de rêves. Puis, avec un sourire amer, elle se rappela la réalité qu'elle désirait.

A sa gauche se dressait une armure, une forme de métal puissante et gracieuse à la fois, aux détails finement ouvragés. Elle s'en approcha et regarda le léger reflet déformé que l'acier luisant lui renvoyait : l'image réduite d'un visage tiré, dont les traits exprimaient une nervosité excessive, des yeux d'un noir de houille et des cheveux de jais plongeant en triangle entre les sourcils. Cela dit : « Voici Sidra Peel, une femme qui, durant toute son existence, a été enchaînée à un être à l'intelligence bornée qui se disait son mari. Elle brisera cette chaîne aujourd'hui même, si seulement elle en trouve la force... »

— « Oui, je briserai la chaîne, » murmura-t-elle férocement, « et cet instant me paiera d'une vie de cauchemar. Dieu — s'il y en a un dans mon univers — m'aidera à régler mes comptes. Il me donnera la force... »

Sidra releva les yeux vers son reflet dans le métal, et soudain son sang se glaça tandis que son pouls se précipitait sauvagement. Quelqu'un, qui avait descendu silencieusement le passage désert, se tenait derrière elle. Elle pouvait sentir la chaleur, l'aura d'une présence, la pression presque imperceptible d'un corps contre le sien. Dans le miroir de l'armure, elle distingua vaguement une face qui la regardait par-dessus son épaule. Elle tournoya sur elle-même en criant : « Ahhh ! »

— « Oh ! je suis vraiment désolé, » dit l'arrivant. « Je croyais que vous m'attendiez. »

Elle leva les yeux et riva son regard au visage souriant et affable de l'homme qui se tenait devant elle. En dépit de toute son amabilité, ses cheveux blonds striés de bandes châtain clair, les creux et les reliefs de sa face, l'ombre de ses traits et les veines pulsantes courant sous sa peau étaient une terre livide d'émotions brutes.

« Calmez-vous, » dit-il tandis qu'elle chancelait en luttant pour retenir les hurlements prêts à jaillir d'elle.

— « Mais... qui êtes... ? » Elle s'interrompit brusquement et essaya en vain d'avaler sa salive.

— « Je pensais que vous m'attendiez, » répéta-t-il.

— « Je... je vous attendais ? »

Il hocha la tête et lui prit les mains. Au contact de ses paumes, elle sentit que ses mains à elle devenaient moites et glacées. « Nous avions un rendez-vous, » dit-il.

Elle entrouvrit la bouche et secoua la tête.

« ...un rendez-vous à minuit quarante. » Il lâcha une de ses mains pour regarder sa montre. « Et je suis là à l'heure exacte. »

— « Non, » dit-elle en se rejetant brusquement en arrière. « Non, c'est impossible. Nous n'avons pas rendez-vous. Je ne vous connais pas. »

— « Vous ne me reconnaissez pas, Sidra ? C'est bizarre. Mais je pense qu'avant longtemps vous vous rappellerez qui je suis. »

— « Mais qui êtes-vous ? »

— « Je ne vous le dirai pas. Il faudra que vous trouviez vous-même. »

Recouvrant un peu de son calme, elle scruta ses traits attentivement. Soudain, avec la violence d'une cataracte, un sentiment mitigé d'attirance et de répulsion enfla en elle. Cet homme, à la fois, l'épouvantait et la fascinait. Sa simple présence la remplissait d'horreur, mais elle était en même temps attirée et intriguée.

En définitive elle secoua la tête et dit : « Je ne comprends toujours pas. Je ne vous ai jamais appelé, et nous n'avons pas rendez-vous. »

— « Oh ! si, vous m'avez appelé. »

— « C'est faux, » protesta-t-elle, outragée par son assurance insolente. « La réalité que je désirais, c'était celle de mon vieux monde. Le monde que j'ai toujours connu. »

— « Mais avec une légère modification ? »

— « Oui... » Son regard flamboya et elle répéta rageusement : « Oui, avec une légère modification. »

— « Et vous avez prié pour que la force descende en vous, la force de procéder vous-même à cette modification ? »

Elle hocha affirmativement la tête.

Il sourit et prit son bras. « Alors, Sidra, vous m'avez appelé et nous avons pris rendez-vous. Je suis la réponse à votre prière. »

Elle se laissa guider le long des passages étroits et des marches ascendantes, incapable de se libérer de la laisse magnétique qui la retenait à lui. Le contact de la main qui lui tenait le bras était une sensation effrayante. Tout en elle criait la répulsion et le dégoût, et en même temps tout en elle accueillait ce contact avec avidité.

Tandis qu'ils cheminaient dans des alternances d'ombre et de lumière trouble dispensée par de rares lampes, elle l'examina du coin de l'œil. Il était grand et magnifiquement bâti. Les tendons de son cou musculeux saillaient au moindre mouvement de sa tête arrogante. Il était vêtu d'un complet de tweed dont le tissu avait la texture du grès et qui dégageait une senteur âcre de tourbe. Le col de sa chemise était ouvert et la partie visible de sa poitrine était recouverte d'une toison épaisse.

Au rez-de-chaussée du château, aucun serviteur n'était visible. L'homme l'escorta tranquillement à travers les pièces élégantes jusqu'au vestiaire, où il décrocha son manteau et le lui mit sur les épaules. Soudain la pression de ses mains sur ses bras se fit plus forte.

Elle se rejeta en arrière, envahie par une de ses vieilles rages. Dans l'obscurité tranquille qui régnait dans le vestiaire elle pouvait voir qu'il souriait toujours, et cela alimenta sa fureur.

— « Ah ! quel imbécile je suis de vous croire ! Vous prétendez être la réponse à ma prière, vous affirmez que je vous connais...

Me croyez-vous si niaise ? Otez vos mains ! Je vous interdis de me toucher ! »

Elle le transperça du regard, en respirant lourdement, et il ne répondit pas. Son expression demeura inchangée. Il est comme ces serpents, pensa-t-elle, dont les yeux sont semblables à des pierreries ; ils demeurent enroulés dans leur beauté sereine et l'on ne peut échapper à leur fascination. Il est comme ces tours vertigineuses qui vous font désirer vous jeter dans le vide, comme ces rasoirs effilés et luisants qui invitent, tentateurs, la chair tendre de votre cou.

« Partez ! » cria-t-elle dans un dernier effort désespéré. « Allez-vous en d'ici ! Ceci est mon monde. C'est à moi seule d'accomplir ce que j'ai choisi de faire. Je ne veux rien de vous ! »

D'un mouvement rapide et silencieux, il la prit par les épaules et l'amena tout contre lui. Pendant qu'il l'embrassait, elle se débattit pour échapper à la pression de ses doigts, tout en essayant d'écarter sa bouche de la sienne. Mais en même temps elle savait que, s'il l'avait lâchée, elle n'aurait pas pu s'arracher à ce baiser sauvage.

Elle sanglotait lorsqu'il relâcha son étreinte, et elle laissa aller sa tête en arrière. Toujours sur le ton affable d'une conversation banale, il dit : « Vous désirez une chose dans ce monde qui est le vôtre, Sidra, et vous avez besoin de moi pour vous aider à l'obtenir. »

— « Au nom du Ciel, qui êtes-vous ? »

— « Je suis cette force que vous avez réclamée dans votre prière. Maintenant, venez. »

Dehors, il faisait une nuit d'encre. Ils s'installèrent dans le roadster de Sidra qui prit la direction de Londres. Contrainte de rouler sans phares en raison du black-out, elle conduisit précautionneusement en se guidant sur la ligne médiane jaune à peine visible sur la route, et sur la faible luminosité du ciel au ras de l'horizon. Au-dessus d'eux, la Voie Lactée était un semis de taches blanches à peine perceptibles.

Le vent qui caressait son visage lui apporta une légère sensa-

tion de soulagement et de détente. Avec détermination et témérité, elle écrasa l'accélérateur sous son pied et sentit la voiture bondir dangereusement en avant. Le vent tira violemment ses cheveux en arrière et les fit tournoyer, tandis que les remous de l'air autour du pare-brise la baignaient comme un courant d'eau froide. Le tourbillonnement du vent fouetta son courage et sa confiance et, mieux encore, lui fit retrouver son sens de l'humour.

Sans bouger la tête, elle demanda : « Quel est votre nom ? »

La réponse lui parvint faiblement à travers le sifflement du vent : « Cela a-t-il une quelconque importance ? »

— « Certainement. Autrement, comment pourrais-je m'adresser à vous ? Dois-je dire *Cher monsieur* ? »

— « Très bien, Sidra. Appelez-moi Ardis. »

— « Ardis ? Ce n'est pas anglais, n'est-ce pas ? »

— « Qu'est-ce que ça peut faire ? »

— « C'est très important. Ne soyez donc pas si mystérieux ! J'essaie de vous situer. »

— « Je vois. »

— « Connaissez-vous Lady Sutton ? »

Ne recevant pas de réponse, elle tourna la tête vers lui et eut un léger frisson. Il paraissait inquiétant avec sa tête se profilant sur le champ pâle des étoiles. Il donnait l'impression de ne pas être à sa place dans un roadster ouvert.

« Connaissez-vous Lady Sutton ? » répéta-t-elle.

Il hocha affirmativement la tête et elle reporta son attention vers la route. Ils avaient laissé la campagne derrière eux et pénétraient maintenant dans la banlieue de Londres. Les petites maisons trapues, toutes semblables, défilaient de part et d'autre de l'auto avec un *whomp - whomp - whomp* qui faisait écho au bourdonnement du moteur.

Toujours gaie, elle demanda : « Où est-ce que je vous dépose ? »

— « A Londres. »

— « A quel endroit précis de Londres ? »

— « Chelsea Square. »

— « Chelsea Square ? C'est bizarre. Quel numéro ? »

— « Cent quarante-neuf. »

Elle éclata de rire. « Votre impudence a quelque chose d'admirable, » dit-elle en le regardant à nouveau. « Il se trouve que c'est mon adresse. »

Il hocha la tête. « Je sais, Sidra. »

Son rire se glaça — pas aux mots, car elle les avait à peine entendus. Réprimant avec peine un cri, elle ramena son regard vers la route, ses mains tremblant violemment sur le volant. L'homme assis auprès d'elle au milieu du tourbillonnement du vent n'avait pas un fil de sa chevelure dérangé.

— « Seigneur tout-puissant, » cria-t-elle silencieusement au fond de son cœur, « quel sorte de gâchis ai-je... ? Qui est ce monstre, assis là près de moi ?... Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit... Débarrassez-moi de ce... Je n'en veux pas, il me fait horreur. Si je l'ai réclamé, consciemment ou non, je n'en veux plus maintenant. Je veux qu'il quitte mon monde, qu'il sorte de ma réalité. Tout de suite ! »

— « Cela ne sert à rien, Sidra, » dit-il doucement.

Ses lèvres se contractèrent et elle continua à prier : « Débarrassez-m'en, je vous en supplie ! Changez quelque chose — changez tout, mais faites-le disparaître. Qu'il cesse d'exister. Faites que la nuit et le vide l'engloutissent. Qu'il se réduise à rien, qu'il s'efface... »

— « Cessez ! » cria-t-il en lui donnant une bourrade brutale. « Vous ne pouvez pas vous débarrasser ainsi de moi. Il est trop tard. »

La panique s'empara d'elle, paralysant son cerveau. Elle cessa de prier.

« Une fois que vous avez sélectionné la réalité de votre choix, » expliqua soigneusement Ardis comme s'il s'adressait à un enfant, « vous y êtes transportée. Rien ne peut plus ensuite être modifié — toute altération même mineure devient impossible. On ne vous a pas expliqué ça ? »

— « Non, on ne nous l'a pas dit. »

— « Eh bien, maintenant vous le savez. »

Elle demeura muette, paralysée et insensible. Elle suivit ses instructions sans un mot, roulant lentement jusqu'au petit parc boisé qui se trouvait derrière sa maison et à proximité duquel elle gara la voiture. De sa voix égale, Ardis lui expliqua qu'il était indispensable qu'ils pénètrent chez elle par la porte de service.

— « Vous ne pouvez pas commettre un meurtre ouvertement. Seuls les personnages de romans agissent ainsi. Dans la vie réelle, il est sage de se montrer prudent et circonspect. »

La vie réelle ! pensa-t-elle nerveusement tandis qu'ils quittaient la voiture. La vie réelle ! Cette Chose invisible dans l'abri...

Elle dit à haute voix : « Vous me paraissez plein d'expérience. »

— « Nous allons traverser le parc, » dit-il. « Il ne faut pas que quelqu'un nous voie. »

Ardis marcha auprès d'elle jusqu'à la porte de fer qu'elle ouvrit, puis il lui emboîta le pas lorsqu'elle s'engagea à travers le parc, le long du sentier qui sinuait, bordé d'arbustes épineux.

« Pour ce qui est de l'expérience, » dit-il, « je n'en manque effectivement pas. Mais vous devriez le savoir, Sidra. »

Non, elle ne savait pas. Elle garda le silence. Autour d'elle, les arbres et les buissons formaient des structures sombres et inquiétantes et, bien qu'elle eût traversé le parc des douzaines de fois, ils lui parurent étrangers et déformés. Ils n'étaient pas vivants — Dieu merci, elle n'en était pas encore à imaginer des choses — mais pour la première fois elle réalisait à quel point ils ressemblaient à des squelettes et à des monstres de cauchemar, comme si chacun d'eux avait déjà assisté dans le passé à quelque meurtre ou suicide sordide.

Au milieu du parc stagnait une brume humide qui la fit tousser, et derrière elle Ardis lui tapota le dos avec sympathie. Elle frémit comme une lame d'acier flexible sous son attouchement. Quand, ayant cessé de tousser, elle se rendit compte que sa main n'avait pas quitté son épaule, elle comprit dans une nouvelle explosion de terreur ce qu'il avait l'intention de faire ici dans l'obscurité.

Elle accéléra le pas. Le contact cessa mais elle sentit aussitôt

une main agripper la sienne. Elle arracha son bras pour se libérer et se mit à courir comme une folle le long du sentier en trébuchant sur ses hauts talons. Il y eut une exclamation sourde derrière elle et elle entendit résonner ses pas au moment où il se lançait à sa poursuite.

Le sentier présentait à cet endroit une légère déclivité qui cessait au moment où il atteignait un petit étang marécageux. Le sol devint humide, et il lui sembla que des ventouses adhéraient à ses semelles avec des bruits de succion pareils à des grognements caverneux. Dans la nuit chaude la transpiration commença à humecter sa peau avec des picotements semblables à mille coups d'épingle. Elle entendait nettement le bruit que faisait la respiration d'Ardis derrière elle.

Elle haletait lorsqu'elle atteignit l'endroit où, après avoir changé de direction, le sentier commençait à s'élever. Une brûlure lui déchirait les poumons, ses jambes étaient douloureuses, et il lui sembla qu'à l'instant suivant elle allait s'effondrer. Mais à faible distance elle aperçut la porte de fer qui donnait accès à l'autre côté du parc et, rassemblant le peu de forces qui subsistait en elle, elle se précipita pour l'atteindre.

Mais à quoi bon ? pensa-t-elle confusément. Il me rattrapera dans la rue — peut-être même avant. J'aurais dû me cacher puis repartir vers l'endroit où se trouve la voiture... sauter dedans... Je..

La main d'Ardis touchait son épaule au moment où elle franchit le passage. Elle s'apprêtait à capituler lorsqu'elle entendit des voix et aperçut des gens sur le trottoir opposé. Elle cria : « Hé, là-bas ! » et courut dans leur direction, ses talons claquant sur la chaussée. Elle allait les atteindre, toujours libre pour l'instant, lorsqu'ils se retournèrent.

— « Je suis désolée, » balbutia-t-elle. « Je pensais que je vous reconnaissais. J'étais en train de traverser le par... »

Elle s'interrompit net. Devant elle, la regardant avec des yeux écarquillés, il y avait Finchley, Braugh et Laday Sutton.

— « Sidra chérie ! Que diable faites-vous ici ? » s'exclama Lady

Sutton. Elle avança son énorme tête pour mieux examiner le visage de Sidra, puis toucha du coude Braugh et Finchley. « La petite a couru à travers le parc. Bon sang, Chris, elle a l'air bouleversée. »

— « Elle donne l'impression d'avoir été poursuivie, » répondit Braugh. Il avança d'un pas et scruta le parc par-dessus l'épaule de Sidra, sa tête blanche d'albinos luisant doucement à la lueur des étoiles.

La respiration de Sidra s'était faite moins précipitée et elle tourna la tête, mal à l'aise. Ardis se tenait auprès d'elle, plus calme et l'air plus courtois que jamais. Il n'était nullement nécessaire d'essayer d'expliquer, pensa-t-elle avec désepoir. Personne ne la croirait. Personne ne l'aiderait.

— « Je prenais simplement un peu d'exercice, » dit-elle. « Il fait une si belle nuit. »

— « De l'exercice ! » grommela Lady Sutton. « Maintenant, j'ai la certitude que vous êtes toquée ! »

— « Pourquoi vous êtes-vous enfuie ainsi, Sidra ? » reprocha doucement Finchley. « Bob était furieux. Nous venons juste de le reconduire chez vous. »

— « Je... »

C'était trop insensé. Elle avait vu de ses yeux Finchley disparaître derrière le voile de flammes moins d'une heure auparavant — s'évanouir dans la réalité de son propre choix. Et pourtant il se trouvait là devant elle, posant des questions.

— « Finchley appartenait à la réalité de votre monde, » murmura Ardis à son oreille. « Il s'y trouve toujours, naturellement. »

— « Mais c'est impossible ! » gémit Sidra. « Il ne peut y avoir deux Finchley ! »

— « Deux Finchley ? » répéta Lady Sutton. « Maintenant je sais où vous êtes allée, ma fille. Vous avez bu, avouez-le ! Vous êtes complètement ivre ! De l'exercice en pleine nuit à travers le parc ! Et deux Finchley ! Vous n'avez pas honte de vous mettre dans des états pareils ? »

Et Lady Sutton ? Pourtant, elle était morte ! Il fallait qu'elle le soit. Ils l'avaient assassinée il y avait moins de...

Le murmure d'Ardis reprit. « C'était dans une autre réalité, Sidra. Vous êtes maintenant dans votre nouveau monde, et Lady Sutton en fait partie. Tout le monde en fait partie... à l'exception de votre mari. »

— « Bien... bien qu'elle soit morte ? »

— « Qui est mort ? » demanda Finchley en la regardant d'un air étonné.

— « Je pense qu'on ferait mieux de la ramener là-haut et de la mettre au lit, » dit Braugh.

— « Non, » dit Sidra. « Non, ce... n'est pas vraiment nécessaire. Je me sens tout à fait bien. »

— « Oh ! laissez-la, » grogna Lady Sutton. Elle serra son manteau autour de sa taille de barrique et tourna le dos. « Vous connaissez notre devise, les garçons ? Ne pas s'immiscer. Sidra, je vous verrai ainsi que Bob la semaine prochaine, à l'abri. Bonne nuit. »

— « Bonne nuit. »

Finchley et Braugh s'éloignèrent en compagnie de Lady Sutton. Sidra regarda les trois silhouettes s'effacer lentement et progressivement dans un fondu brumeux. Au moment où ils disparaissaient dans la nuit, elle entendit Braugh grommeler : « La devise devrait être : Ni honte ni pudeur. » Et la voix de Finchley répondit : « Cela n'a pas de sens. La honte est une sensation, et nous la recherchons comme toutes les autres. Cela se réduit à... » Puis il n'y eut plus rien.

Avec un renouveau de cet horrible frisson, Sidra réalisa qu'ils n'avaient ni vu ni entendu Ardis, ni même eu conscience de sa...

— « Evidemment, » dit Ardis.

— « Quoi, évidemment ? »

— « Vous comprendrez plus tard. Pour l'instant, nous avons un meurtre à accomplir. »

— « Non ! » cria-t-elle en reculant. « Non ! »

— « Sidra, je ne vous comprends pas. Il y a des années que vous attendez ce moment. Vous l'avez préparé, étudié et analysé jusque dans le moindre détail, et maintenant... »

— « Je suis trop énervée... trop bouleversée... »

— « Vous serez plus calme lorsque vous en aurez terminé. Venez. »

Ensemble, il traversèrent le trottoir, franchirent le portail, s'engagèrent dans l'allée de gravier et atteignirent la cour arrière de la maison. Au moment où Ardis s'apprêtait à poser la main sur la poignée de la porte, il hésita et la regarda. « Voici venu le moment où vous allez briser vos chaînes et vous venger d'une vie entière de torture et de souffrance. Il commence à cet instant précis. L'amour est une grande chose — mais ce n'est rien à côté de la haine. Le pardon est une vertu ridicule et futile — la passion brûle tout et constitue en soi un achèvement. »

Il ouvrit la porte, s'effaça devant Sidra, plaça une main sur son épaule et la suivit dans l'office. La pièce était sombre et remplie d'angles bizarres. Ils se déplacèrent précautionneusement, atteignirent une porte battante, la franchirent et pénétrèrent dans la cuisine. Sidra regarda et eut un haut-le-cœur. Elle émit un faible gémissement et s'affaissa contre Ardis.

Cela *avait été* une cuisine autrefois. Maintenant, cuisinière, évier, buffet et table, chaises, placards et tous les objets usuels apparaissaient vagues, étirés et déformés comme dans un monstrueux cauchemar. Une lueur bleue terne émanait du sol et tout autour cabriolaient une vingtaine d'ombres silencieuses, en une sorte de danse grotesque. Elles semblaient faites d'un gaz semi-liquide ou de fumée solidifiée. Leurs profondeurs translucides qui se tordaient et s'interpénétraient semblaient remplies d'une sanie immonde et nauséeuse. Cela faisait penser, se dit Sidra en tremblant de dégoût, à ces créatures répugnantes que l'on voit, à travers les lentilles d'un microscope, s'agiter dans le sang d'un cadavre, ou à l'écume écœurante animée d'un lent remous qui parfois flotte sur l'eau stagnante. Les créatures monstrueuses qu'elle contemplait dégageaient une odeur méphitique de marécage et, chose

presque insupportable tant c'était horrible, elles avaient toutes l'apparence vague de son mari. Vingt Robert Peel qui, avec des gestes obscènes, s'étaient mis à chanter en chœur à mi-voix :

« Quid multa gracilis te puer in rosa
Perfusus liquidis urget odoribus
Grato, Sidra, sub antro ? »

— « Ardis ! Qu'est-ce que c'est que ça ? »
— « Je ne le sais pas encore, Sidra. »
— « Mais ces formes... »
— « Nous trouverons. »

Vingt vapeurs bondissantes s'agglutinèrent autour d'eux, chantant toujours, et les poussèrent au ras de la lueur couleur de saphir qui brûlait à quelques centimètres au-dessus du plancher. Des doigts gazeux tâtèrent, pincèrent et piquèrent Sidra tandis que les silhouettes bleutées cabriolaient avec des rires sifflants tout en claquant leurs postérieurs nus dans une extase sauvage.

Un coup assené sur son bras fit sursauter Sidra. Baissant les yeux, elle vit des gouttes de sang inconcevables qui apparaissaient sur la blancheur nacrée de son poignet. Et, tandis qu'elle les regardait dans une sorte de ravissement désincarné, son poignet se souleva lentement jusqu'à la hauteur des lèvres de Ardis. Le poignet d'Ardis se souleva à son tour et elle sentit l'âcre saveur salée du sang sur ses lèvres.

— « Non ! » cria-t-elle. « Je ne vous crois pas ! Vous êtes en train de m'abuser, de me... »

Elle fit demi-tour et se précipita vers l'office, Ardis sur les talons. Autour d'eux les silhouettes bleues continuaient de tourbillonner en bourdonnant en chœur :

« Qui nunc te fruitur credulus aurea :
Qui semper vacuam, semper amabilem,
Sperat, nescius auræ
Fallacis... »

En atteignant le pied de l'escalier qui conduisait à l'étage, Sidra dut s'accrocher à la rampe pour se soutenir. Avec sa main libre elle se frotta la bouche afin de faire disparaître le goût salé qui lui soulevait l'estomac.

— « Je crois avoir une idée à propos de tout ça, » dit Ardis.

Elle le regarda.

« C'était une manière de cérémonie de fiançailles, » poursuivit-il d'une voix naturelle. « Vous avez lu quelque chose de ce genre autrefois, n'est-ce pas ? C'est bizarre. Il y a des influences puissantes dans cette maison. Vous avez reconnu ces fantômes ? »

Elle secoua faiblement la tête. A quoi cela servait-il de parler... de penser ?

« Vous ne les avez pas reconnus ? Il faudra que nous voyions cela de plus près. Je ne me suis jamais soucié des hantises non sollicitées. Nous éviterons ces bêtises à l'avenir... » Il réfléchit durant un moment. « Votre mari doit être là-haut, je pense. Montons. »

Ils entreprirent de gravir les marches et, à mesure que Sidra s'élevait, elle sentit les derniers vestiges de raison qui subsistaient en elle l'abandonner.

Une... Vous montez des marches. Des marches qui mènent à quoi ? A plus de démence ? Cette Chose dans l'abri...

Deux... Ceci est l'enfer, pas la réalité.

Trois... Ou un cauchemar. Oui, un cauchemar ! Le homard, hier soir... Où avons-nous dîné hier soir, Bob et moi ?

Quatre... Cher Bob ! Pourquoi ai-je jamais... ? Et cet Ardis... Je ne sais pourquoi nous sommes si intimes. Pourquoi il lit toujours dans mes pensées. C'est probablement quelque...

Cinq... agréable jeune homme qui joue au tennis dans la vie réelle. Déformé par un rêve. Oui, c'est cela...

Six...

Sept...

— « Attention, il y a un obstacle, » prévint Ardis.

Elle s'immobilisa en même temps que lui, leva les yeux et regarda tranquillement. Elle avait complètement épuisé sa réserve

de cris et de frissons. Elle regarda avec détachement la chose accrochée à la poutre qui surplombait le palier. C'était son mari, flasque et mou, qui pendait au bout d'une corde à linge, la tête curieusement penchée sur le côté.

Le corps oscillait légèrement, avec le doux balancement d'un pendule massif. La bouche était tordue en un rictus sardonique et les yeux, qui sortaient des orbites, regardaient avec une impudente ironie. Sidra s'étonna vaguement lorsqu'elle s'aperçut que la deuxième volée de marches de l'escalier, que le corps aurait dû dissimuler, était visible par transparence.

— « Joignez les mains, » dit le cadavre d'une voix onctueuse.

— « Bob ! »

— « C'est votre mari ? » s'exclama Ardis.

— « Nous demandons à Dieu qui nous voit et qui nous entend, » commença le cadavre, « d'unir indissolublement cet homme et cette femme dans le saint sacrement du mariage. Le mariage est une institution sacrée qui ne doit pas être considérée légèrement, et... » La voix continua à bourdonner.

— « Bob ! » croassa Sidra.

— « A genoux ! » ordonna le pendu.

Sidra jeta son corps sur le côté et se remit à escalader les marches en trébuchant. Elle chancela un instant et suffoqua jusqu'au moment où les mains puissantes d'Ardis l'agrippèrent. Sous eux le cadavre oscillant proclama d'une voix pontifiante : « Je vous déclare indissolublement unis par les liens sacrés du mariage... »

Ardis murmura : « Il n'y a pas de temps à perdre. Nous devons faire très vite maintenant. »

Mais, parvenue au sommet des marches, Sidra fit une dernière tentative pour recouvrer sa liberté. Toute espérance de compréhension, de raison et de logique l'avait abandonnée. Tout ce qu'elle désirait, c'était être libre, avoir un endroit où elle pourrait s'asseoir solitaire, libérée des passions qui l'avaient brûlée, dévorant son âme. Il n'y eut pas un geste, pas un mot ne fut prononcé. Elle se redressa et fit loyalement face à Ardis, prête à livrer un terrible combat immobile.

Pendant une minute ils demeurèrent ainsi, face à face sur le palier sombre. A leur droite se trouvait l'escalier, à gauche la chambre de Sidra. Derrière eux, il y avait le court corridor qui menait au cabinet de travail de Peel — à la pièce où il attendait, inconscient du meurtre qui se préparait. Leurs regards se croisèrent, se heurtèrent, et combattirent avec une énergie sauvage. Et, tout en luttant avec ce regard brillant et profond, Sidra comprit avec l'anxiété du désespoir qu'elle allait perdre le combat.

Quand ce fut fini il ne subsistait plus rien en elle, ni volonté, ni force, ni courage. Il semblait même que, par une sorte d'osmose diabolique, tout avait été drainé hors d'elle et absorbé par l'homme qui lui faisait face. Passivement, elle réalisa que sa rébellion avait été comme celle d'un doigt ou d'une main contre le cerveau qui les guide.

Elle ne dit qu'une phrase : « Pour l'amour du Ciel, *qui êtes-vous* ? »

Et il répondit à nouveau : « Vous trouverez... bientôt. » Puis il ajouta : « Mais je pense que vous savez déjà. Oui, je pense que vous le savez. »

Impuissante, elle fit demi-tour et pénétra dans sa chambre. Elle y gardait un revolver et elle comprit qu'elle allait le prendre. Mais lorsqu'elle eut ouvert le tiroir de la commode et repoussé une pile de linge de soie, qui au contact lui parut grossier et moite, elle se redressa avec un frisson.

Ardis tendit le bras. Il prit l'arme par le canon, car une main coupée au ras du poignet, dont la déchirure montrait d'horribles caillots de sang et des tendons lacérés, s'accrochait à la crosse. Un doigt était étroitement serré autour de la détente.

Ardis eut un petit grondement impatient et essaya de faire lâcher prise à la main, sans succès. Il pinça, tira et tordit, mais l'horrible chose continua à serrer avec obstination et acharnement. Sidra se laissa tomber sur le bord du lit et observa le spectacle avec l'intérêt naïf d'un enfant, regardant la contraction des muscles déchirés et des tendons cisaillés.

Un ruban cramoisi suintait sur le plancher, venant de la salle de bains. Cela avançait doucement vers elle, se transformant en un petit ruisseau qui toucha l'ourlet de sa robe au moment précis où Ardis, qui tirait toujours coléreusement sur le revolver, l'aperçut. Abandonnant l'arme à la main déchiquetée, il suivit vivement la coulée sanglante jusqu'à la porte de la salle de bains qu'il ouvrit d'une secousse. Une seconde plus tard il la claqua violemment, puis il tourna la tête vers Sidra et dit : « Venez. »

Elle hocha mécaniquement la tête et le suivit, sans se soucier de sa robe trempée de sang qui claquait contre ses mollets. Arrivée à la porte du cabinet de travail, elle tourna précautionneusement la poignée jusqu'à ce qu'un léger déclic lui indique que le pêne était dégagé, puis elle poussa doucement le battant.

Une demi-obscurité régnait dans la pièce. Le bureau était placé devant les hauts rideaux dissimulant la fenêtre et Peel y était assis, leur tournant le dos. Il se tenait immobile, penché en avant, et une source de lumière invisible faisait un halo rosé autour de son corps.

Sidra s'avança sur la pointe des pieds, puis hésita et s'immobilisa. Ardis plaça un doigt sur ses lèvres et, aussi silencieux qu'un chat, alla jusqu'au foyer éteint de la cheminée où il prit un lourd tisonnier de bronze. Il revint vers Sidra et le lui tendit d'un air impatient. Sans que son cerveau le lui eût ordonné, la main de Sidra le prit et se crispa sur la poignée du tisonnier comme si elle avait été créée pour le meurtre.

Pendant qu'une force inconnue la contraignait à avancer et à élever la lourde tige de métal au-dessus de la tête de son mari, elle sentit que quelque chose de minuscule et de pitoyable en elle pleurait et priait, avec la voix d'un enfant malade. Cela dura jusqu'au moment où Ardis la toucha.

Au moment où il effleurait du doigt ses vertèbres lombaires, une effroyable secousse de bestialité ébranla toute son épine dorsale. Une vague de haine, de rancune et de rage la souleva, et elle abattit sauvagement le tisonnier sur la tête de son mari toujours immobile.

La pièce tout entière explosa silencieusement dans un flamboiement gigantesque parsemé d'ombres tourbillonnantes. Impitoyablement, elle s'acharna sur le corps affaissé qui glissa doucement du fauteuil jusqu'au plancher. Elle frappa, frappa, frappa hystériquement, la respiration sifflante, jusqu'à ce que la tête de son mari ne fût plus qu'une bouillie sanglante. Alors seulement elle laissa tomber le tisonnier et recula en chancelant.

Ardis s'agenouilla près du corps et le retourna.

— « Il est mort, » dit-il de sa voix tranquille. « Vous avez prié pour ce moment, Sidra. Maintenant vous êtes libre. »

Baissant les yeux, elle regarda le plancher et ses yeux s'agrandirent d'horreur. Au milieu du tapis imbibé de sang, il y avait une face exsangue et légèrement déformée qui la fixait. Cela avait des traits torturés, des yeux d'un noir de houille et une chevelure noire qui descendait en triangle entre les sourcils.

Elle gémit quand, en un éclair, la compréhension jaillit en elle.

La face dit : « Je suis vous, Sidra Peel. Dans cet homme que vous avez massacré, vous vous êtes anéantie vous-même. Vous avez tué la seule partie de vous-même qui méritait d'être sauvée... »

— « Ahhhh !... » hurla Sidra en chancelant.

— « Regardez-moi bien, » dit la face. « Regardez-moi et comprenez ce que je vais vous dire. En tuant vous vous êtes délivrée d'une chaîne — mais vous vous en êtes forgé une autre pour l'éternité. »

Elle comprit. Et elle se tut. Car, tandis qu'elle oscillait toujours dans une angoisse mortelle qui ne finirait jamais, elle vit Ardis se relever et s'approcher d'elle les bras ouverts. Ses yeux luisants étaient des lacs de cauchemar, et ses bras qui l'atteignaient étaient les vrilles de sa propre passion, enroulée sur elle-même, ardente et à jamais inassouvie.

Elle comprit. Et elle sut. Elle sut qu'il n'y aurait pas d'issue, qu'elle allait à jamais devoir subir cet écœurant mariage avec ses propres désirs et ses propres convoitises.

Ainsi en serait-il jusqu'à la fin des temps dans le nouvel univers idéal de Sidra Peel.

4

QUAND les autres eurent franchi le voile de flammes, Christian Braugh demeura dans l'abri, apparemment peu pressé de s'en aller. Il alluma une cigarette en simulant une parfaite maîtrise de soi, jeta négligemment l'allumette et appela : « Hé... vous, là-bas ! »

— « Qu'y a-t-il, Mr. Braugh ? »

Il ne put réprimer un léger sursaut au son de cette voix qui venait de nulle part. « Je... eh bien, je me suis attardé quelques instants ici afin d'avoir un petit entretien avec vous. »

— « Je m'attendais à cela, Mr. Braugh. »

— « Ah oui ? »

— « Votre soif insatiable de matière première vierge n'est pas un mystère pour moi. »

— « Oh ! » Braugh regarda nerveusement autour de lui. « Je vois. »

— « Ne vous alarmez pas, Mr. Braugh. Personne ne peut nous entendre. Votre petite mascarade demeurera insoupçonnée. »

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Cessez de jouer au plus fin, voulez-vous ? Vous n'êtes pas véritablement un mauvais homme. Vous n'avez jamais réellement appartenu à la clique Sutton... »

Braugh eut un petit rire sardonique.

« ...et il n'est pas utile que vous continuiez à jouer la comédie devant moi, » continua la voix sur un ton très amical. « Je sais que l'histoire de vos nombreux plagiats était une invention née de l'imagination fertile de Christian Braugh. »

— « Vous savez ça ? »

— « Bien sûr ! Vous avez créé cette légende afin d'obtenir votre admission dans l'abri Sutton. Pendant des années vous avez joué le rôle d'un coquin et d'un menteur, bien qu'en diverses occasions votre sang se soit glacé dans vos veines. »

— « Et vous savez pourquoi j'ai agi ainsi ? »

— « Naturellement. En fait, Mr. Braugh, je sais pratiquement tout. Mais j'avoue qu'une chose me tracasse depuis longtemps. »

— « Laquelle ? »

— « Pourquoi ne vous contenteriez-vous pas de travailler comme les autres écrivains ? Pourquoi cette envie dévorante, presque maladive, d'une matière vierge, unique ? Et pourquoi venez-vous d'accepter de payer un prix exorbitant — bien souvent amer — en échange de quelques onces de nouveauté ? »

— « Eh bien... » Braugh tira sur sa cigarette et laissa filtrer la fumée entre ses dents serrées. « Eh bien, je vais vous le dire. C'est quelque chose qui m'a torturé ma vie entière. Un homme naît doté d'imagination. »

— « Ah ! l'imagination !... »

— « Si sa dose d'imagination est faible, un homme verra toujours dans le monde une source d'étonnement profond et infini, génératrice de délices et de joies. Mais si son imagination est puissante et infatigable, le monde constitue naturellement pour lui une réalité désolante, banale et monotone en comparaison des créations de son esprit. »

— « Il est pourtant des merveilles qui passent l'imagination. »

— « Pour qui ? Pas pour moi, mon invisible ami. Pas pour une créature de chair et de sang digne de ce nom. L'homme est une chose pitoyable : né avec l'imagination des dieux, il est à jamais enfermé dans un bloc fait d'argile et de salive. Je possède en moi l'originalité, le moi intime, le ferment d'un esprit sans fin... et toute cette richesse est prisonnière d'une parcelle de matière vouée à la destruction et à la pourriture. »

— « Le moi... » rêva la voix. « C'est quelque chose qu'aucun de nous, hélas, ne peut comprendre. Il n'existe nulle part ailleurs que sur votre planète, Mr. Braugh. C'est assez effrayant et cela me convainc parfois que votre race... »

— « Oui... » » insista Braugh.

— « Ecoutez, » dit vivement la Chose. « Vous avez beaucoup moins à payer que les autres, et je voudrais vous faire profiter

du bénéfice de mon expérience. Laissez-moi vous aider à choisir une réalité. »

— « Moins à payer ? » protesta Braugh en bondissant.

Une deuxième fois, on négligea de lui répondre.

— « Voulez-vous demeurer dans votre propre monde et néanmoins être dans une réalité différente ? Je puis vous offrir des mondes gigantesques ou minuscules, des créatures immenses qui ébranleront le monde de leurs foudres ou des petits êtres de charme et de perfection dont le tintement sensible effleurera à peine votre ouïe. Préférez-vous la terreur ? Je puis vous offrir une réalité de frissons. La beauté ? Je puis vous dispenser des réalités d'extases infinies. La douleur ? La torture ? N'importe quelle sensation. Nommez-en une, plusieurs... Je vous modèlerai une réalité qui surpassera la plus délirante des créations de l'imagination exceptionnelle qu'est assurément celle de Christian Braugh. »

— « Non, » répondit Braugh au bout d'un moment. « Les sens ne sont jamais au mieux que des sens, et ils finissent toujours par se lasser de toutes choses. Vous ne pouvez pas satisfaire l'imagination avec de la crème fouettée que vous vous serez contenté de façonner différemment et de parfumer autrement. »

— « Alors je puis vous emmener jusqu'à des mondes multidimensionnels qui vous confondront. Il en est un qui vous distraira avec son incongruité sans jamais vous lasser et où, si vous mourez, ce sera de rire. Il existe une dimension où l'on peut réaliser l'impossible... où des créatures concourent journellement dans la composition de paradoxes et où le simple fait de se retourner soi-même mentalement comme un gant est qualifié de « chrytna », ce qui correspond à « banal » dans votre jargon. Voulez-vous éprouver des émotions d'ordre classique ? Je puis vous conduire jusqu'à une dimension à vingt-sept plans où une à une — *seriatim et privatim* — vous pouvez épuiser les sensations rares de vingt-sept émotions primaires, et ensuite imaginer un nombre infini de combinaisons et de permutations. Allons, que choisissez-vous ? »

— « Rien, » dit Braugh avec impatience. « Il est clair, mon ami, que vous ne comprenez pas le moi de l'homme. Le moi ne

peut pas se satisfaire puérilement de jouets — bien que, si on y réfléchit, il ait quelque chose d'enfantin en ceci qu'il aspire à ce que l'on ne peut obtenir... »

— « Ce qui me donne à penser que le vôtre est enfantin, c'est qu'il ne rit pas. Vous n'avez pas le sens de l'humour, Mr. Braugh. »

— « Le moi, » poursuivit Braugh d'une voix distraite, « désire uniquement ce qu'il est impossible d'atteindre. Quand une chose a pu être obtenue, elle cesse d'être désirée. Pouvez-vous me procurer une réalité où je puisse obtenir une chose que je désire uniquement parce qu'il m'est impossible de l'avoir ; et, l'ayant eue, où je continue néanmoins à la vouloir sans que les capacités de mon désir soient émoussées ? Pouvez-vous faire cela ? »

— « Je crains, » répondit la voix d'un ton hésitant, « que le cheminement de votre pensée et les mobiles de votre imagination ne soient un peu trop tortueux pour moi. »

— « C'est bien ce que je pensais, » murmura Braugh à demi pour lui-même. « Les leviers de l'univers semblent être entre les mains d'individus de second ordre qui ne sont même pas à moitié aussi intelligents que moi. Pourquoi cette médiocrité chez les autorités responsables ? »

— « Vous cherchez à obtenir l'impossible, » gronda gentiment la voix, « et par le fait même à ne pas aboutir. Les restrictions sont à l'intérieur de vous-même. Voudriez-vous être modifié ? »

— « Non, non. » Braugh secoua la tête. Il attendit un moment, profondément plongé dans ses pensées, puis soupira et écrasa sa cigarette sous son talon. « Je ne vois qu'une solution à mon problème. »

— « Et c'est ?... »

— « L'effacement. Si l'on ne peut pas satisfaire un désir, on doit l'expliquer. Lorsqu'un homme ne peut pas trouver l'amour, il doit rédiger un traité psychologique sur la passion. Je crois que c'est ce qui me reste à faire. »

Haussant les épaules, il se dirigea vers le voile de flammes. Il eut la sensation d'un léger mouvement derrière lui et la voix demanda : « Où est-ce que votre moi vous entraîne, ô homme ? »

— « A la vérité des choses, » répondit Braugh. « S'il ne m'est pas possible d'assouvir mon désir, je saurai au moins pourquoi je l'éprouve. »

— « Vous ne trouverez la vérité qu'en enfer, mon ami. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce que la vérité ne se trouve que là. »

— « Eh bien, j'irai en enfer... j'irai n'importe où, là où la vérité peut être traquée. »

— « Puissiez-vous trouver agréable la réponse, ô homme. »

— « Merci. »

— « Et puissiez-vous apprendre à rire. »

Mais Braugh n'entendit pas cette dernière phrase, car il avait déjà franchi le voile.

Il se retrouva debout devant un haut pupitre, presque aussi haut que lui, qui baignait dans une sorte de brouillard sulfureux dissimulant aux regards tout ce qui pouvait se trouver d'autre dans les environs. Levant les yeux, il aperçut une petite face qui le regardait en louchant. C'était un visage incroyablement ridé, vieux comme le péché, orné de favoris et d'une barbe. La petite tête ratatinée étaient surmontée d'un haut chapeau pointu qui ressemblait au couvre-chef d'un sorcier.

Ou à un bonnet d'âne, pensa Braugh.

Vaguement, derrière la tête, il aperçut de hautes piles de livres et de dossiers étiquetés A-AB, AC-AD, dans l'ordre alphabétique usuel. Sur le pupitre étaient posés un flacon d'encre noire luisante et un râtelier garni de plumes d'oie. Un énorme sablier complétait le décor. A l'intérieur du sablier une araignée avait tissé une toile, et elle rampait en tremblotant à travers les fils auxquels adhéraient des grains de sable.

Le petit homme croassa : « Sur-prenant ! Stu-péfiant ! Incroyable ! » Plongeant en avant comme Polichinelle au théâtre de Guignol, il approcha sa face ridée et comique aussi près que possible du visage de Braugh qu'il toucha doucement d'un index noueux. Puis il retomba en arrière et brailla : « THAMM-UZ ! DA-GON ! RIMM-ON ! »

Il y eut un remue-ménage précipité et trois autres petits hommes apparurent derrière le pupitre. Pendant une bonne minute, ils regardèrent Braugh bouche bée.

— « Très bien, » dit enfin Braugh. « Vous m'avez assez admiré. Maintenant, dites quelque chose. Faites quelque chose. »

— « Ça parle ! » crièrent-ils à l'unisson. « C'est vivant ! » Ils rapprochèrent leurs quatre nez et se mirent à jacasser à toute allure. Cela donna :

— « C'est - la - cho - se - la - plus - é - ton - nante - Da - gon - que - j'aie - ja - mais - vue - il - par - le - Rim - mon - est - ce - que - ça- peut - ê - tre - hu - main - vous - a - vez - en - ten - du - ce - que - ça - a - dit - Be - lial - pen - sez - vous - qu'il - y - ait - quel - que - ex - pli - ca - tion - Tham - muz - je - n'en - sais - rien. »

Puis le caquetage s'arrêta.

Un des quatre dit : « La première chose à découvrir, c'est la façon dont ça a pu s'introduire ici. »

— « Pas du tout, » dit un autre. « Il s'agit d'abord de savoir ce que c'est. »

— « Non, » dit le troisième. « Il faut d'abord trouver d'où ça vient. »

— « Vous placez la charrue avant les bœufs, Belial, » dit le quatrième.

Les quatre nez se touchèrent à nouveau et le caquetage reprit, un peu plus fort qu'auparavant :

— « L'IM - POR - TANT - EST - DE - SA - VOIR - CE - QUE - PAS - DU - TOUT - CE - QUI - IM - POR - TE - C'EST - DE - VOUS - ÊTES - TO - QUÉS - VOUS - Ê - TES - TOUS - TOQUÉS - É - COU - TEZ - MOI - COM - MENT - POU - VEZ - VOUS - OH - TRÈS - BIEN - TRÈS - BIEN - TRÈS - BIEN ! »

Apparemment, ils étaient arrivés à une décision. Le sorcier numéro un pointa un doigt accusateur sur Braugh et dit : « Qu'est-ce que vous faites ici ? »

— « Au fait, où suis-je ? » demanda Braugh.

Le petit homme se tourna vers les frères Thammuz, Dagon et Rimmon. Contrefaisant moqueusement le ton de Braugh, il dit : « Ça désire savoir où ça se trouve. »

— « C'est un stupide animal, n'est-ce pas, Belial ? » dit Dagon.

— « Ne perdons pas de temps, Belial, » protesta Rimmon. « On a autre chose à faire. Je ne tiens pas à m'appuyer des heures supplémentaires. »

— « Vous !... » Belial pivota vers Braugh. « Ecoutez-moi attentivement. Vous êtes ici dans les locaux de l'Administration Générale du Centre de Contrôle Universel. Nous sommes Belial, Rimmon, Dagon et Thammuz, et nous agissons pour le compte de Satan. »

— « Eh bien, c'est parfait, » dit Braugh. « Je suis venu ici pour voir Satan. »

— « Ça veut voir Satan ! » Ils eurent l'air complètement terrifés. Mais presque aussitôt Dagon poussa les autres avec ses petites épaules aiguës et mit un doigt le long de son nez avec un regard malin.

— « C'est un espion ! » cria-t-il. Et, pour bien se faire comprendre, il dressa le doigt significativement vers le plafond.

— « C'est possible... c'est possible... » dit Belial en feuilletant les pages d'un énorme registre. « Ça s'est certainement introduit ici clandestinement, car aucune livraison n'a été enregistrée aujourd'hui. Ça n'est pas mort, car ça n'a pas d'odeur. Ce n'est pas vivant, car seuls les morts peuvent pénétrer ici. La question demeure : Qu'est-ce que c'est ? Et que doit-on en faire ? »

— « Essayons la divination, » dit Thammuz. « C'est la seule façon d'obtenir une réponse. »

— « C'est une idée, » dit Rimmon.

— « Quel cerveau, ce Thammuz ! » admira Dagon.

Belial jeta un regard dépourvu d'aménité à Braugh et glapit : « Votre nom ? »

— « Christian Braugh. »

— « Ah ! » s'exclama Dagon. « L'onomancie ! C, troisième lettre de l'alphabet ; H, huitième lettre... et ainsi de suite. Faire le total. Multiplier par deux et ajouter dix. Diviser par deux et retrancher le premier nombre... »

Ils multiplièrent, ajoutèrent, divisèrent et retranchèrent. Les plumes grincèrent sur le parchemin. Ensuite, il y eut l'écho bourdonnant d'un conciliabule de petits fonctionnaires, et enfin Belial cessa de gratter et vérifia soigneusement ses calculs. Les autres les revérifièrent après lui. Puis, comme un seul homme, ils haussèrent les épaules et déchirèrent le parchemin.

— « Je ne comprends pas, » gémit Dagon. « Nous trouvons toujours le même résultat : cinq. »

— « Ça ne fait rien. » Belial jeta un nouveau regard courroucé à Braugh. « Quand êtes-vous né ? »

— « Le 18 décembre 1913. »

— « A quelle heure ? »

— « Midi quinze. »

— « Chartes des Etoiles ! » s'exclama Thammuz. « Voyons les tables génethliaques. »

Fouillant derrière eux, ils prirent d'énormes feuilles crissantes et craquantes qui se déroulèrent comme des stores vénitiens. Cette fois, il leur fallut près de quinze minutes pour produire un fragment de parchemin qu'ils examinèrent avec attention avant de le déchirer.

— « C'est *vraiment* bizarre, » dit Rimmon.

— « Cela devient *de plus en plus* bizarre, » dit Belial.

— « Nous ferions mieux de l'emmener au laboratoire pour un examen, » dit Thammuz. « Il nous faut absolument découvrir ce que c'est que cette chose, sinon le patron va être de mauvais poil. »

Ils se penchèrent tous quatre au-dessus du pupitre et adressèrent de petits signes impératifs à Braugh. Suivant leurs indications, il contourna le pupitre et se trouva en face d'une porte en partie dissimulée par les piles de livres. Sautant sur le sol, les quatre petits sorciers le poussèrent pour la lui faire franchir. Ils lui arrivaient à peine à la taille.

Braugh pénétra dans ce qu'ils appelaient le laboratoire. C'était une pièce circulaire, basse de plafond, dont le mur était entièrement recouvert de rayonnages supportant une invraisemblable collection de flacons de verre, de cornues, de manuscrits, de fioles

et d'accessoires d'illusionniste et d'alchimiste. Au milieu de la pièce était disposé un grand bloc de pierre ayant la forme d'une roue de moulin, dont le centre présentait un aspect carbonisé. Mais il n'y avait aucune cheminée au-dessus.

Belial farfouilla dans un recoin et revint les bras chargés de brindilles sèches.

— « L'autel de feu ! » dit-il en lâchant les brindilles qui s'éparpillèrent sur le sol carrelé. Obligeamment et solennellement, Braugh se pencha pour ramasser les morceaux de bois dispersés.

— « Sortilège ! » murmura Rimmon. Il prit vivement un lézard dans une boîte et se mit à écrire sur son dos avec un morceau de charbon de bois, notant l'ordre dans lequel Braugh ramassait les brindilles. « Où se trouve l'Est ? » demanda-t-il au bout d'un moment, alors qu'il rampait derrière le lézard. Thammuz montra un point situé directement au-dessus de lui. Rimmon remercia d'un hochement de tête et recommença à écrire rapidement sur le dos du lézard. Graduellement, le mouvement de sa main se ralentit. Au moment où Braugh déposa la dernière brindille sur l'autel, Rimmon tenait le lézard par la queue, examinant son gribouillis avec un air d'étonnement écœuré. Finalement il fourra le lézard sous le fagot reconstitué, qui s'enflamma instantanément. « Une salamandre. Ce n'est pas mal, hein ? » dit-il en s'écartant et en bombant son torse étriqué.

— « La pyromancie ! » cria Dagon qui se précipita vers l'autel et les brindilles crépitantes. Il fourra deux centimètres de son nez dans les flammes et émit un long chuchotement bourdonnant. Belial s'agita nerveusement et murmura à l'oreille de Thammuz : « La dernière fois qu'il a essayé ça, il est tombé endormi au milieu du feu. »

Le bourdonnement cessa et Dagon, les yeux clos de béatitude, piqua du nez au milieu des flammes.

« Ça y est ! Voilà que ça recommence ! » s'exclama Belial d'un ton irrité.

Il se précipita vers l'autel et, aidé des deux autres petits sorciers, retira du feu l'infortuné Dagon qui commençait à sentir le

roussi. Après quelques claques sonores judicieusement appliquées, ses favoris et sa barbe s'éteignirent. L'odeur de poils brûlés fit froncer le nez à Thammuz qui, soudain, montra la fumée en s'écriant : « La capnomancie ! Cela ne devrait pas échouer. Nous finirons bien par savoir ce que c'est que cette chose. »

Joignant les mains, ils se mirent tous quatre à danser autour du mince filet de fumée montante, en soufflant dessus avec leurs petites bouches en cul-de-poule. Quand la fumée eut disparu, Thammuz jeta un regard féroce à Braugh et dit : « Ça a raté. »

Un silence de mort s'établit, durant lequel tous quatre regardèrent coléreusement Braugh. Il supporta cela aussi longtemps qu'il put, puis demanda : « Que se passe-t-il, mes enfants ? Quelque chose ne va pas ? »

— « Ça veut savoir si quelque chose ne va pas, » renifla Belial.

— « Cette chose est perfide, trompeuse et illusoire, » bougonna Dagon.

— « Pas du tout, » dit Braugh. « Je ne cache rien. Naturellement, je n'ai pas été abusé une seconde par vos simagrées, et je ne crois rien de ce qui se passe ici, mais là n'est pas la question. »

— « Là n'est pas la question ! Qu'est-ce que vous voulez insinuer par *Je ne crois rien de ce qui...* ? »

— « Eh bien, » dit Braugh, « vous ne me ferez pas croire que vous autres charlatans, vous avez quoi que ce soit de commun avec la vérité — et encore moins avec Sa Noire Majesté Satan. »

— « Rien de commun avec... Espèce de maudit démon, *nous sommes Satan* !... »

Un moment après, ils parurent effrayés et ajoutèrent en baissant la voix : « Enfin, c'est une façon de parler. »

Belial regarda autour de lui d'un air mal à l'aise et dit à l'intention d'oreilles invisibles : « Nous n'avons pas voulu vous offenser... »

— « Si je comprends bien, je vous déçois de quelque manière ? » dit Braugh.

— « Oui, et je crois que je commence à y voir clair, » dit Belial. « Vous êtes assisté par quelqu'un qui fait systématiquement

obstacle à la divination officielle. Sans doute un cacodémon, ou peut-être un ouphe ou un incube. Mais nous allons aller jusqu'au fond des choses. Nous allons le traquer, le capturer et l'extraire de vous. Il ne sera pas dit que... Envoyez la ferraille ! »

Qu'est-ce que c'est encore que ça ? se demanda Braugh.

Dagon alla vers le mur et revint en poussant une petite brouette remplie de morceaux de fer. « Prenez-en un, n'importe lequel, » ordonna-t-il à Braugh. Braugh prit un lourd fragment de métal gris-bleu, et Dagon le lui arracha des doigts d'un air irrité avant de le jeter dans un petit creuset. Il plaça le creuset sur le feu puis, prenant un soufflet, il attisa vigoureusement les flammes. Le morceau de fer rougit, puis devint d'un blanc incandescent. Dagon le saisit alors avec une paire de pincettes et l'agita au-dessus de la tête de Braugh en psalmodiant : « Sidéromancie ! Sidéromancie ! Sidéromancie ! »

Au bout d'un moment il baissa les bras et dit d'un air découragé : « Rien à faire ! »

— « Essayons la molybdomancie, » suggéra Belial.

Dagon laissa tomber le morceau de fer rougi à blanc dans un récipient rempli de rognures de plomb. Cela siffla, cracha et fuma comme s'il avait été trempé dans de l'eau froide. Dès que le plomb eut commencé à fondre, Belial inclina le pot et le métal argenté s'écoula doucement sur le sol.

— « Plomb, plomb, joli plomb ! » psalmodia Rimmon. « Raconte-nous l'histoire de cette créature. Est-ce un homme ? Est-ce... »

Pour toute réponse, il y eut un craquement sec et bruyant comme un coup de pistolet, et un des carreaux de faïence qui recouvraient le sol vola en éclats. Le plomb fondu s'écoula dans l'orifice avec un gargouillis et, l'instant d'après, une fontaine d'eau jaillit du sol en sifflant comme un geyser.

— « Ça y est, nous avons encore crevé la tuyauterie ! » s'exclama Belial.

— « Pégomancie ! » cria avidement Dagon. Il s'approcha de l'eau jaillissante avec un regard respectueux, s'agenouilla et se mit

à marmonner. Au bout de trente secondes, il ferma les yeux d'un air extatique et s'affala dans l'eau.

— « Encore ! » cria rageusement Belial qui le releva vivement et lui tordit la barbe afin de l'essorer. « Vite, séchons-le, » cria-t-il aux autres, « sinon il va attraper la mort. Amenons-le près du feu. »

Prenant chacun Dagon par un bras, Thammuz et Belial se précipitèrent vers l'autel de feu. Ils en firent une fois le tour et, alors qu'ils allaient s'arrêter, Dagon dit, après avoir éternué et expulsé un bon litre d'eau : « Continuons à tourner. Nous allons essayer la gyromancie. Il faut absolument que nous sachions ce que c'est que cette chose. » Ils firent un autre tour pendant que Dagon murmurait : « Hubble-ka--bubble-ka-hubble-ka-bubble... »

Rimmon, qui s'était accroupi près du carreau brisé et qui barbotait inefficacement dans le jet d'eau, tourna soudain la tête vers la porte et dit : « Ouille ! » d'une voix peureuse.

Les autres s'arrêtèrent, regardèrent et répétèrent : « Ouille ! » en se serrant l'un contre l'autre.

Une jeune fille venait d'entrer dans la pièce. Elle était petite, de formes agréables, et ses cheveux roux étaient relevés en chignon sur le sommet de sa tête. Elle avait une courte respiration indignée qui donnait l'impression qu'elle allait exploser, et elle dit d'une voix que l'exaspération faisait trembler : « Alors, ça recommence ? »

Personne ne répondit. Les quatre petits sorciers se mirent à trembler et à gémir doucement.

« Combien de fois vous ai-je répété... ? » commença-t-elle, puis elle s'interrompit avec un regard flamboyant et se mordit les lèvres. Subitement, elle se précipita vers un rayon, empoigna une énorme cornue et la lança violemment dans leur direction. Lorsque les morceaux furent tous retombés, elle reprit : « Combien de fois vous ai-je dit de cesser vos imbécillités ? Maintenant la mesure est comble et j'ai bien envie de vous signaler à qui de droit. »

— « Im... bécillités ? » chevrota Belial en s'efforçant d'étancher le sang qui coulait de ses coupures. Il ajouta en amorçant un sourire timide : « Que... que voulez-vous dire, Astarté ? »

— « Vous le savez fichtrement bien ! J'en ai assez de vous voir trouer mon plafond et déverser vos cochonneries chez moi. D'abord du plomb fondu, ensuite de l'eau. Mon nouveau bureau est fichu. Le travail de quatre semaines anéanti ! » Elle se troussa fébrilement et exhiba une longue estafilade qui courait de son aisselle à sa hanche. « Et trente centimètres de peau détruits. »

— « Tsk... tsk... » fit Belial.

— « Hé ! Hé ! » murmura Braugh.

La rousse Astarté se tourna vers lui et le transperça du regard de ses yeux gris. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda-t-elle.

— « Nous n'en savons rien, » dit vivement Belial, heureux de changer de sujet. « C'est pour ça que nous... heu !... Eh bien, ça s'est avancé devant mon pupitre et... et c'est tout. »

Braugh fit deux pas en avant. Il entendit Rimmon murmurer : « On pourrait essayer la parthénomancie... bien sûr, si Astarté... »

Il prit une main de la jeune fille entre les siennes et dit : « Je m'appelle Braugh. Christian Braugh. »

Sa main était ferme et froide. Elle répondit : « Mon nom à moi est Astarté. Christian... chrétien... Moi aussi, je suis chrétienne. »

— « Satan a des chrétiens à son service ? »

— « Pourquoi pas ? »

Il n'y avait rien à répondre à cela. Il dit : « Existe-t-il quelque endroit où nous pourrions nous isoler de ces bouffons ? »

— « Il y a mon bureau... ou du moins ce qu'il en reste. »

— « Les bureaux m'ont toujours plu. »

Astarté aussi lui plaisait. Elle le guida jusqu'à une pièce de l'étage inférieur, débarrassa une chaise des livres et des papiers qui l'encombraient et l'invita négligemment à s'asseoir. Puis elle se casa derrière les ruines de son bureau et, après avoir jeté un regard courroucé au plafond, elle écouta son histoire.

— Si je vous ai bien suivi, » dit-elle, « c'est Satan que vous désirez rencontrer, le Maître Mauvais de l'Univers. Eh bien, le seul enfer qui existe au monde est celui où nous nous trouvons, et notre Satan est le seul qui soit. Vous êtes donc au bon endroit. »

Braugh était perplexe. « L'enfer ? » s'étonna-t-il. « Avec des flammes, du soufre et tout le tremblement ? »

— « Il comprend également des services administratifs, » expliqua-t-elle. « Si vous recherchez des tourments... »

— « Non, merci, pas de tourments, » coupa vivement Braugh.

Elle hocha la tête en souriant et poursuivit : « Ceci nous amène à quelque chose de plus essentiel. A quel titre vous trouvez-vous ici ? Etes-vous mort ? »

Braugh secoua la tête de gauche à droite.

« Hm... m. » Elle lui jeta un regard intéressé. « Je n'ai jamais eu affaire aux vivants. Vous *êtes* vivant, n'est-ce pas ? »

— « Tout ce qu'il y a de plus vivant. »

— « Et peut-on savoir ce que vous venez chercher auprès de Satan ? »

— « La vérité, » dit Braugh. « On m'a accordé un souhait. Je voulais découvrir la vérité de toutes choses, alors on m'a envoyé ici. Mais pourquoi Satan serait-il le détenteur officiel de la vérité plutôt que... ? » Il hésita, puis montra discrètement le ciel. « Je n'en sais rien, mais pour moi la vérité vaut qu'on la paie à n'importe quel prix, et c'est la raison pour laquelle je tiens absolument à avoir cet entretien. »

Astarté pianota sur le dessus de son bureau avec des ongles brillants et sourit largement. « Je n'ai jamais rien entendu d'aussi délicieux, » dit-elle. Puis elle se leva, ouvrit la porte de son bureau et montra le corridor. « Tout droit, » dit-elle, « puis tournez à gauche. Après, continuez. Vous ne pouvez pas vous tromper. »

— « Je vous reverrai ? » demanda Braugh avant de quitter la pièce.

— « Bien sûr, » dit Astarté en riant.

Tout cela, pensait Braugh tandis qu'il cheminait le long du couloir, était du plus haut grotesque. On franchit un voile de flammes qui est supposé dissimuler la Citadelle de la Vérité, et on est accueilli par quatre nabots ridicules et une déesse rouquine. On demande à voir Celui Qui Sait Tout, et on découvre que ce n'est pas Dieu mais Satan. Après cela on déambule le long

d'un couloir qui sent le moisi, on tourne à gauche et on continue tout droit. Que deviennent mon désir et ma recherche de la vérité dans tout cela ? N'y a-t-il donc aucune solennité, aucune dignité nulle part ? Satan n'est-il pas une déité effrayante, menaçante ? Pourquoi cette comédie vulgaire, cette atmosphère de music-hall de dernière catégorie dans les Bureaux Souterrains de Satan ?

Il obliqua à gauche et poursuivit son chemin. Le corridor s'achevait sur une double porte matelassée de vert. Presque timidement, Braugh la poussa. A son grand soulagement, il se trouva devant un pont de pierre tout à fait banal — quelque chose comme le Pont des Soupirs, pensa-t-il. Autour de lui, il n'y avait rien sinon cette atmosphère sulfureuse dans laquelle il baignait depuis son arrivée. Derrière lui s'élevait l'immense façade de la construction qu'il venait de quitter — un mur de blocs de soufre. Devant, à quelque distance, se trouvait une bâtisse en forme de sphère.

Il accéléra le pas pour franchir le pont, car les profondeurs humides qu'il enjambait lui donnaient un vertige nauséeux. Il ne s'arrêta que lorsqu'il se trouva devant une nouvelle porte à deux battants. Il rassembla son courage, essaya de sourire naturellement et la poussa.

Il pénétra dans un grand bureau, une sorte de pièce de classement, et pour la deuxième fois il éprouva une sorte de soulagement en pensant qu'il avait un peu retardé le grandiose instant de la rencontre. Le bureau circulaire, qui ressemblait à un planétarium, était aux trois quarts rempli par la machine à calculer la plus grande et la plus compliquée que Braugh eût jamais vue. Elle comportait une telle quantité de claviers qu'il était inutile d'essayer de les dénombrer. Un vaste échafaudage, semblable à celui d'un peintre, était disposé devant la machine ; il s'incurvait et craquait sous les pas d'un petit employé desséché portant de monstrueuses lunettes, qui se précipitait de haut en bas et de gauche à droite à la vitesse de l'éclair en pianotant sur les touches comme un forcené.

Comme excuse afin de retarder la rencontre plutôt que pour toute autre raison, Braugh regarda le petit vieillard tourbillonner

devant ses claviers, manœuvrant les touches si rapidement qu'elles crépitaient comme une douzaine de mitrailleuses. Ce petit vieux, pensa-t-il, devait depuis une éternité aligner des chiffres, additionner des décès, totaliser des péchés. Il ressemblait lui-même à un total.

— « Hé, là-bas ! » dit Braugh au bout d'un moment.

Sans se retourner, l'employé répondit : « Qu'est-ce que c'est ? » Sa voix était encore plus desséchée que son corps.

— « Je suppose que vos opérations peuvent attendre un moment ? » dit Braugh.

— « Excusez-moi, » dit le petit vieillard en dévalant les marches de l'échafaudage en une course folle.

— « Voulez-vous vous arrêter un instant ? » cria Braugh.

L'employé s'immobilisa. Il se retourna et ôta ses énormes lunettes.

« Ah ! c'est mieux, » dit Braugh. « Dites-moi, mon vieux, j'aimerais que vous me conduisiez jusqu'à Sa Majesté Obscure, Satan. »

— « C'est moi, » dit le petit homme avec simplicité.

— « Gh... gugh... » dit Braugh.

Un bref sourire éclaira un instant le vieux visage desséché. « Oui, c'est moi, mon fils. Je suis Satan. »

En dépit de son imagination, Braugh éprouvait quelque difficulté à le croire. Il se laissa tomber sur la marche la plus basse de l'échafaudage. Satan eut un petit rire et toucha un levier de débrayage. La gigantesque machine émit aussitôt un cliquetis d'engrenages, passa en roue libre et se mit à caqueter comme une poule satisfaite.

Sa Majesté Diabolique descendit les marches, s'assit auprès de Braugh et, tirant un vieux mouchoir de soie de sa poche, entreprit de polir les verres de ses lunettes, épais comme ceux d'une paire de jumelles. Ce n'était rien d'autre qu'un agréable vieil homme assis amicalement près de Braugh. Au bout d'un moment, il demanda d'une voix douce : « Qu'est-ce qui vous amène, mon fils ? »

— « Eh bien... heu... Satan... » commença Braugh.

— « Vous pouvez m'appeler Père, mon fils. »

— « M... mais pourquoi devrais-je... » Braugh se tut, embarrassé.

— « Mon fils, je crois que cette histoire du ciel et de l'enfer vous trouble un peu, hein ? »

Braugh fit oui de la tête.

Satan fit claquer sa langue contre son palais et secoua la tête d'un air incertain. « Je ne sais que faire à ce sujet, » dit-il. « Le fait est, mon fils, que le ciel et l'enfer, c'est exactement la même chose. Naturellement, je m'arrange pour laisser croire en certains endroits qu'il s'agit de deux choses différentes. C'est afin de maintenir certains groupes dans une attente fiévreuse, vous comprenez ? En réalité, je suis tout à la fois, mon fils, Dieu ou Satan, Çiva, le Coordinateur Officiel, la Nature, appelez ça comme vous voudrez. »

Rempli d'une soudaine vague de chaleur de chaleur amicale envers cet être si sympathique, Braugh dit : « Satan, vous êtes un brave homme. »

— « Eh bien... c'est gentil à vous, mon fils. Je suis content que telle soit votre opinion. Vous comprenez, bien sûr, que je ne peux pas laisser n'importe qui me juger ainsi. Cela inspirerait de l'irrespect. »

— « Euh... oui, je comprends. »

— « Ce qu'il faut, c'est conserver son efficacité. De temps en temps, il faut effrayer les gens. Il faut inspirer le respect, comprenez-vous ? On ne peut rien diriger convenablement si l'on n'est pas respecté. »

— « En effet. »

— « L'efficacité, c'est la clé de tout. On ne peut pas diriger les choses à longueur de journée, d'année, d'éternité sans efficacité. Et il n'y a pas d'efficacité sans respect. »

— « C'est exact, » dit Braugh, tandis que s'installait en lui une incertitude affreuse. C'était un agréable vieil homme, mais c'était aussi un vieux radoteur. Sa Majesté Diabolique était un être fatigué et terne, loin d'être aussi intelligent que Christian Braugh.

— « J'ai toujours prétendu, » poursuivit le vieillard en se frottant pensivement le genou, « que l'amour et tout ça... je ne peux

pas me le permettre. C'est très bien, naturellement, mais ça enlève de l'efficacité. Oui, vraiment... quelqu'un dans ma position ne doit pas penser à ça. Et maintenant, fils, qu'est-ce que vous êtes venu chercher ici ? »

La médiocrité, pensa lugubrement Braugh, mais il dit : « La Vérité, Père Satan. Je suis venu chercher la Vérité de Toutes Choses. »

— « Et qu'est-ce que vous voulez en faire, Christian ? »

— « Je veux simplement la connaître, Père Satan. Je veux savoir pourquoi nous existons, quel sens a notre vie, pourquoi nous désirons... Je veux savoir tout cela. »

— « Cela ressemble à un ordre, » gloussa le vieil homme. « Oui, tout à fait à un ordre. »

— « Pouvez-vous me dévoiler la vérité, Père Satan ? »

— « Un peu, mon fils, un tout petit peu. Qu'est-ce que vous voulez essentiellement savoir ? »

— « Ce qu'il y a à l'intérieur de nous qui nous fait désirer l'impossible, » cria Braugh avec passion. « Ce que sont ces forces qui tirent et poussent et s'enflent en nous. Ce que c'est que mon moi qui ne me laisse pas un instant de repos, qui ne cherche pas de répit, qui est sans cesse en effervescence, qui ne trouve rien sinon une agitation irritante. Qu'est-ce qui est à l'origine de tout cela ? »

— « Eh bien, c'est ce machin en face de vous, » dit le vieillard en montrant l'énorme machine à calculer. « C'est ça qui dirige tout. »

— « Ça ! »

— « Oui, ça. »

— « Ça dirige tout ? »

— « Tout ce que je dirige — et je dirige tout ce qui existe. » Le vieil homme gloussa à nouveau puis tendit ses lunettes à Braugh. « Vous êtes quelqu'un qui sort de l'ordinaire, Christian. La première personne qui ait jamais eu un mot aimable à l'égard du Père Satan, et qui ait jamais eu la courtoisie de lui rendre une petite visite. Je vous rends la politesse. Tenez. »

Étonné, Braugh prit les lunettes.

« Mettez-les, » invita le vieil homme.

Alors le merveilleux commença. Dès que Braugh eut ajusté les lunettes sur son nez, il plongea dans tout l'univers avec les yeux de l'univers. La machine à calculer s'était muée en un accessoire de marionnettiste, d'une complexité inouïe, d'où pendaient des myriades de fils d'argent qui luisaient faiblement. Et, à travers les lunettes, Braugh vit que chaque fil était fixé à la nuque d'une créature vivante qui dansait la danse de la vie, au rythme de l'efficace machine du Père Satan.

De plus en plus étonné, il grimpa sur l'échafaudage et s'approcha d'un des claviers. Il pressa une touche et aussitôt, sur une pâle planète, une créature eut faim et commit un meurtre. Il manipula une autre touche, et la créature connut le remords. Une troisième, et elle oublia. Une quatrième et, à un demi-continent de là, une autre entité se leva cinq minutes plus tôt que de coutume et ainsi débuta une chaîne d'événements qui s'interrompit avec la découverte et le châtiment du coupable.

Avec une sorte d'horreur, Braugh remonta les lunettes sur son front et s'écarta doucement de la machine. Elle continua à cliqueter et il s'aperçut alors que l'aiguille du chronomètre extrêmement précis qui était fixé au mur s'était déplacée d'un intervalle correspondant à une durée de trois mois.

« Cette découverte, » pensa-t-il, « est la plus terrible de toutes. Ainsi, nous ne sommes pas autre chose que des marionnettes. Vivants, nous dansons déjà la danse de la mort, car que sommes-nous sinon un peu plus que des choses mortes suspendues au bout d'un fil ? Un vieil homme, pas particulièrement intelligent, manipule quelques touches d'un clavier et nous dansons ce que nous prenons pour notre destin, notre libre arbitre, notre karma, l'évolution, la nature, un million de danses fausses. Nous ne savons pas la vérité — et d'ailleurs qui s'en soucie ? Nous ignorons qu'il n'y a ni raison, ni beauté, ni sens à la vie, que toutes nos mystérieuses aspirations ne sont que le résultat de la pression d'un doigt décrépit sur un clavier. Quelle amertume dans cette découverte !

C'est toujours une chose amère que de chercher la vérité et de découvrir que c'est du toc ! »

Il baissa les yeux. Le vieux Père Satan était toujours assis sur sa marche. Sa tête s'était un peu inclinée sur le côté, et, les yeux mi-clos, il marmonnait quelque chose où il était question du travail et aussi du repos, toujours insuffisant.

— « Vous êtes un bon garçon, Christian, » murmura-t-il. « Un bon garçon... »

Une soudaine révolte secoua Braugh. « Père Satan, tout cela n'est pas très beau ! » cria-t-il.

— « Plaît-il, mon garçon ? »

— « C'est bien vrai ? Nous dansons tous au rythme de votre pianotage ? »

— « Tous, mon garçon. Vous tous. »

— « Alors que nous croyons être libres, nous dansons au rythme de votre musique ? »

— « Oui, Christian. Vous croyez tous être libres, mais en réalité vous dansez au rythme de la musique du Père Satan. »

— « Alors, Père, accordez-moi une faveur. Une toute petite chose. Il y a dans un recoin de votre immense royaume une toute petite planète... L'atome d'un atome... Un grain de poussière insignifiant qui s'appelle la Terre... »

— « La Terre ? La Terre ?... Je ne m'en souviens pas, comme ça, tout d'un coup. Mais je peux toujours la chercher... »

— « Non, ce n'est pas la peine, Père Satan. Elle existe bien. Tout ce que je vous demande, c'est une infime faveur... Coupez les fils qui la retiennent. Laissez-la aller librement... »

— « Ne soyez pas stupide, mon fils. Vous me demandez une chose impossible. Je ne peux pas faire ça. »

— « Dans tout votre royaume, » implora Braugh, « il y a tant d'âmes qu'on ne peut les dénombrer. Il y a des soleils et des planètes trop gigantesques pour qu'on puisse les mesurer. Alors, pensez, ce grain de poussière imperceptible et ses quelques poignées d'habitants insignifiants... Vous qui possédez tant, vous pouvez vous séparer de si peu de chose... »

— « Non, mon garçon. C'est impossible. Je suis désolé. »

— « Vous qui, seul, connaissez la liberté, » cria Braugh, « la refuseriez-vous aux autres ? »

Mais le Coordinateur de Toutes Choses ne l'entendit pas. Il s'était assoupi.

« Ainsi, c'est *ça* Sa Diabolique Majesté ! » pensa Braugh avec amertume. « Ce petit vieillard aimable est le seul être libre de tout l'univers. C'est cela la réponse à ma recherche — et ma réponse dort ! »

Lugubrement, il replaça les lunettes sur ses yeux.

Laissons-le dormir, pendant que Braugh, Satan temporaire, prend la relève. Oh ! nous avons été dupés, mais nous serons largement dédommagés ! Nous allons disposer d'un temps vertigineux pour écrire des romans faits de chair et de sang. Et qui sait, si nous pouvons trouver le fil et la touche correspondants parmi des milliards d'autres, peut-être pourrons-nous faire quelque chose pour que Christian Braugh devienne un homme libre !

Il s'approcha des claviers et tendit le cou. Mais, au moment où son regard commençait à chercher, il s'arrêta net, stupéfait, paralysé. Il baissa les yeux, les releva, les baissa à nouveau. Ses mains se mirent à trembler, puis ses bras, puis ses jambes, puis tout son corps sans qu'il puisse le contrôler. Pour la première fois de sa vie il se mit à rire, d'un rire énorme, un rire fou, et les échos de son hilarité résonnèrent longuement sous l'immense dôme.

Le Père Satan se réveilla en sursaut et cria anxieusement : « Christian ! Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi riez-vous ? »

Etait-ce un rire de désappointement ? Un rire de soulagement ? Un rire d'espoir ? Il n'aurait su le dire tandis qu'il se tordait littéralement en regardant, à travers les lunettes, le fil ténu qui s'élevait de la nuque de Satan et qui faisait de lui, comme de tous les autres, une marionnette. Un fil d'argent qui s'élevait jusqu'à des hauteurs infinies, vers quelque autre immense machine cachée dans les profondeurs toujours inconnues de l'univers.

Les profondeurs toujours inconnues de ce maudit univers !...

5

Au commencement, tout était ténèbres. Il n'y avait ni terre, ni mer, ni ciel, ni étoiles. Puis vint Yaldabaoth et Il sépara la lumière d'avec les ténèbres. Puis Il rassembla les ténèbres et en fit la nuit et les cieux. Avec la lumière, Il créa le soleil et les étoiles. Alors, avec la chair et le sang de Son sang, Il fit la terre et la peupla de Ses enfants.

Mais les enfants de Yaldabaoth n'avaient pas l'expérience de la vie, et la race ne porta pas de fruits. Et tandis que les enfants de Yaldabaoth diminuaient en nombre ils crièrent à leur Dieu : « Donne-nous un miracle, Grand Dieu, afin que nous sachions comment croître et nous multiplier ! Accorde-nous un signe, ô Seigneur, afin que Ta bonne et puissante race ne disparaisse pas de la surface de la Terre ! »

Alors Yaldabaoth se retira de la face de Ses enfants, et ils crurent que leur Dieu les avait abandonnés. Et leur chemin fut celui du mal jusqu'à ce qu'un prophète se lève parmi eux, dont le nom était Maart.

Maart réunit autour de lui le peuple de Yaldabaoth et lui dit : « Tu doutes de ton Dieu, ô peuple de Yadabaoth, et pourtant il t'a laissé un signe. » Et ils lui demandèrent : « Quel est ce signe, ô Maart ? » Et Maart alla jusqu'aux hautes montagnes, suivi des enfants de Yaldabaoth. Pendant neuf jours et neuf nuits ils marchèrent, et ils atteignirent le sommet du Mont Sinar. Et là tous furent frappés d'étonnement et ils tombèrent à genoux en criant : « Grand est notre Dieu Yaldabaoth, et grande est Son œuvre ! » Et voici que devant eux s'étendait un immense voile de flammes.

Livre de Maart ; XIII : 29-37.

TRAVERSER le rideau... Vers quelle réalité ? Il n'y a pas de sens à essayer de prendre une décision. Je ne peux pas. Comment le pourrais-je alors que je n'éprouve rien ? Alors que rien ne m'intéresse, jamais ? Faire ceci ou cela... Prendre le café ou le thé...

Acheter la robe noire ou la robe argentée... Epouser Lord Buckley ou vivre avec Freddy Witherton... Laisser Finchley m'aimer ou cesser de poser pour lui... Non... cela n'a pas de sens. Même simplement essayer n'a pas de sens.

Le voile étincelle de l'autre côté de la porte, comme du moiré de soie ou du lamé arc-en-ciel. Tiens, voici Sidra. Elle traverse comme si rien ne se trouvait là. Elle n'a pas semblé subir de brûlures. Tant mieux. Dieu sait que je suis encore capable de supporter n'importe quoi — sauf la douleur physique. Il ne reste plus que Bob et moi, et il ne semble pas pressé de sortir. C'est mon tour maintenant, je présume. Mais vers quoi ?

Vers rien ?

Oui, c'est cela — vers rien.

Dans ce monde que je vais quitter, il n'y a jamais eu la moindre place pour moi. Il n'y a rien que je puisse faire, rien que j'aie eu envie de faire. Le monde ne désirait rien de moi, sinon ma beauté. Il n'avait pas besoin de moi. Tout ce que l'on demandait, c'était ma nudité. Ma nudité offerte à de petits hommes myopes en train de barbouiller des toiles.

Je veux être utile. Je veux servir à quelque chose. Si la vie avait quelque dessein à mon égard, peut-être que ce morceau de glace que je sens dans mon cœur pourrait fondre. Je pourrais apprendre à sentir les choses, à éprouver du plaisir dans cette sensation. Peut-être même pourrais-je apprendre à tomber amoureuse...

Oui, c'est ainsi. Vers rien...

Laissons la réalité qui a besoin de moi, qui me désire, qui peut m'utiliser — laissons cette réalité m'appeler elle-même et m'avoir. Parce que je sais que si c'est moi qui dois choisir, une fois encore je choisirai mal. Et si l'on ne veut de moi nulle part ; si je traverse le voile de flammes pour errer éternellement dans le néant... eh bien, je serai encore mieux qu'ici.

Prenez-moi, vous qui me voulez et qui avez besoin de moi !

Comme ce voile est froid... C'est comme si du parfum vaporisé caressait ma peau...

Et tandis que la multitude à genoux priait, Maart cria : « Lève-toi, peuple de Yaldabaoth, et vois ! »

Alors ils se levèrent et regardèrent, et ils furent frappés de mutisme et se mirent à trembler car, dans le voile de flammes, apparaissait une bête dont la vue leur glaça le cœur d'effroi. Elle était haute de huit coudées et sa chair était rose et blanche comme de la nacre. Les poils de sa tête étaient jaunes, et son corps déformé comme le tronc d'un arbre malade était recouvert d'une fourrure blanche aux plis mous.

Livre de Maart ; XIII : 38-39.

Dieu du ciel ! Est-ce là la réalité qui m'a appelée ? La réalité qui a besoin de moi ?

Ce soleil écarlate... si haut... semblable à un œil mauvais injecté de sang... Ces hautes montagnes pareilles à des géants torturés... Ces tumulus de boue grise... La splendeur sauvage des vallées... Et cette odeur écœurante de chambre de malade qui plane sur toute chose...

Ces créatures monstrueuses qui m'entourent... On dirait des gorilles faits de tourbe pourrissante. Ce ne sont ni des hommes ni des bêtes. C'est comme si l'homme avait façonné tant bien que mal des animaux, ou si l'animal avait ébauché des hommes. Ces monstruosités ont pourtant quelque chose de familier. La terre aussi semble familière. J'ai déjà vu tout cela quelque part. Je me suis déjà trouvée ici, d'une façon ou d'une autre. Sans doute dans des rêves... Oui, dans des rêves de mort...

Je suis dans une horrible réalité de mort et d'ombres dénaturées et déformées...

Alors la multitude cria : « Gloire à Yaldabaoth ! » et, en entendant résonner le nom sacré, la bête se retourna vers le voile de flammes au milieu duquel elle était apparue. Et voici que le voile avait disparu.

Livre de Maart ; XIII : 40.

Pas de retraite possible ?

Pas d'issue ?

Pas de retour possible vers la santé mentale ?

Mais le voile se trouvait pourtant derrière moi il y a une seconde !

Ecoutez ces sons qu'ils émettent ! On dirait des grognements de cochons fouillant le fumier du groin. Ils ne peuvent pas être réels. Aucune réalité ne peut être aussi horrible ! Tout cela est un tour de magie effrayant. Comme celui que nous avons joué à Lady Sutton. En ce moment, je suis dans l'abri. Bob Peel nous a fait absorber une nouvelle sorte d'opium ou de haschisch, je suis allongée sur le divan et je rêve en gémissant. Bientôt je vais me réveiller... Avant qu'ils s'approchent trop de moi...

Il *faut* que je me réveille...

Avec un cri perçant, la bête de feu se précipita à travers la multitude, et les enfants de Yaldabaoth la virent qui dévalait la montagne à la vitesse de l'éclair. Et le son strident de ses cris était pareil à celui que font les boucliers entrechoqués. Quand elle passa sous les basses branches des arbres de la montagne, les enfants de Yaldabaoth laissèrent échapper des cris d'horreur car la façon dont elle perdit sa fourrure blanche fut horrible à voir. La peau resta accrochée et la bête courut plus vite, chose ronde et rose d'une incommensurable hideur.

Livre de Maart ; XIII : 41-43.

Vite ! Vite ! Il ne faut pas qu'ils puissent me rattraper ! Si c'est un cauchemar, la course me réveillera. Si c'est la réalité... Mais il n'est pas possible qu'une aventure si cruelle puisse m'arriver à moi... Les dieux sont-ils jaloux de ma beauté ? Jaloux de l'orgueil que j'éprouve à l'idée de ma beauté ? Non. Les dieux ignorent ce qu'est la jalousie. Oh ! ma robe de chambre... Tant pis, je n'ai pas le temps de revenir en arrière pour la ramasser. Je courrai nue.

Mais écoutez-les donc hurler ! Ils me poursuivent comme leur proie... Vite ! Plus vite encore ! Cette sale terre pleine d'humus retient mes pieds comme s'ils étaient aspirés par des milliers de sangsues. Par les ventouses pulsantes d'une pieuvre.

Ils me suivent.

Oh ! pourquoi ne puis-je me réveiller ?

Ma respiration... C'est comme si des couteaux aigus fouillaient ma poitrine.

Pourquoi ne puis-je me réveiller ?

Ils sont là, tout près. J'entends leurs hurlements.

POURQUOI NE PUIS-JE ME RÉVEILLER ?

Et Maart leur cria : « Capturez cette bête et donnez-la en offrande à notre Dieu Yaldabaoth ! »

Alors les enfants de Yaldabaoth sentirent le courage s'enfler en eux et ils se préparèrent à combattre. Avec des bâtons et des pierres, ils poursuivirent la bête le long des pentes déchiquetées du Mont Sinar tout en louant le nom du Seigneur. Et quand ils eurent rattrapé la bête sur un petit plateau, une pierre adroitement lancée la jeta sur les genoux. Comme elle poussait toujours des hurlements horribles à entendre, ils la frappèrent avec de lourds bâtons jusqu'à ce que ses cris cessent et qu'elle se tienne tranquille. Et de son hideux corps suinta une matière écarlate à l'odeur fétide qui rendit malades tous ceux qui la sentirent.

Mais quand la bête eut été transportée dans une cage jusque devant l'autel du Grand Temple de Yaldabaoth, ses cris recommencèrent, profanant le Lieu Saint. Et les Grands Prêtres furent troublés et dirent : « Comment peut-on offrir à Yaldabaoth, Dieu des Dieux, une créature aussi répugnante ? »

Livre de Maart ; XIII : 44-47.

La douleur...

C'est comme si l'on me brûlait et m'ébouillantait.

Je ne peux pas bouger.

Aucun rêve n'a jamais duré aussi longtemps — n'a jamais été aussi réel. Ceci, alors, est réel. Et moi aussi, je suis réelle. Une étrangère dans une réalité d'horreur et de torture. Ma beauté... Mais pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Ma tête... quelle étrange résonance... C'est comme si elle était déformée. Ça me démange à l'intérieur. Je voudrais pouvoir la gratter...

C'est cela la torture. La torture... Le mot sonne agréablement... Ce pourrait être le nom d'un bateau ou celui d'un prince. Le prince Torture.

Toutes ces lumières dans ma tête... De grandes lueurs et des sons assourdissants qui palpitent et qui n'ont aucune signification.

Autrefois, j'ai torturé un homme... C'est du moins ce que les autres disaient.

Comment s'appelait-il ?

Finchley ?

Oui. Digby Finchley.

Ils disaient que Digby Finchley aimait une déesse de glace rose, dont le nom était Theone. Theone Dubedat. Oui, c'est ce qu'ils disaient.

Une déesse de glace rose...

Où est-elle maintenant ?

Et tandis que la bête continuait à pousser de terribles cris de haine et de rancune devant les marches de l'autel, le Sanhédrin tint conseil, et devant le Conseil du Sanhédrin vint Maart et Maart dit : « O vous, prêtres de Yaldabaoth, élevez vos cœurs et vos voix pour prier notre Dieu, car nous lui avons déplu et il a détourné la face de ses enfants, mais voici qu'une victime nous a été accordée afin que nous puissions, par un sacrifice, nous réconcilier avec lui. »

Alors le Grand Prêtre se leva et dit : « Est ce un sacrifice en l'honneur de notre Dieu, Maart ? » et Maart répondit : « Oui, car

c'est une créature du feu. Elle est née dans le feu et elle doit retourner au feu d'où elle est venue. »

Le Grand Prêtre dit : « Est-ce que cette offrande sera agréable à Yaldabaoth ? » et Maart répondit : « Tout vient de Yaldabaoth, et par conséquent toutes les offrandes lui sont agréables. Peut-être cette victime qui nous est offerte signifie-t-elle que Yaldabaoth ne veut pas que son peuple disparaisse de la surface de la Terre. Que la bête soit donc sacrifiée, puisque tel est le désir de notre Dieu. »

Alors les prêtres s'empressèrent d'approuver, car ils étaient mortellement effrayés de voir que les enfants de Yaldabaoth étaient si peu nombreux. »

Livre de Maart ; XIII : 48-54.

Voyez danser ces petits singes !

Ils dansent, dansent, dansent.

Et ils grognent.

C'est presque comme s'ils parlaient.

Presque comme s'ils... Oh ! ce bruit, cette résonance dans ma tête !... C'est comme les jours où Dig travaillait tard et me faisait garder des poses fatigantes pendant des heures et des heures, à tel point qu'il m'arrivait de tituber sur l'estrade. Dig alors laissait tomber sa palette avec effroi et se précipitait pour me retenir, avec des larmes brillant dans ses grands yeux solennels.

Je savais qu'il m'aimait et qu'il ne serait pas désagréable de l'aimer en retour, mais je n'avais pas alors besoin de cet amour. Je n'avais besoin de rien sinon de me découvrir moi-même. Maintenant, je me suis trouvée. Ceci est moi. Maintenant j'ai besoin, désespérément besoin de Dig et de son amour, car ma douleur et ma solitude sont atroces. J'ai besoin de voir ses grands yeux inquiets, j'ai besoin de le voir danser autour de moi, une tasse de thé à la main.

Danser, danser, danser.

Ils dansent en se frappant le thorax du poing. Dansent, et frappent. Dansent, et frappent. Dansent, et frappent. Et grognent.

Et quand ils grognent leurs babines se retroussent sur leurs crocs jaunes. Voyez ces sept, là-bas, avec des fragments de vêtements en travers de leur torse...

Regardez danser les jolis petits singes...

Ils dansent, dansent, dansent.

Or il se trouva que le jour de la grande fête de Yaldabaoth était proche. Lorsque ce jour fut arrivé, les prêtres ouvrirent au large les portes du temple et la foule des enfants de Yaldabaoth s'y entassa. Puis les prêtres firent sortir la bête de sa cage et la traînèrent jusqu'à l'autel. Chacun des prêtres la prit par un membre et ils la forcèrent à s'étendre sur la pierre de l'autel, et la bête se remit à pousser ses hurlements effrayants et impies.

Alors Maart dit : « Déchirez cette bête en pièces afin que l'odeur de sa mort vienne caresser les narines de notre Dieu. » Et les quatre prêtres maintinrent puissamment les membres de la bête et les enfants de Yaldabaoth contemplèrent avec épouvante ses prodigieux soubresauts et l'éclat malsain de son horrible peau.

Et voici, au moment où Maart allumait le bûcher de l'autel, qu'une grande secousse fit trembler les entrailles de la terre.

Livre de Maart ; XIII : 55-59.

Digby, viens !
Digby — où que tu sois — viens à moi !
Digby, j'ai besoin de toi.
C'est moi, Theone.
Theone.
La déesse de glace rose.
Je ne suis plus de glace, Digby.
Digby, je sens que ma raison s'égare.
Des roues tournent, tournent dans ma tête.
De plus en plus vite.

Digby, viens !
J'ai besoin de toi, Digby.
La torture...

Alors, avec un grondement effroyable, la voûte du temple se fendit en deux et tous ceux qui étaient là sentirent leurs entrailles se liquéfier. Et voici que l'image étincelante du Dieu, Yaldabaoth, apparut au milieu de nuages d'un noir de jais, descendit vers le temple et s'immobilisa au dessus de l'autel.

Le temps d'une éternité, le Dieu Yaldabaoth regarda la bête du feu et la bête gronda et se tordit, impuissante dans sa malignité.

Livre de Maart ; XIII : 59-60.

C'est l'horreur finale.

Cette monstruosité qui flotte en l'air, juste au-dessus de moi, venant du ciel.

Cette chose hideuse, humaine et simiesque à la fois — bestiale.

C'est à la fois horrible et attirant — un monstre avec des ailes de lumière. Un montre stagnant pareil à un cadavre pourrissant, avec ses membres tordus et son corps répugnant au poil long et rude. Un monstre à tête humaine, mais une tête déchirée, broyée et ravagée. Avec de grands yeux qui...

Où ai-je vu ces...

CES YEUX !

Ce n'est pas du délire. Non. Je connais ces yeux — ces grands yeux au regard un peu solennel. Je les ai déjà vus. Il y a des années... il y a quelques minutes. De grands yeux solennels remplis d'un amour sans espoir, d'adoration.

Non... Faites que je me trompe...

Ces grands yeux solennels prêts à pleurer...

Non, cela n'est pas Digby. Cela ne peut pas être Digby ! Oh ! je vous en supplie...

Je sais où j'ai vu cela auparavant, ces créatures, cette terre —

sur un dessin de Digby. C'est une de ces choses monstrueuses que Digby dessinait.

Mais pourquoi est-il ainsi ? Pourquoi est-il aussi répugnant et horrible que les personnages de ses dessins ?

Est-ce que ceci est ta réalité, Digby ? Est-ce toi qui m'as appelée ? Tu as besoin de moi ? Tu veux de moi ?

Digby !

Pourquoi ne m'écoutes-tu pas ? Pourquoi me regardes-tu ainsi ? Digby, souviens-toi ! Il y a à peine une minute, tu marchais de long en large dans l'abri et finalement tu t'es décidé à traverser le voile de flammes...

Et, avec une voix semblable au grondement d'une montagne qui s'écroule, le Dieu Yaldabaoth parla à son peuple et lui dit : « Louez votre Dieu, mes enfants, car celle-ci a été envoyée parmi vous pour devenir l'Epouse de votre Dieu, votre Reine. » Et la foule cria : « Loué soit Yaldabaoth, notre Dieu ! »

Alors Maart se prosterna devant le Dieu et implora : « Accorde un signe à tes enfants, ô Yaldabaoth, afin qu'ils puissent croître et se multiplier. » Alors le Dieu tendit les bras vers la bête et la toucha. Et voici que le mal cria pour la dernière fois et s'envola du corps de la bête, et à sa place s'éleva un chant agréable. Et Yaldabaoth parla à Maart et lui dit : « Je vous ai donné un signe. »

Livre de Maart ; XIII : 60-63.

Laissez-moi mourir.

Laissez-moi mourir.

Ne me laissez pas voir, ni entendre, ni toucher le...

Le... ?

Les jolis singes qui dansent, dansent, dansent avec de grands yeux solennels qui fouillent le tréfonds de mon âme. Et Digby, Digby qui me touche avec des mains si étrangement changées...

Changées par la térébenthine, peut-être, ou par l'ocre, ou par le vert véronèse, ou par le brun Van Dyck, ou par la terre d'ombre brûlée dont ses doigts étaient toujours maculés lorsqu'il reposait ses pinceaux.

Que c'est bon d'être aimée de Digby. Que c'est chaud et réconfortant d'être aimée, désirée et choisie parmi des millions. De se trouver en train de marcher si étrangement dans une réalité qu'il est impossible de se représenter depuis Sutton Castle. Et je sais vraiment que les falaises vers lesquelles je suis en train de courir si follement, si follement, si follement, si follement...

Alors les enfants de Yaldabaoth mirent le signe dans leur cœur et dès lors ils crûrent et se multiplièrent, chantant à jamais les louanges de leur Dieu et de son Epouse dans le ciel.

Ainsi s'achève le livre de Maart.

6

Au moment précis où il franchissait le voile de flammes, Peel s'immobilisa, étonné. Qu'il n'eût pas encore pris de décision, lui qui se flattait d'être un homme d'une objectivité totale et d'une logique absolue, était une chose surprenante. C'était la première fois de sa vie que la décision n'intervenait pas immédiatement, avec la rapidité d'un déclic. Cela démontrait à quel point cette Chose dans l'abri l'avait bouleversé.

Il demeura où il était, réfléchissant profondément. Il était enveloppé dans un brouillard de feu qui flambait dans des lueurs opalines, beaucoup plus épais qu'un rideau ne devrait l'être. Cela ne frappait pas son sens esthétique, mais c'était intéressant. La dispersion des couleurs était étonnante, et le spectre visible était décomposé en plusieurs centaines de gradations subtiles dont il pouvait identifier une bonne vingtaine.

Analysant les quelques petites données dont il disposait, il conclut qu'il se trouvait soit hors du temps et de l'espace, soit à l'intersection de deux dimensions. De toute évidence, la Chose dans l'abri les avait mis en rapport avec la matrice de l'existence, de manière que la simple manifestation d'une intention au moment où ils franchiraient le voile de flammes les aiguille vers la direction choisie. Ou, en d'autres termes, ajuste à leur désir le temps et l'espace dans lesquels ils pénétraient. Le voile était en quelque sorte un pivot d'où ils pouvaient se diriger vers l'existence désirée.

Ces réflexions ramenèrent Peel au problème de son propre choix. Soigneusement, il considéra, analysa, balança et pesa. Jusqu'alors, il avait été satisfait de la vie qu'il menait. Il avait une fortune appréciable, exerçait le métier rémunérateur d'ingénieur-conseil, possédait une belle maison et avait une femme attirante. Abandonner tout cela sur la foi de vagues promesses faites par un donateur invisible serait pure folie. Peel avait appris à ne jamais procéder à un échange sans raisons valables et suffisantes. Il n'y avait pour l'instant rien de suffisant ni de valable dans l'offre qui lui avait été faite.

« Je ne suis pas de nature aventureuse, » pensa-t-il froidement. « Le romanesque ne m'attire pas, et encore moins l'inconnu. J'aime garder ce que je possède. Sans doute suis-je conservateur, au sens propre du terme. L'instinct de possession est fort en moi, et je n'en ai pas honte. Il m'a apporté la richesse et le succès. Maintenant, je veux conserver ce que j'ai acquis. Il ne peut pas y avoir d'autre décision en ce qui me concerne. Je garde mon monde tel qu'il est. »

Il fit un pas en avant avec décision, petit homme minutieux, chauve et barbu, et émergea dans le corridor qui conduisait à Sutton Castle.

Une petite servante vêtue de bleu et de gris courait précipitamment dans sa direction. Elle tenait à la main un plateau sur lequel reposait une bouteille de bière et un énorme sandwich. Elle

leva les yeux au bruit de ses pas, s'arrêta court, les yeux écarquillés, puis lâcha le plateau qui tomba sur le sol avec fracas.

— « Mais que diable... ? » commença Peel, surpris par cette apparition.

— « Mr. P... Peel ! » cria-t-elle d'une voix perçante. Puis elle se mit à glapir : « Au secours ! A l'assassin !... »

Peel lui appliqua un soufflet brutal. « Voulez-vous vous taire ? Que faites-vous ici à cette heure de la nuit ? Où allez-vous ? »

La jeune fille bredouilla quelque chose d'indistinct puis se mit à gémir. Exactement comme un chien à qui l'on a marché sur la patte, pensa Peel.

Au moment où il levait le bras pour la souffleter à nouveau, il sentit une main s'appesantir sur son épaule. Il se tourna et reçut un nouveau choc en voyant en face de lui un policeman en uniforme, au visage lourd et rougeaud, dont le regard avait une expression dépourvue d'aménité. Peel ouvrit la bouche d'étonnement, puis la referma lorsqu'il réalisa qu'il se trouvait pris dans le tourbillon du phénoménal. Il n'y avait pas de sens à essayer de se débattre avant d'avoir compris le cours que suivaient les événements.

— « Eh bien, monsieur, » dit le policeman d'un ton sévère. « Il n'est pas nécessaire de frapper cette jeune fille. »

Peel ne répondit pas. Avec une intensité aiguë, son esprit examina les faits. Une servante et un policeman. Qu'est-ce qu'ils faisaient là ?

« Il me semble avoir entendu la jeune fille vous appeler par votre nom, monsieur. Voulez-vous me le rappeler ? »

— « Je suis Robert Peel, espèce d'idiot. Un des hôtes de Lady Sutton. Qu'est-ce que c'est que tout ce... ? »

— « Mr. Peel ! » s'exclama le policeman. « Eh bien, on peut dire que c'est de la chance ! Mr. Peel, vous êtes en état d'arrestation. Vous êtes maintenant sous ma garde, et je vous conseille de ne pas essayer de vous échapper. »

— « En état d'arrestation ? Mais vous perdez la tête ! » Peel recula et regarda par-dessus l'épaule du policeman. Le voile de

flammes avait disparu et, à sa place, il voyait la porte d'entrée de l'abri grande ouverte. L'intérieur était sens dessus dessous, comme si l'on venait de procéder au grand nettoyage de printemps. Il n'y avait personne dans l'abri.

— « Je vous conseille à nouveau de ne rien tenter, Mr. Peel. »

La servante se baissa et entreprit de ramasser son plateau, sans cesser de gémir.

— « Voyons, » dit Peel d'une voix irritée, « qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? Qui diable êtes-vous ? Qui vous a permis de pénétrer dans un endroit privé et de procéder à des arrestations ? »

Le policeman agita la main d'une manière indignée. « Mon nom est Jenkins, monsieur. J'appartiens à la police municipale de Sutton. Et je ne plaisante pas, monsieur. »

— « Ainsi, vous êtes réel ? »

Le policeman tendit un doigt majestueux vers le corridor. « Allons-y, monsieur. »

— « Répondez, espèce d'imbécile congénital ! Etes-vous réel ? »

— « *Monsieur !* » protesta le policeman avec une grande dignité. « Maintenant, venez. »

Peel renonça avec un sentiment d'impuissance et se mit en marche. Il avait appris bien longtemps auparavant que, lorsqu'on se trouve en face d'une situation incompréhensible, c'est folie que d'entreprendre la moindre action avant d'avoir réuni des données suffisantes du problème. Il précéda le policeman et la servante pleurnichante le long du corridor et jusqu'en haut des marches conduisant au château. Pour l'instant, il savait seulement deux choses : primo, quelque chose s'était produit quelque part, et secundo, il était entre les mains de la police. Tout cela était troublant — c'est le moins qu'on puisse en dire — mais il lui fallait garder la tête froide. Il s'enorgueillissait du fait qu'aucune situation ne l'avait jamais pris au dépourvu.

Lorsqu'ils émergèrent au rez-de-chaussée de Sutton Castle, Peel reçut un second choc. Il faisait grand jour à l'extérieur, un jour clair et ensoleillé. Il regarda sa montre. Elle indiquait exactement zéro

heure trente. Il cligna des yeux car ce soleil inattendu le mettait un peu mal à l'aise. Le policeman toucha son bras et lui désigna la bibliothèque. Peel se dirigea immédiatement vers les hautes portes à glissière et les écarta.

La pièce était haute et longue, avec un petit balcon courant tout autour aux deux tiers de sa hauteur. Une table massive en occupait presque toute la longueur, et tout au fond trois personnes étaient assises côte à côte, comme les juges d'un tribunal. La lumière qui tombait de la fenêtre dessinait leurs silhouettes. Peel entra, vaguement conscient de la présence d'un second policeman de faction près de la porte. Ses yeux se rétrécirent tandis qu'il essayait de distinguer les visages des trois personnes assises à contre-jour.

Il fut accueilli par un murmure de surprise entrecoupé d'exclamations. Cette manifestation lui apprit que : un, on le recherchait ; deux, il avait été absent quelque temps ; trois, personne ne s'attendait à le trouver ici, à Sutton Castle.

Lorsque ses yeux se furent accoutumés à la lumière, il examina les trois personnes assises en face de lui. La première était un homme maigre et anguleux, avec une tête étroite et un visage sillonné de rides profondes. La deuxième était un individu petit et gros dont le nez bulbeux s'ornait de lunettes ridiculement fragiles. La troisième était une femme, et Peel reçut un nouveau choc en s'apercevant que c'était la sienne. Elle était vêtue d'un tailleur écossais et tenait sur ses genoux un chapeau de feutre vert froissé.

Avant qu'il ait pu analyser cet ensemble de données nouvelles, l'homme maigre et anguleux fit taire les autres d'un geste de la main et demanda : « Mr. Peel ? »

— « Oui, » dit Peel en s'avançant tranquillement.

— « Je suis l'inspecteur Hoss. »

— « Il me semblait bien que votre visage ne m'était pas inconnu. Nous nous sommes déjà rencontrés, n'est-ce pas ? »

— « Oui. » Hoss eut un bref hochement de tête, puis il montra le gros homme assis à ses côtés. « Et voici le Dr Richards. »

— « Comment allez-vous, docteur ? » Peel se tourna vers Sidra et demanda avec une légère touche d'ironie dans la voix : « Sidra ? »

— « Hello, Robert, » dit-elle d'une voix unie.

— « J'ai peur d'être un peu dérouté par tout ceci, » dit Peel aimablement. « On dirait que quelque chose est arrivé... » C'était la bonne manière, il le savait. Il lui fallait être prudent et ne pas se compromettre.

— « C'est exact, » dit sèchement Hoss.

— « Avant de continuer, voudriez-vous me donner l'heure exacte ? »

Hoss eut l'air légèrement déconcerté. Puis il dit : « Il est quatorze heures. »

— « Merci. » Peel porta son poignet à son oreille, puis fit tourner les aiguilles de sa montre. « Ma montre est portée à avancer, mais il arrive quelquefois qu'elle retarde... » Tout en réglant sa montre, il examina discrètement leur expression. Il allait falloir qu'il avance avec des précautions infinies, à la lumière de leur contenance, jusqu'à ce qu'il en ait appris un peu plus.

Tout à fait par hasard, ses yeux se posèrent sur le bloc éphéméride de bureau placé devant Hoss, et ce fut comme s'il recevait un coup de poing dans l'estomac. Il oublia sa montre, déglutit et demanda : « Est-ce la date exacte, inspecteur ? »

Hoss jeta un coup d'œil au calendrier puis regarda Peel, les yeux un peu élargis. « Bien sûr, Mr. Peel. Nous sommes dimanche 23. »

L'esprit de Peel cria : « Trois jours ! Mais c'est impossible ! »

Doucement... Du calme... Peel se raidit et reprit son contrôle. Très bien. Il avait perdu trois jours quelque part — il était absolument certain d'avoir traversé le voile de flammes le jeudi, quelques minutes après minuit. Il sentit qu'il commençait à transpirer et sa main tâtonna à la recherche d'un siège. « Excusez-moi, » dit-il faiblement en s'asseyant.

« Du sang-froid, espèce d'idiot. Il y a autre chose en jeu que trois jours perdus, » se sermonna-t-il pour permettre à ses nerfs de se calmer. « Tu sais très bien que tu es un être d'exception.

Les gens ne savent pas comment penser. Un homme à l'esprit logique peut sans risque affronter n'importe quelle situation. Patiente jusqu'à ce qu'on te fournisse d'autres données. »

Après une période de silence, Hoss dit : « Le fait est, Mr. Peel, qu'il y a trois jours que nous étions à votre recherche. Vous avez disparu soudainement et nous croyons savoir pourquoi. Je vous avoue que nous sommes surpris de vous trouver au château. Vraiment surpris... »

Très doucement, maintenant. Soyons prudent.

— « Ah oui ? Et pourquoi donc ? »

— « Nous étions intimement persuadés que vous aviez mis la plus grande distance possible entre vous et Sutton Castle. »

— « Mais pour quelle raison ? Qu'est-il arrivé ? Pourquoi ces questions... ces soupçons... cette escorte policière ? Qu'est-ce que Sidra fait ici, à me regarder comme une furie vengeresse ? »

— « Parce que, Mr. Peel, vous êtes accusé de meurtre volontaire et prémédité sur la personne de Lady Sutton. »

Les chocs se succédaient, et toujours Peel gardait le contrôle de soi. Les données étaient maintenant nombreuses, et un peu trop explicites. Il avait hésité dans le voile de flammes durant trois secondes, et ces secondes correspondaient maintenant à un total de trois jours. On avait découvert le cadavre de Lady Sutton — évidemment — et il était accusé du meurtre. Mais, avant de parler, il lui fallait encore d'autres éléments. Et surtout, plus que jamais, il lui fallait avancer sur la pointe des pieds.

— « Je ne comprends pas, » dit-il. « Voudriez-vous vous expliquer ? »

— « De bonne heure vendredi matin, » commença Hoss sans préambule, « on nous a signalé la mort de Lady Sutton. L'examen médical a immédiatement révélé qu'elle était morte à la suite d'une émotion intense. Nous avons appris, par les déclarations des témoins, que vous l'aviez délibérément effrayée bien que connais-

sant l'état de son cœur, avec l'intention manifeste de la tuer. Dans toutes les langues du monde, cela s'appelle un meurtre, Mr. Peel. »

— « Certainement, » répondit froidement Peel, « dans la mesure où vous pourrez en apporter la preuve. Puis-je savoir qui sont vos témoins ? »

— « Digby Finchley, Christian Braugh, Theone Dubedat et... » Hoss s'interrompit, toussa et reposa la feuille devant lui.

— « ...et Sidra Peel, » compléta sèchement Peel. Il rencontra à nouveau le regard venimeux de sa femme. « Joli assortiment, en vérité ! »

En un éclair, il avait tout compris. Les nerfs de ces imbéciles avaient lâché et, tout tremblants, ils avaient fait de lui leur bouc émissaire. Peut-être en raison même de sa disparition inespérée, ou alors — et ceci était plus vraisemblable — sous l'influence mauvaise de sa femme. Sidra avait bondi sur l'occasion de se débarrasser de lui, de le traîner devant les tribunaux avec l'espoir de le voir se balancer au bout d'une corde. Ce serait sa plus belle revanche.

Il se leva d'un bond et, avant que Hoss ou Richards aient pu intervenir, il saisit sa femme par le bras et l'attira dans un angle de la bibliothèque. « Ne craignez rien, inspecteur, » dit-il par-dessus son épaule. « Je désire simplement avoir une petite conversation avec ma femme. »

Hoss toussa et dit : « Laissez, Jenkins. » L'ombre bleue menaçante qui s'approchait de Peel fit demi-tour et regagna son poste près de la porte.

Sidra se dégagea rageusement et regarda Peel, le visage déformé par la colère. Ses lèvres s'écartèrent légèrement, dévoilant la ligne blanche aiguë de ses dents.

— « C'est vous qui avez machiné tout ça, » grinça Peel.

— « Je ne sais pas ce que vous voulez dire, » répondit-elle à mi-voix.

— « Ne faites pas l'imbécile, Sidra. C'est vous, n'est-ce pas ? »

— « C'est vous l'assassin, » riposta-t-elle.

— « Ah oui ? »

— « Nous vous avons tous vu. Nous avons essayé de vous empêcher de mettre votre funeste projet à exécution, mais nous n'avons pas pu. Nous l'avons déclaré sous serment à la police. Tous les quatre. »

— « C'était pourtant notre idée à tous. »

Les yeux de Sidra flamboyèrent. « Oui. »

— « Cela intéressera beaucoup Hoss. »

— « Non. »

— « Et si je le lui dis ? »

— « Il ne vous croira pas. Nous sommes quatre contre un. »

— « Je peux trouver des failles dans votre récit. »

— « Essayez ! »

— « Vous avez bien combiné votre affaire, hein ? »

— « Braugh est un merveilleux écrivain, » dit-elle. « Son histoire ne comporte pas de lacunes. »

— « Ainsi, vous avez choisi ce moyen de vous débarrasser de moi. Grâce à votre faux témoignage, je serai pendu pour meurtre. Vous aurez la maison et ma fortune.

Elle eut un sourire de chat. « Vous comprenez remarquablement vite, Robert. »

— « C'est donc ça la réalité que vous avez choisie. C'est à ça que vous avez pensé en traversant le voile de flammes. »

— « Le... quoi ? »

— « Vous comprenez parfaitement ce que je veux dire. »

— « Vous êtes fou. » Elle eut l'air déconcertée.

— « Vous savez parfaitement mentir, Sidra. »

Elle serra le poing et le frappa au visage.

« Eh bien, je suis fixé, » dit Peel à voix haute tandis qu'un plan commençait à se former dans son esprit. « Mais si vous croyez faire de moi votre bouc émissaire, vous commettez une lourde erreur. Oui une lourde erreur. »

— « Est-ce bientôt fini ? » demanda sèchement Hoss.

— « Il voulait que nous revenions sur nos témoignages, » dit Sidra en retournant s'asseoir. « Il est prêt à offrir dix mille livres à chacun. »

— « L'ignoble individu ! » grommela le Dr Richards.

— « Maintenant, Peel... » commença Hoss.

— « Permettez, inspecteur, » coupa Peel. Il s'approcha lentement de la table, son esprit travaillant à toute vitesse. La meilleure défense dans sa situation était l'attaque, une offensive foudroyante, et le moment ne serait jamais aussi propice. « Ma femme vous a raconté un mensonge éhonté. »

— « Ah ? »

— « Les autres témoins ont également menti. J'accuse Braugh, Finchley, Miss Dubedat et ma femme d'avoir assassiné Lady Sutton. »

Hoss suffoqua et sursauta, laissant tomber les papiers qu'il tenait à la main. Pendant que le docteur se baissait pour les ramasser, il bégaya : « M... mon ch... cher Peel, vrai... ment vous... »

— « Ne l'écoutez pas ! » cria Sidra. « Il ment ! Il essaie de vous abuser ! »

Il la laissa s'égosiller, heureux de disposer d'un petit peu de temps supplémentaire pour fignoler la fable qu'il venait d'imaginer. Il fallait qu'elle soit convaincante, sans défaut. Dire la vérité était impossible. Et qui l'aurait crue, de toute façon ? Ce qui était pour lui la vérité était évidemment inconnu des autres.

— « Le meurtre de Lady Sutton, » commença-t-il, « a été conçu et exécuté par ces quatre personnes. Je suis le seul membre du groupe qui ait refusé de s'y associer et qui ait tenté de s'y opposer. Vous m'accorderez, inspecteur, qu'il est plus logique que quatre personnes commettent un crime contre la volonté d'un seul plutôt que l'inverse. Quatre personnes peuvent s'opposer à la volonté d'une seule. Une seule ne peut pas résister à l'obstruction de quatre. »

Hoss hocha la tête, fasciné par la froide logique de Peel.

« En outre, il est plus facile à quatre personnes d'imaginer un faux récit et d'affirmer qu'il est vrai. »

Une nouvelle fois, Hoss hocha la tête.

Sidra mit une main sur l'épaule de l'inspecteur et cria d'une voix aiguë : « Il ment, inspecteur. Demandez-lui donc où il a passé les trois derniers jours. Demandez-le lui ! »

— « L'amour entre ma femme et moi n'est plus ce qu'il a été, » commenta sèchement Peel. « Son témoignage est entièrement guidé par la haine. »

Hoss secoua l'épaule pour se dégager de l'étreinte de Sidra et dit : « S'il vous plaît, Mrs. Peel... Je vous demande... »

Avec un geste gracieux, Peel posa ses longs doigts fins dans sa barbe et sa moustache frisée. « Voici ma version des faits, » dit-il. « Les quatre personnes que j'accuse voulaient assassiner Lady Sutton. Le mobile ? La recherche de l'ultime dans la sensation émotionnelle. Ce sont des êtres complètement dépravés et dégénérés. Si j'appartenais à leur clique, c'était uniquement afin de protéger ma femme, dans la mesure du possible. C'est dans la nuit de jeudi que, pour la première fois, j'ai eu connaissance de leur intention. Je m'y suis naturellement opposé et je les ai menacés de tout dévoiler à Lady Sutton. Evidemment, ils s'attendaient à cela. Ils s'arrangèrent pour droguer mon vin et je sombrai dans l'inconscience. Je me rappelle vaguement avoir été soulevé et transporté quelque part par les deux hommes et... eh bien, c'est tout ce que je sais du meurtre. »

— « Seigneur ! » haleta Hoss. Le docteur se pencha vers lui et lui murmura quelque chose à l'oreille. Hoss hocha la tête et répondit : « Oui... Oui... Les tests viendront plus tard. » Il se tourna vers Peel et dit : « Poursuivez, voulez-vous ? »

Jusqu'à présent tout va bien, pensa Peel. Un mensonge semble véridique si on l'assortit d'un peu de vérité. Mais attention, les choses allaient maintenant devenir plus délicates.

— « Lorsque je revins à moi, j'étais allongé sur un sol de pierre, dans une obscurité totale. Je n'entendais aucun son, sinon le tic-tac de ma montre. Je ne m'étonnai pas de ce silence, car les murs de ces souterrains sont épais de quatre à cinq mètres par endroits. Je me relevai et, après avoir tâtonné, je me rendis compte que j'étais enfermé dans une petite pièce de trois mètres de côté.

» Je réalisai que je me trouvais dans quelque cellule secrète inconnue de tous, sauf des membres de la clique. Après avoir vainement cogné contre les murs et appelé à l'aide pendant une heure, un miracle fit que je touchai accidentellement un ressort ou un levier. Une section de mur pivota brutalement. Je sortis de ma prison et, après avoir erré longtemps, j'aboutis dans le passage où vous m'avez trouvé... »

— « Il ment ! » cria à nouveau Sidra.

Pendant que Hoss la calmait, Peel fit mentalement le point de sa position. Jusque-là, sa fable se tenait excellemment. Sutton Castle était réputé pour ses passages secrets. Ses vêtements étaient toujours chiffonnés d'avoir séjourné sous la défroque qu'il avait enfilée pour effrayer Lady Sutton. Il n'existait aucun procédé d'analyse connu permettant de vérifier s'il avait été réellement drogué soixante-douze heures auparavant. Le fait qu'il portât barbe et moustache éliminait le danger qu'eût présenté une face imberbe après trois jours d'emprisonnement. Jusqu'à ce point, sa logique était inattaquable.

— « Ceci est ma version des faits, » dit-il tranquillement.

— « Je prends note que vous plaidez non coupable, Mr. Peel, » dit Hoss, « et j'enregistre votre récit ainsi que votre accusation. J'avoue que votre disparition pendant ces trois jours semblait vous accuser, mais maintenant... » Il haussa les épaules. « Ce dont nous avons besoin, c'est de localiser cette mystérieuse cellule dans laquelle vous avez été enfermé. »

Peel était préparé à cela. Il dit : « Peut-être la trouverez-vous, et peut-être pas. Je suis ingénieur, et je puis vous assurer que le seul moyen de retrouver cette cellule serait de faire sauter les murailles au moyen d'explosifs — ce qui de toute manière n'aurait pour résultat que d'en effacer toute trace. »

— « C'est un risque à courir. »

— « Il ne sera peut-être pas utile d'en arriver là, » dit le petit docteur.

Hoss tourna la tête vers lui et le regarda interrogativement.

Sidra poussa une légère exclamation. Peel lança un regard aigu au personnage. Il savait par expérience que les hommes gras sont toujours dangereux.

« C'était une histoire parfaite, Mr. Peel, » dit le petite docteur d'une voix aimable. « Tout a fait parfaite, et très divertissante. Mais réellement, mon cher monsieur, vous avez commis une erreur grossière, indigne d'un ingénieur. »

— « Je vous demande pardon ? » dit Peel avec raideur, tous les nerfs tendus dans l'attente de ce que l'autre allait dire.

— « Quand vous êtes revenu à vous dans la cellule, » dit le docteur avec un sourire enfantin, « vous étiez dans une obscurité totale et il régnait autour de vous un silence absolu, avez-vous dit. Le seul son que vous entendiez était celui du tic-tac de votre montre. C'est très pittoresque mais, hélas, c'est aussi la preuve que vous mentez. Vous vous êtes réveillé au bout de soixante-douze heures... *Aucune montre ne peut fonctionner soixante-douze heures d'affilée sans être remontée.* »

Naturellement. Peel réalisa immédiatement son erreur. C'était une erreur très grave, qu'il ne lui était pas possible de rattraper. L'histoire tout entière reposait sur la solidité de chaque élément qui la composait. La moindre faille, et tout l'édifice s'effondrait. Le petit docteur l'avait pris au piège.

Il jeta un regard à Sidra dont le visage exprimait à la fois la malveillance et le triomphe, et estima que la mesure était comble. Le moment était venu pour lui de passer à l'action, une action très rapide. Il se leva, avec sur les lèvres un sourire qui exprimait sa défaite. En face de lui, Hoss bâillait, le petit docteur gloussait comme un résolveur de puzzles satisfait, Sidra bêlait de contentement. Peel fonça vers la fenêtre avec la vitesse d'un obus. Croisant les bras devant son visage, il plongea à travers le panneau de verre qui vola en éclats.

Le tintement du verre et les cris excités qui s'élevèrent dans son dos ne furent pour lui que de vagues sons. Peel plia les jambes au moment où le sol venait à sa rencontre. C'était un saut de près

de cinq mètres mais il se reçut parfaitement. Se relevant aussitôt, il se mit à courir vers la partie arrière du château, où étaient garées les voitures. Cinq secondes plus tard, il sautait dans le cabriolet de Sidra. Dix secondes encore, et il franchissait le portail d'entrée et fonçait vers la grand-route.

Même en cette période de crise, Peel pensait avec rapidité et précision. Il avait quitté l'enceinte du château trop rapidement pour que quelqu'un ait pu noter la direction qu'il avait l'intention de prendre. Il obliqua vers Londres et roula le pied au plancher jusqu'à un virage brusque. Là il s'arrêta, descendit, ouvrit le coffre et prit un marteau dans la trousse à outils.

Il brisa le pare-brise et toutes les glaces de la voiture, puis étala soigneusement le verre brisé sur la route. Il y avait une chance sur deux pour que cela provoquât une crevaison à la voiture de poursuivants éventuels. De toute façon, le jeu en valait la chandelle. Il se remit au volant et reprit la direction de Londres. Il est facile à un homme de disparaître parmi les millions d'habitants d'une métropole.

Mais il n'était pas homme à foncer aveuglément — il n'y avait pas place en lui pour la panique. Tandis que son regard surveillait mécaniquement la route, son esprit analysa les faits, méthodiquement et avec précision, et il en vint à une conclusion assez sombre. Il savait qu'il ne pourrait jamais prouver son innocence, en raison même de ce hiatus de trois jours. Inévitablement, il serait condamné et exécuté pour le meurtre de Lady Sutton.

L'Angleterre était en guerre, et il était impossible de quitter le pays. Il était même impossible de se dissimuler longtemps. Tout ce qu'il pouvait espérer, c'était une existence misérable de hors-la-loi pendant quelques brèves semaines avant d'être pris et traîné devant un tribunal. Peel n'avait pas l'intention de donner à sa femme la satisfaction de le voir en posture d'accusé devant une cour d'assises.

Toujours froid et en pleine possession de ses moyens, Peel tirait des plans tout en conduisant. Le plus audacieux serait de se rendre directement chez lui. Ils ne penseraient jamais à venir le

chercher là — du moins pendant quelque temps. Là, il disposerait d'assez de temps pour faire ce qu'il venait de décider de faire. Il serra les lèvres et sa bouche devint une mince ligne dure.

Il traversa rapidement Londres en direction de Chelsea Square, petit homme barbu et chauve qui ressemblait à quelque boucanier surgi d'un autre âge.

Il s'approcha lentement du Square, surveillant la présence éventuelle de policiers, mais il n'aperçut rien de suspect. En atteignant sa maison, il se rendit compte avec un sentiment d'amusement lugubre que toute une aile avait été détruite au cours d'un bombardement. De toute évidence la catastrophe datait de quelques jours car les décombres avaient été soigneusement rassemblés en tas et entourés d'une barrière.

Tant mieux, décida Peel. Cela signifiait que la maison devait être vide. Il gara la voiture sans que l'un ou l'autre des rares passants le remarque, sauta sur le trottoir et marcha rapidement vers la porte d'entrée. Maintenant qu'il avait pris sa décision, il était redevenu absolument impassible.

Comme il l'avait prévu, la maison était déserte. Peel alla jusqu'à la bibliothèque, prit du papier, de l'encre et une plume et s'assit. Soigneusement, avec une application de clerc de notaire, il rédigea un nouveau testament retirant à Sidra la jouissance de sa fortune. Quand l'encre fut sèche, il alla à l'entrée et attendit sur le perron jusqu'à ce qu'il aperçoive deux ouvriers du service de dégagement des décombres qui s'approchaient d'un pas traînant, la pelle sur l'épaule.

— « Hep ! là-bas ! » appela-t-il.

Ils levèrent vers lui des visages fatigués.

« Voulez-vous gagner un billet de cinq livres ? » leur demanda-t-il.

Leurs faces s'illuminèrent.

« Alors, entrez un instant. »

Avec des excuses pour les traces de boue qu'ils laissaient dans le vestibule, ils le suivirent jusqu'à la bibliothèque, en regardant autour d'eux avec curiosité. La bouche ouverte, ils l'écoutèrent lire

le testament, puis ils essuyèrent leurs mains sur leurs pantalons et, la langue tirée, signèrent laborieusement leur nom sous le sien. Peel leur remit le billet de cinq livres promis puis les reconduisit à l'entrée. Il referma la porte sur eux et tourna la clé dans la serrure.

Il s'immobilisa et souffla un instant. En ce qui concernait Sidra, la question était réglée. C'était, il le savait, son vieil instinct de possession qui l'avait poussé à agir ainsi. Il voulait conserver sa fortune, même au-delà de la mort. Il voulait également conserver son honneur et sa dignité par-delà la mort. De cela il fallait qu'il s'occupe maintenant — rapidement.

Il réfléchit durant une minute, puis hocha la tête avec décision et se dirigea vers la cuisine. Dans le placard à linge, il prit une brassée de draps et de serviettes dont il se servit pour obturer les fenêtres et les portes. Une pensée lui venant après coup, il prit un grand morceau de carton sur lequel il écrivit : DANGER - GAZ, avant de le placer dans le couloir.

Quand la pièce fut hermétiquement close, Peel alla jusqu'au fourneau à gaz. Il ouvrit la porte du four, puis tourna le robinet d'arrivée du fluide. Le gaz sortit des brûleurs en sifflant. Peel s'agenouilla et plaça sa tête dans le four, respirant le plus profondément possible. Cela ne prendrait pas longtemps, il le savait. Et ce ne serait pas douloureux.

Pour la première fois depuis des heures, un peu de sa tension le quitta et il se détendit presque avec reconnaissance, attendant calmement la mort. Il avait vécu une existence dure, tracée géométriquement, rigide et réaliste, mais maintenant son esprit retournait en arrière vers de plus tendres moments. Il ne regrettait rien. Il ne s'excusait de rien. Il n'avait honte de rien — et pourtant c'est avec un sentiment de chagrin qu'il se rappelait le jour où il avait rencontré Sidra pour la première fois.

Il sourit presque en se remémorant ce qu'il lui écrivait quand, dans les débuts romantiques, il s'adressait à elle comme à une déesse de jeunesse, de beauté et de bonté. Ç'avait été une période exaltante — il venait alors de terminer ses études à Manchester College

et il était venu à Londres pour se bâtir une réputation, une fortune, une vie. Robert Peel, un garçon au cheveu rare et avec des habitudes et des idées précises. Rêveusement, il remonta en flânant le cours de ses souvenirs comme s'il assistait à un agréable spectacle.

Il revint à lui avec un sursaut et réalisa qu'il était agenouillé devant le fourneau à gaz depuis près de vingt minutes. Quelque chose allait de travers. Il n'avait pas oublié sa chimie et il savait que l'inhalation prolongée du gaz aurait dû lui faire perdre conscience depuis longtemps déjà. Perplexe, il se remit sur ses pieds et épousseta ses genoux poussiéreux. Il n'avait pas le temps de procéder à une analyse maintenant. Les poursuivants pouvaient être là d'une minute à l'autre.

La corde ! C'était une idée. C'était à peine plus douloureux que l'empoisonnement par le gaz. Et combien plus rapide ! Peel referma le robinet du gaz, prit un rouleau de corde à linge dans un placard et quitta la cuisine en ramassant la pancarte au passage. Tout en la déchirant en petits morceaux, ses petits yeux vifs jetaient des regards dans toutes les directions à la recherche d'un endroit convenable. Lorsqu'il vit la cage de l'escalier, il eut un hochement de tête. Oui, là. Il y avait une poutre par-dessus laquelle il pourrait lancer la corde. Il se jetterait dans le vide depuis l'encorbellement qui se trouvait à trois mètres au-dessus du palier intermédiaire.

Il escalada les marches quatre à quatre et s'arrêta sous la poutre. Puis il déroula la corde, en fit quatre épaisseurs et la lança adroitement. La corde passa au-dessus de la poutre et il en attrapa l'extrémité qu'il tira vers lui. Il rassembla les huit brins, les tressa grossièrement et en noua le bout. Après avoir tiré deux fois de toutes ses forces, il empoigna la corde à deux mains et sauta. La corde supporta admirablement son poids. Il n'y avait aucun danger qu'elle se rompe.

Il remonta les marches, saisit la corde et reprit place sur l'encorbellement. Il fit un nœud coulant, le passa autour de sa tête, plaça le nœud sous son oreille droite et serra doucement. Levant les yeux, il vérifia que le mou de la corde était largement suffisant

pour que sa nuque soit rompue en bout de course, instantanément et sans douleur. Il s'approcha du bord de l'encorbellement, prit une profonde respiration, et sauta...

Sa seule pensée pendant que dura la chute fut une tentative chaotique pour calculer le temps qui lui restait à vivre. Trente-deux pieds par seconde au carré divisé par six donnaient à peu près un cinquième de seconde. Puis il y eut une secousse aveugle, un arrachement de tout son corps et un *crac* qui résonna sourdement à ses oreille et sous son crâne, tandis qu'il ressentait une douleur intolérable dans le cou.

Pour la troisième fois, le mur de fer de contrôle de soi que Peel avait mis des années à bâtir fut rompu.

Il lui fallut cinq bonnes secondes pour réaliser qu'il était toujours vivant. L'horreur courut sur sa peau comme une vague de fourmis glacées tandis qu'il pendait par le cou en se balançant doucement. Ses bras se mirent à battre l'air comme des fléaux dérisoires tandis que lentement la conscience de l'impossible réalité lui venait, engourdissant tout son corps et son cerveau.

Au bout d'un moment il fouilla dans sa poche d'une main fébrile et y prit un canif. Il l'ouvrit avec difficulté car il sentait la paralysie s'emparer lentement de tout son corps. Après plusieurs tentatives, il réussit à trancher la corde et tomba lourdement sur le palier. Il s'accroupit avec difficulté et tâta son cou. Celui-ci était brisé et sa tête était tordue sur le côté à tel point que chaque chose qu'il voyait était basculée. Le bout de ses doigts pouvait sentir les arêtes déchiquetées des vertèbres cervicales rompues et il frissonna.

Alors qu'il se traînait dans l'escalier, il se rendit compte que quelque chose d'effroyable était en train de lui arriver, quelque chose qui échappait à toute analyse, à toute logique. Il atteignit le haut des marches et se dirigea en titubant vers la salle de bains. Dans le miroir du lavabo, il examina sa nuque rompue.

Avec des mains tremblantes, il tâtonna sur la tablette jusqu'à ce qu'il ait trouvé son rasoir. Il ouvrit la lame, quinze centimètres

d'acier mince, luisant et acéré. Il y avait comme une promesse dans le corps évidé de la lame et son tranchant mince comme un cheveu. Il serra le manche fermement, inclina la tête en arrière autant que sa nuque brisée le lui permettait et, d'un coup brutal et assuré, il se trancha la gorge.

Instantanément, un flot de sang jaillit et l'inonda. La trachée artère obstruée, il se plia en deux en toussant. Sa gorge s'emplit d'une écume rougeâtre. Toussant toujours et hoquetant, il s'affaissa lentement tandis que l'air sifflait furieusement à travers la déchirure de son cou au rythme de sa respiration.

Il demeura immobile sur le sol carrelé tandis que le sang qui jaillissait à chaque battement de son cœur imbibait ses vêtements. Il gisait sur le sol, avec des hoquets et une petite toux écumante — mais il n'avait toujours pas perdu conscience.

Pour la première fois de sa vie Peel eut peur — désespérément peur. L'atroce douleur qu'il ressentait n'était rien auprès de l'angoisse mortelle qui s'était emparée de son esprit. Il se mit à ramper sur le sol de la salle de bains en comprenant que la vie se cramponnait à lui avec la même opiniâtreté possessive que lui-même s'était accroché à la vie et à ce qu'il possédait.

Lorsqu'il se redressa, il ne lui vint pas à l'idée de regarder dans le miroir sa face exsangue, d'une pâleur de cire, ni la plaie béante de son cou. Le sang — ce qu'il en restait — se transformait en caillots. Il pouvait toujours respirer normalement en dehors de ses quintes de toux. Toujours hoquetant et presque entièrement paralysé, il tituba jusqu'à la chambre de Sidra, ouvrit un tiroir de la commode et fouilla jusqu'à ce qu'il trouve le revolver de sa femme.

Il lui fallut rassembler tout ce qui lui restait d'énergie pour amener le canon de l'arme à la hauteur de sa poitrine. Sauvagement, il se tira trois balles à travers le cœur. Et quand l'écho des détonations se fut dilué à travers la pièce et que la fumée de la poudre se fut dissipée, Peel était toujours vivant, avec un trou horrible dans la poitrine.

C'est le corps, pensa-t-il; affolé. La vie s'accroche au corps. Tant qu'il y a un corps, la vie s'y cramponne, même si elle n'est plus qu'une étincelle. Elle me tient, cette vie, mais il doit y avoir une solution. L'ingénieur n'est pas entièrement mort en moi et je la trouverai.

La solution idéale, il le savait, aurait été la désintégration totale. Qu'il ait la possibilité de réduire son corps en morceaux — en milliers de fragments — et il ne resterait plus assez de chair pour conserver cette vie tenace et opiniâtre. Pour cela il lui aurait fallu des explosifs, mais il n'y en avait pas dans la maison. Et il lui était impossible de se traîner jusqu'à son laboratoire.

Il pénétra dans son bureau en chancelant et prit un jeu de cartes lavables dans un tiroir. Pendant de longues minutes, il s'appliqua à les couper en petits morceaux avec ses ciseaux de bureau, jusqu'à ce qu'il ait devant lui un petit tas de fragments minuscules. Il les transporta dans la salle de bains où, avec le peu de forces qui subsistaient dans son corps détruit, il dévissa une courte section de robinetterie en cuivre qu'il transporta dans son bureau.

Il y avait dans le placard une petite lampe à alcool que Peel utilisait pour réchauffer son café. Il la prit, la posa sur le bureau et l'alluma. Puis il prit un lourd cendrier de bronze, le plaça sur la flamme et y laissa tomber une feuille de plomb. Après ce qui lui sembla durer des heures, le plomb se mit à fondre. Il se servit d'une partie du plomb fondu pour obstruer une extrémité du tuyau de cuivre.

Il utilisa ce qui lui restait de forces pour retourner à la salle de bains chercher les morceaux de cartes à jouer qu'il avait oubliés, mais il savait que c'était la dernière fois qu'il aurait à se déplacer. Il bourra les fragments de nitrocellulose dans le tuyau en se servant d'un gros crayon. Quand le tuyau fut plein, il coupa les extrémités de trois allumettes et les y ajouta. Puis il scella le tout au moyen du plomb qui restait, et plaça le tuyau directement sur la flamme du réchaud.

Dans un effort gigantesque, il rapprocha son fauteuil et se

pencha au-dessus de la bombe qui chauffait. Il savait que la nitrocellulose est un explosif assez puissant lorsqu'elle chauffe sous pression. Ce n'était plus qu'une question de minutes maintenant, avant que la bombe explose en l'éparpillant à travers la pièce dans une bienheureuse délivrance.

La douleur effroyable qui lui brûlait la poitrine et le cou le faisait doucement osciller de droite à gauche. Il se mit à gémir comme un enfant lorsque chaque nerf se joignit individuellement à l'insupportable chorus de souffrance. La mousse rouge se remit à jaillir de sa gorge tandis que le sang imbibant ses vêtements se mettait à sécher lentement et à se muer en croûtes sombres.

Doucement, la bombe chauffait.

Doucement, les minutes s'écoulaient.

Doucement, l'horrible douleur augmentait.

Peel gémissait en se balançant, et lorsqu'il tendit une main paralysée vers la bombe pour la placer exactement au milieu de la flamme, ses doigts ne ressentirent aucune douleur. Avec une sorte de détachement, il regarda la peau tachée de sang coagulé roussir et se craqueler.

La douleur avait fait naître un bourdonnement dans ses oreilles, mais, au milieu de ce bourdonnement, il put entendre l'écho de pas lourds à l'autre bout de la maison. Ils s'approchaient lentement de lui, et il lui sembla qu'ils avaient la menace inexorable du destin. La panique l'envahit à la pensée de la police et du triomphe de Sidra. Avec ses doigts gourds, il essaya d'augmenter la puissance de la flamme de la lampe à alcool.

Les pas traversèrent le hall du rez-de-chaussée et commencèrent à gravir les degrés de l'escalier. Chaque contact avec le bois était plus fort et plus terrifiant. Peel se pencha un peu plus sur la bombe et, dans le trouble de son esprit, se mit à prier. Les pas atteignirent le haut des marches, obliquèrent et avancèrent vers son bureau. Un léger murmure s'éleva au moment où la porte s'ouvrit. Glacé et brûlé à la fois par la douleur et par la peur, Peel s'obligea à ne pas se retourner.

Si brusquement que tous ses nerfs en sentirent le flux, une voix résonna :

— « Eh bien, Bob, qu'est-ce que c'est que tout ça ? »

Il ne se retourna pas et ne répondit pas.

« Bob ! » dit la voix d'un ton rauque. « Ne soyez pas idiot. »

Vaguement, il se dit qu'il avait déjà entendu cette voix quelque part.

Il y eut encore le martèlement de quelques pas, puis une silhouette se dressa à côté de lui. Il leva ses yeux vides de sang et lui jeta un regard épouvanté. C'était Lady Sutton. Elle portait toujours sa robe du soir ornée de sequins.

— « Bon sang ! » s'exclama-t-elle en roulant ses petits yeux entre ses paupières bouffies. « Vous avez fait un joli gâchis ! »

— « Allez-vous en ! » Les mots furent mi-sifflés, mi-grincés à cause de sa respiration qui sortait en partie de la plaie de sa gorge. « Je ne veux pas être hanté ! »

— « Hanté ? » Lady Sutton eut un rire strident. « Elle est bien bonne ! »

— « Allez-vous en, » répéta Peel. « Vous êtes morte. »

— « Qu'est-ce que vous avez fabriqué là ? » demanda Lady Sutton d'une voix claironnante. Elle hésita un moment. « Oh ! je vois. Une bombe. Vous voulez vous réduire en pièces, n'est-ce pas Bob ? »

Ses lèvres bougèrent sur des syllabes muettes. Il s'inclina jusqu'à toucher de la poitrine la bombe qui chauffait.

— « Hé ! » dit Lady Sutton. « Laissez-moi... » Elle tendit le bras dans l'intention de renverser la lampe et ce qu'elle supportait. Dans un effort désespéré, Peel se leva et lui agrippa le bras avec des mains de rapace. Elle était forte pour un fantôme. Néanmoins, il réussit à la repousser en arrière.

— « Laissez-moi ! » siffla-t-il.

— « Maintenant, arrêtez ça, » ordonna Lady Sutton. « Je n'ai jamais voulu que vous subissiez un pareil supplice. »

Sans se soucier de chercher une explication à ses paroles, Peel la frappa faiblement alors qu'elle essayait à nouveau d'atteindre

la lampe. Puis, tandis qu'elle reculait, il se retourna et plongea sur la bombe, les bras écartés pour la protéger de toute atteinte.

Lady Sutton cria : « Bob ! Espèce d'imbécile ! »

Il y eut une explosion assourdissante et un éclair aveuglant. La pièce tout entière oscilla et un pan de mur s'abattit tandis qu'une montagne de livres dégringolait des rayonnages arracahés. Un lourd nuage de poussière et de fumée s'éleva.

Lady Sutton se tenait à l'emplacement où s'était trouvé le bureau, et autour d'elle le nuage de poussière se dissipait lentement. Pour la première fois depuis des années — depuis des éternités peut-être — une expression de tristesse était répandue sur ses traits. Longtemps, elle garda le silence. Puis elle haussa les épaules et se mit à parler :

— « Est-ce que vous vous rendez compte, Bob, » dit-elle d'une voix basse, « que vous ne pouvez pas vous tuer ? On ne meurt qu'une fois, mon garçon, et vous êtes déjà mort. Il y a des jours que vous êtes tous morts. Comment se fait-il qu'aucun de vous n'ait compris cela ? Peut-être est-ce ce moi dont parle Braugh... Peut-être. Vous étiez tous morts lorsque vous avez atteint l'abri, cette nuit-là. Vous auriez dû comprendre lorsque vous avez trouvé votre maison en partie détruite. Il y a eu un terrible blitz sur l'Angleterre jeudi dernier... »

Elle leva doucement les mains et commença à retirer sa robe. Dans un silence de mort, surnaturel, les petits sequins s'entrechoquèrent et tintèrent. Ils étincelèrent lorsque la robe s'écarta pour révéler... rien du tout. Le vide. Un simple espace vide.

« Ce petit meurtre m'a beaucoup amusée, » dit-elle. « C'était très drôle... très drôle de voir des morts chercher à tuer. C'est la raison pour laquelle je vous ai laissé faire. C'était si amusant. »

Elle retira ses chaussures et ses bas. Elle n'était plus maintenant que des bras, des épaules et une énorme tête flottant dans l'espace. Son visage lourd était toujours empreint de tristesse.

« Mais il était ridicule d'essayer de me tuer, » poursuivit-elle,

« étant donné qui je suis. Il était même un peu ridicule de présenter ce spectacle. Car il se trouve, Bob, qu'Astaroth est bien une femme — si l'on peut dire. Et il se trouve que je suis Astaroth. »

Tête, bras et épaules firent un petit saut en l'air puis dégringolèrent sur le plancher, près de la robe, des chaussures et des bas. Cela rendit un son mat comme des éléments d'un personnage de cire. Dans le nuage de poussière voletant, Lady Sutton n'était plus maintenant qu'une silhouette de vide, un négatif, un contour dans l'espace, une bulle — et pourtant un spectacle horrible à contempler.

« Oui, » poursuivit la voix devenue maintenant douce et paisible, « je suis Astaroth, Bob. Astaroth, aussi vieux que les âges, et qui commençait à trouver l'éternité un peu monotone. C'est la raison pour laquelle j'ai eu moi aussi envie de jouer mon petit jeu dans l'abri. J'avais envie de faire tourner les tables et de rire un peu. Satan le sait, un peu de nouveauté et d'amusement ne sont pas de trop après des éternités passées à créer des enfers pour les damnés. Et, Satan le sait, il n'y a aucun enfer qui soit comparable à l'ennui... »

La voix se tut.

Et un millier de fragments épars de ce qui avait été Robert Peel entendirent et comprirent. Un millier de particules, contenant chacune une étincelle torturée de vie, entendirent la voix d'Astaroth et comprirent.

« Je ne sais rien de la vie, » cria Astaroth, « mais la mort est mon royaume. Je sais que chaque créature vivante façonne de ses mains et à jamais son enfer. Ce que vous êtes maintenant, c'est vous qui l'avez créé de toutes pièces. Ecoutez-moi tous, avant que je m'en aille. Ecoutez bien. Si l'un ou l'autre d'entre vous peut nier cette vérité — si l'un ou l'autre d'entre vous peut en discuter — si l'un ou l'autre d'entre vous peut élever la moindre objection à la justice d'Astaroth — qu'il parle ! Qu'il parle maintenant ! »

A travers l'immensité de l'espace et du temps sa voix résonna, mais il n'y eut pas de réponse.

Un millier de particules déchirées par la souffrance de ce qui avait été Robert Peel entendirent, mais il n'y eut pas de réponse.

Theone Dubedat entendit, mais il n'y eut pas de réponse.

Un Christian Braugh torturé par le doute entendit, mais il n'y eut pas de réponse.

Un Digby Finchley repoussant et se dévorant lui-même entendit, mais il n'y eut pas de réponse.

Tous les damnés de toute l'éternité, dans des enfers individuels modelés avec leurs propres mains — tous les damnés de l'enfer entendirent mais ne répondirent pas.

Car la Justice d'Astaroth n'admet pas de réponse.

Traduit par Marcel Battin.
Titre original : Hell is forever.

Collection galaxie/bis

à paraître :

SARBAN

le son du cor

Il y a un instant, vous couriez dans la forêt,
vers la liberté, loin du camp.
Il y a un instant, vous étiez en 1941...
Maintenant, seul dans votre chambre,
dans cet hôpital étrange, vous écoutez
l'appel effrayant du cor.
Maintenant, vous êtes en l'An 102
du Premier Millénaire Germanique...
un volume de 240 pages : 6 f.

un volume de 240 pages : 6 f.
en vente chez les dépositaires de journaux exclusivement

Collection galaxie/bis

titres disponibles :

7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor

titres à paraître :

19 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
20 - GORDON R. DICKSON - Dorsai
21 - ROGER ZELAZNY - L'île du mort
22 - L. SPRAGUE DE CAMP - Zeï
23 - KEITH LAUMER - Les Mondes de l'Imperium
24 - GORDON R. DICKSON - Pour quelle guerre...

Pour commander les précédents titres
ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

galaxie/bis
bulletin d'abonnement :

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom.....

prénom.....

adresse.....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro .....

Je règle par (cocher la case correspondante)

☐ mandat-poste ☐ chèque bancaire joint ☐ virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

Pour la Suisse : FS 26 M. Vuilleumier, 56 bd de St-Georges GENEVE - C.C.P. 12.6112

Pour la Belgique : FB 300 M. Duchâteau, 196 Av. de Messidor BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

galaxie/bis
bon de commande

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom.....

prénom.....

adresse.....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 7 – PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 – DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 – ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 – PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
☐ 11 – PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
☐ 12 – JACK VANCE - La machine à tuer
☐ 13 – HENRY KUTTNER - Les mutants
☐ 14 – JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
☐ 15 – PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
☐ 16 – WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
☐ 17 – PHILIP JOSE FARMER - Cosmos privé
☐ 18 – SARBAN - Le son du cor

Chaque volume : 6 F. (Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

FICTION SPECIAL

BON DE COMMANDE

à adresser aux

Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Fiction Spécial :

- ☐ 12 — S.F. MADE IN FRANCE
- ☐ 14 — HISTOIRES MACABRES
- ☐ 15 — HISTOIRES STELLAIRES
- ☐ 16 — GRANDS CLASSIQUES DE LA SCIENCE-FICTION - (1ère série)
- ☐ 17 — GRANDS CLASSIQUES DE LA SCIENCE-FICTION - (2ème série)

Chaque volume : 6 F *(Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)*

Nos 16 et 17 - 7 F

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

(rayer les mentions inutiles)

Robert Silverberg

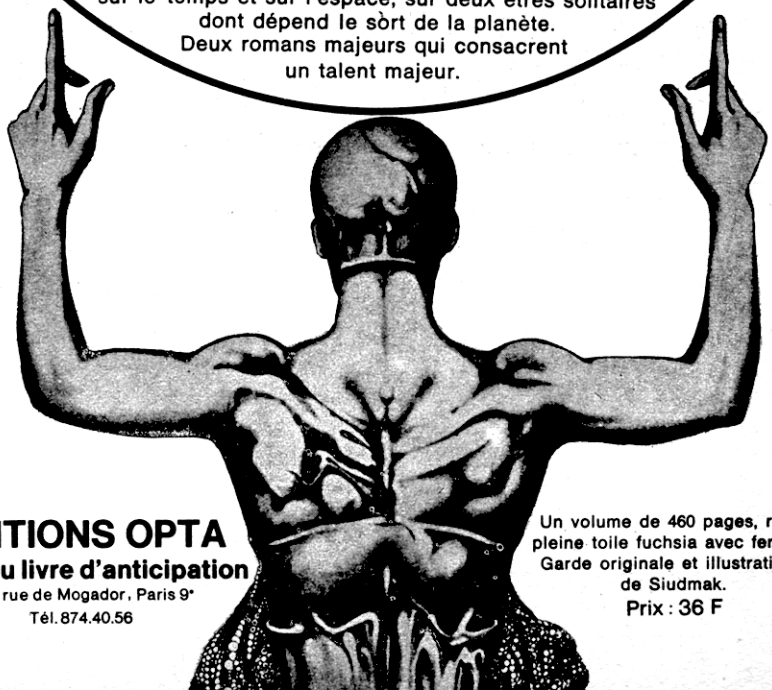
l'homme dans le labyrinthe

les masques du temps

Richard Muller, émissaire des hommes auprès d'une race étrangère est revenu de ce premier contact avec un douloureux sceau psychique et s'est réfugié, seul, dans l'énigmatique et mortel labyrinthe de la planète Lemnos...

Vornan-19, émissaire de l'avenir auprès des humains de l'an 1998 a surgi entièrement nu, entre ciel et terre, à Rome, au soir de Noël. Aussitôt, une religion est née. Aussitôt, il s'est trouvé des hommes pour comprendre que l'Histoire tout entière était menacée...

Deux histoires à la fois proches et différentes l'une de l'autre sur le temps et sur l'espace, sur deux êtres solitaires dont dépend le sort de la planète.
Deux romans majeurs qui consacrent un talent majeur.



EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24 rue de Mogador, Paris 9e
Tél. 874.40.56

Un volume de 460 pages, relié pleine toile fuchsia avec fers or Garde originale et illustrations de Siudmak.
Prix : 36 F

génocides camp de concentration

Thomas M. Disch

Deux visions glaçantes, épouvantables.
Les hommes agonisent, meurent. Lentement. Ignominieusement.
Dérisoires parasites d'une Terre ensemencée
par une race infiniment supérieure. L'homme torture l'homme.
Dans un vaste camp installé sous terre, des militaires,
des savants injectent à des cobayes humains
un virus qui les conduit et les condamne à la connaissance
suprême puis à la mort. Deux romans choquants, éprouvants, sombres et durs.

Un volume d'environ 400 pages relié pleine toile jais
avec fers or, gardes et hors-texte originaux de Lacroix.
Prix de vente **37 F**

EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24 rue de Mogador - Paris 9e Téi. 874-40-56 - CCP La Source 31.529.23

BON DE COMMANDE " F "

à adresser aux Editions OPTA — 24, rue de Mogador — Paris 9e

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré

	F	F.B.	F.S.
Au cœur de la Terre *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	31	277	24
Tanar de Pellucidar *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	31	277	24
Les rois des étoiles *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	31	277	24
Les amants étrangers *L'univers à l'envers* par PHILIP JOSÉ FARMER	31	277	24
A la poursuite des Slans *La faune de l'espace* par A.E. VAN VOGT	31	277	24
Histoire du futur (tome 2) par ROBERT HEINLEIN	39	348	30
Dracula par BRAM STOKER	41	366	31,80
Cristal qui songe *Les plus qu'humains* par THEODORE STURGEON	36	321	27,90
Retour à l'âge de pierre *Terre d'épouvante* par EDGAR RICE BURROUGHS	32	286	25
La poupée sanglante *La machine à assassiner* par GASTON LEROUX	36	321	27,90
Au-delà du néant *Destination univers* par A.E. VAN VOGT	33	295	25,50
Les enfants d'Icare *La cité et les astres* par ARTHUR C. CLARKE	33	295	25,50
Elric le Nécromancien par MICHAEL MOORCOCK	40	357	31

	F	F.B.	F.S.
☐ *Le livre de Mars* par LEIGH BRACKETT	37	330	28,70
☐ *Agent de l' empire terrien* par POUL ANDERSON	37	330	28,70
☐ *Les cavernes d'acier* *Face aux feux du soleil* par ISAAC ASIMOV	37	330	28,70
☐ *Docteur Bloodmoney* *Le Maître du Haut Château* par PHILIP K. DICK	36	321	27,90
☐ *Ceux de nulle part* *Les Robinsons du cosmos* par FRANCIS CARSAC	37	330	28,70
☐ *Le cycle des épées* par FRITZ LEIBER	43	384	33,50
☐ *L'homme dans le labyrinthe* *Les masques du temps* par ROBERT SILVERBERG	36	321	27,90
☐ *Génocides* *Camp de concentration* par THOMAS M. DISCH	37	330	28,70
☐ *Route de la gloire* par ROBERT HEINLEIN	35	305	27,20

Franco de port. Supplément de 1 F 30 pour envoi recommandé.

NOM ..... PRENOM .....

ADRESSE .....

Mon règlement ci-joint est effectué par :
— chèque bancaire — mandat-poste — mandat-lettre
— virement-postal — C.C.P. Editions OPTA 31.529.23 La Source

(Rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : M.Du château - 196, Av. de Messidor - BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500.41

Pour la Suisse : M. Vuilleumier - 56, Bd de St-Georges - GENEVE - C.C.P. 12.6112

Dépôt légal : 4e trimestre 1970 — Le gérant : D. DOMANGE

Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan

Un phénomène qui arrête le cours
normal du temps et fait se reproduire
à perpétuité le même instant.

Une expérience sans précédent qui aboutit
à la destruction totale de l'univers.

Un homme quasi immortel
qui traverse les millénaires et observe
le déroulement de l'histoire de l'humanité.

Un parasite extra-terrestre
qui se repaît des émotions humaines.

7 récits faits
pour stimuler l'imagination